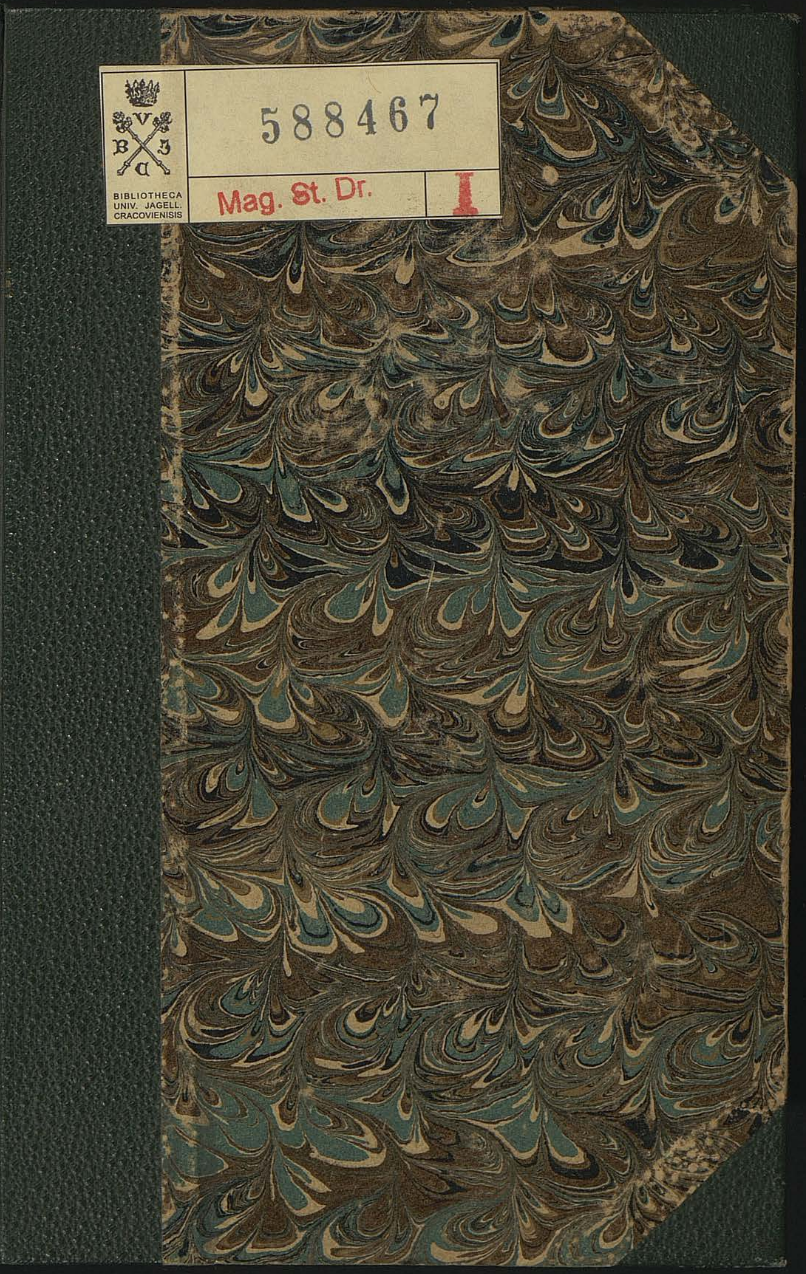
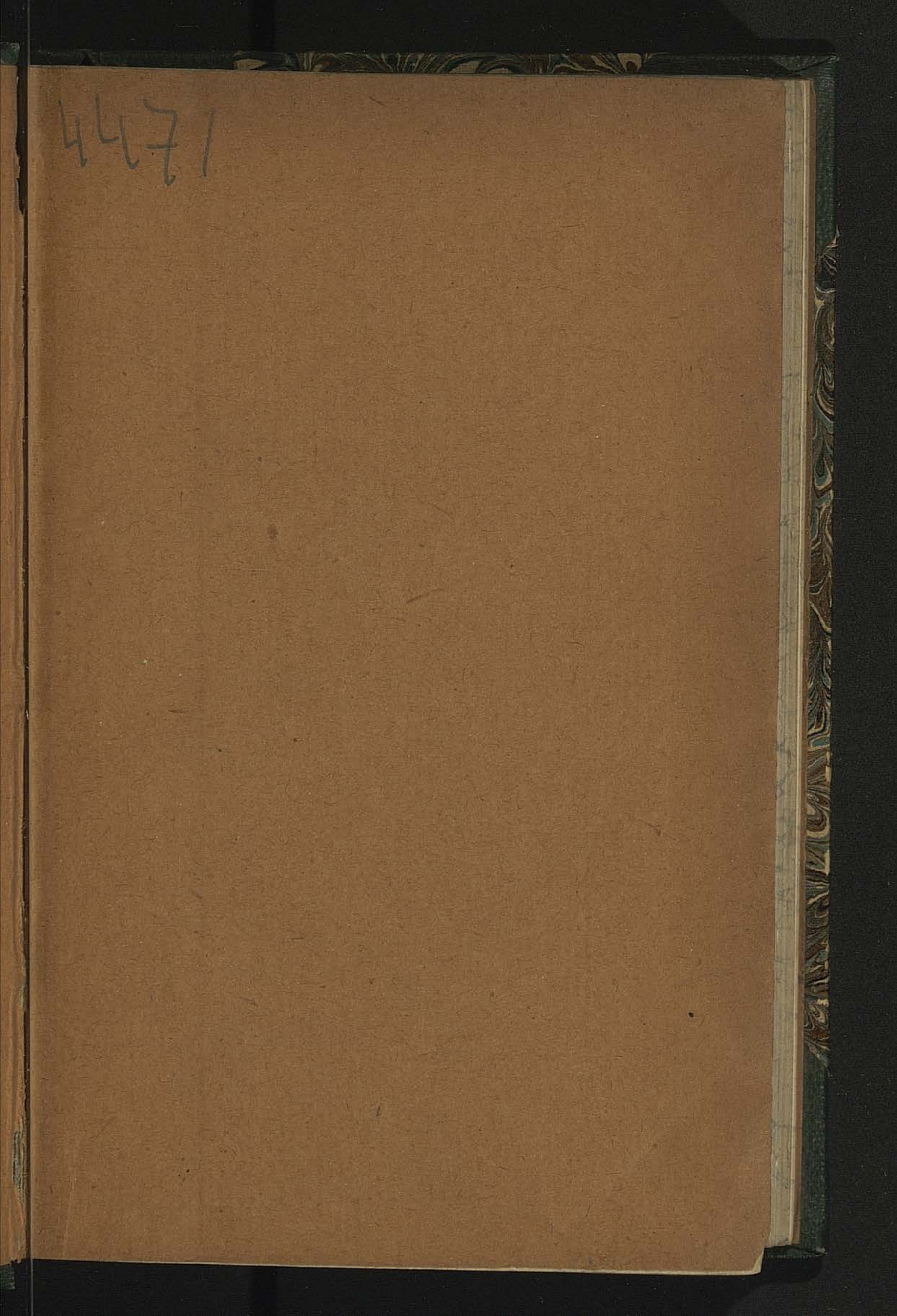
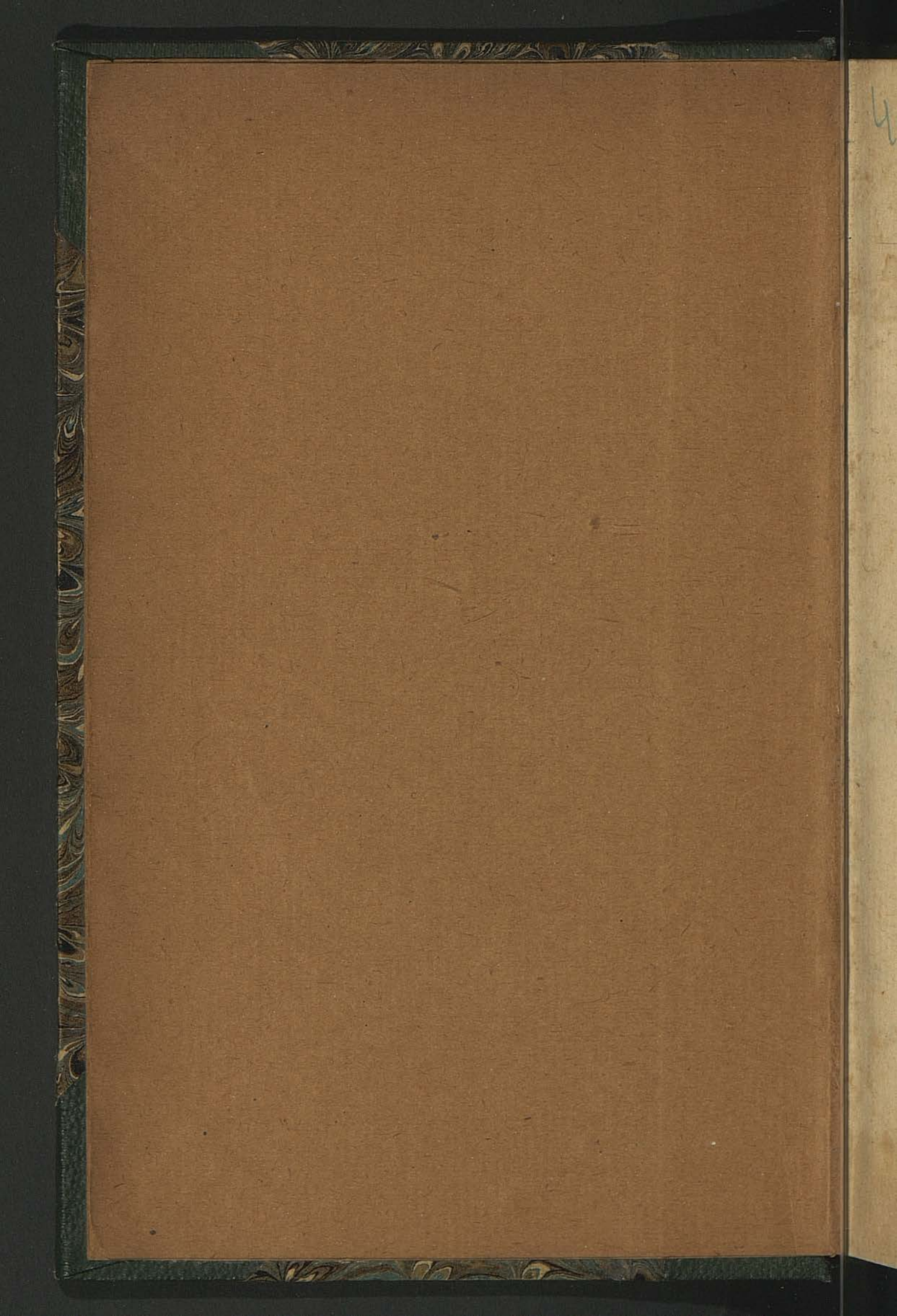

BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
588467
Mag. St. Dr.
I


Biblioteka Jagiellońska
stdr0002724
588467 I
Mag. St. Dr.


4471



4471

HISTOIRE
DE LA
MOLDAVIE
ET DE LA
VALACHIE.

[CARRA J.-L., diplomate et écrivain, mort 1793]

[BAUR F.-Guill. de général russe du 18e s.

Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie, Francfort et Leipzich, 1778

Ces Mémoires ont été réimprimées, en 1781, à la suite de l'Histoire de la Moldavie et de la Valachie, de

CARRA]

4477. (CARRA)

HISTOIRE
DE LA
MOLDAVIE
ET DE LA
VALACHIE.

Avec une Dissertation sur l'état actuel de ces deux Provinces.

Par M. C. . . qui y a fait un long séjour.

NOUVELLE ÉDITION

*Corrigée & augmentée des Mémoires historiques & géographiques, publiés par M. de B***.* [BAUR]

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.



A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.



M. DCC. LXXXI.

1781

INSTYTUT
FILOLOGII ROMAŃSKIEJ
UNIWERSYTETU JAGIELLOŃSKIEGO
4471



588467 I

St. Dr. 2010. D. 285/4(10)



EPITRE DÉDICATOIRE

A ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le prince LOUIS DE ROHAN, évêque de Strasbourg, &c. &c.

MONSEIGNEUR.

LORSQUE votre eſprit judicieux & profond parcouroit le vaſte théatre des intérêts des princes de l'Europe, la Moldavie &

la Valachie n'ont point échappé à vos regards & à vos observations. En mettant votre nom à la tête de l'histoire de ces deux provinces, je sens toutes les obligations que je m'impose envers le public; mais je suis mille fois plus pénétré encore de celles que je contracte envers VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME. Si je n'ai pu donner à cet ouvrage la perfection qu'on seroit en droit d'exiger pour le rendre digne de

vous, Monseigneur, j'ai du moins l'avantage de connoître combien il m'est précieux de vous en consacrer l'hommage. Je l'offre à un prince protecteur & ami des arts & des sciences, que l'on a vu déployer avec le plus grand succès les ressorts d'une politique sage & éclairée. Je n'entreprendrai point de vous suivre, Monseigneur, ni d'approfondir la marche que vous avez tenue dans des circonstances aussi importan-

tes & aussi délicates : mais on sait ce que vous doit la patrie ; & si je ne puis vous élever un monument digne de sa reconnoissance, j'ose vous présenter un tribut de mon admiration.

Je suis, avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
CARRA.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

L'EUROPE est aujourd'hui le théatre des grands événemens, & pour ainsi dire, le siege de l'empire du monde. La France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne & de l'Italie occupent le centre de ce continent, & de ce centre partent les lumieres qui vont éclairer les autres contrées du globe. L'univers s'agrandit aux yeux du philosophe; le génie perce à travers les obscurités de la morale, & la vérité brille. Les sciences consolent l'homme; les arts fournissent à son luxe & à ses besoins; le goût perfectionne ses jugemens, & l'histoire, en l'instruisant du passé, lui découvre l'avenir. Les circonstances où se trouvent les sociétés, sont telles en ce moment, qu'il ne manquoit

plus aux gens de lettres & aux ſavans qu'une application conſtante de leur part, & un haſard heureux qui plaçât à la tête des ſociétés, des rois ſages & des miniſtres éclairés qui les encourageaſſent. Mais ce qui intéreſſe particuliérement la politique, c'eſt la connoiſſance géographique & hiſtorique des différens peuples qui habitent la terre, & ſurtout de ceux qui ſont circonſcrits dans ce continent. A voir nos compilations énormes, nos bibliotheques immenſes, on imagineroit qu'il ne manque rien à nos connoiſſances, & que nous avons des notions claires, exactes & ſuffiſantes, non ſeulement ſur toutes les nations qui habitent l'Europe, mais encore ſur toutes celles d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique. On a lieu de s'étonner enſuite, quand l'expérience vient nous convaincre de l'ignorance réelle où ſont les nations les plus policées de l'Europe à l'égard des nations voiſines. On ne connoît de l'empire de Ruſſie que le nombre de ſes troupes diſci-

plinées & de ſes vaiſſeaux, que la ville de Saint-Pétersbourg, que les prétentions de cette cour. On ne connoît de l'Empire Ottoman que l'orgueil du deſpote, l'inſolence de la ſoldateſque, la pareſſe des Turcs & les abſurdités de leur religion. Pluſieurs de nos ſavans ont voyagé en Sibérie, à la Chine, aux Indes, en Californie, ſoit pour obſerver à la hâte dans les cieux, ſoit pour prendre, en courant, une idée confuſe des mœurs de ces peuples qui habitent ſous la ligne ou près des poles; & aucun ne s'eſt fait gloire de parcourir, en obſervateur philoſophe & politique tout enſemble, (*) l'Al-

(*) M. Poivre eſt peut-être le ſeul qui ait voyagé & obſervé en philoſophe; M. de Paw, le premier qui ait ſu apprécier du fond de ſon cabinet les nations les plus éloignées. Et l'auteur de l'*Hiſtoire philoſophique & politique des établiſſemens des Européens dans les deux Indes*, eſt l'unique écrivain

lemagne, l'Angleterre, l'Italie, la Suede, le Danemarck, la Hongrie, la Tranſilvanie, la Pologne, l'Ukraine, la grande Ruſſie & les provinces Européennes de l'Empire Ottoman. Je ſais bien que toutes les cours de l'Europe ont preſque partout dans ce continent des miniſtres ou des conſuls; mais ceux-ci n'ont ſouvent en général d'autre loi que celle de ſuivre la routine preſcrite. Les obſervations qu'ils font ne ſont relatives qu'aux circonſtances poli-

---

qui ait oſé envisager de loin tous les peuples connus, ſous tous les points de vue. Il ne m'appartient pas de ſoupçonner même des défauts dans un ouvrage ſi digne de l'admiration des ſiecles & des nations; mais il me ſemble que, ſi l'auteur avoit vu de ſes deux yeux, il auroit vu beaucoup davantage & beaucoup mieux. On eſt ſouvent à plaindre quand on eſt obligé de travailler ſur les mémoires des autres, & de chercher la vérité à travers les erreurs & le menſonge.

tiques où ſe trouve leur cour à l'égard de la puiſſance chez laquelle ils ſont envoyés. La politique en retire-t-elle tous les avantages qu'elle ſe promet, & ces avantages répondent-ils à ſes projets? Cette queſtion eſt importante, & mériteroit d'être diſcutée amplement. Mais je reviens à ma premiere, qui eſt de ſavoir juſqu'à quel point nous connoiſſons les nations étrangeres contemporaines, & juſqu'à quel point ces nations connoiſſent la nôtre.

La France eſt le point d'où je pars pour ſuivre les rapports qui ſubſiſtent en ce moment entre les nations du globe, de l'une à l'autre. A peine ai-je quitté les frontieres, que je n'apperçois déjà plus aucun rapport de ſociété entre cette nation & celles qui l'environnent; je n'y vois que des relations paſſageres de commerce, dont la trace s'efface inſenſiblement à meſure que je m'éloigne vers le nord ou vers le midi; arrivé aux deux extrêmités de l'Eu-

rope, je ne rencontre que deux villes dans la circonférence de ce continent, Conſtantinople & S. Pétersbourg, où la France ait quelques relations iſolées de commerce & de politique; ces bornes paſſées, le nom François va ſe confondre dans les vaſtes contrées de la Sibérie, de la Tartarie, de la Chine, des Indes, de la Perſe, de l'Arabie, &c. comme celui des nations les plus anciennes ſe confond dans l'hiſtoire. Si je retrouve par-ci par-là, dans quelques villes maritimes de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, des traces languiſſantes de notre commerce, & des idées confuſes d'une nation qui exiſte au centre de l'Europe, ces traces & ces idées ne m'apprennent rien de poſitif ni de certain ſur cette nation. Mais ce n'eſt point à des peuples barbares, ignorans, qu'il appartient les premiers de nous connoître; c'eſt à nous au contraire, à nous que la favorable influence d'un climat tempéré & l'heureux avantage des ſciences exactes ont ſi fort

élevés au-dessus des autres peuples de ce globe en courage, en industrie & en lumieres, à démêler le caractere, le génie, la physionomie même des peuples contemporains, placés sur cette terre comme soumis à nos observations & à nos critiques. C'est à nous enfin à connoître ces mêmes peuples, avant que ces mêmes peuples sachent se connoître eux-mêmes & cherchent à nous connoître à leur tour.

Mais que résulte-t-il pour la raison, la morale & la politique surtout, d'une connoissance profonde, exacte & véridique des peuples lointains qui environnent l'Europe & des peuples d'Europe qui nous pressent & nous environnent?

Il en résulte, pour la raison, des moyens de réflexion, de comparaison & d'appréciation; pour la morale, des idées neuves d'industrie, de combinaison & de vertu peut-être; pour la politique, 1°. des certitudes

démontrées de l'impossibilité où sont ces mêmes peuples d'inonder comme autrefois nos campagnes & de nous chasser de nos foyers ; 2°. des avantages de commerce bien supérieurs à ceux que nous avons acquis jusqu'à cette heure. Le philosophe rassemble les différentes mœurs des divers peuples épars sur le globe ; il les compare, les analyse, fait un choix, & de cet assemblage heureux d'idées & de systêmes il forme un code de morale, tiré de la nature propre de l'homme, de ses besoins, de ses droits & de ses devoirs. Ce code devient utile pour tous ; & de cette morale universelle, naissent des rapports directs entre tous les hommes, des moyens de conciliation & de concorde entre toutes les nations, & des secours mutuels dans toutes les sociétés. L'honnête homme ou le voyageur infortuné n'est plus étranger nulle part ; un bienfait, un acte de clémence ou d'humanité retentit d'un pole à l'autre, & passe du siecle présent à la postérité la plus

reculée. Le ſavant, occupé d'un autre ſoin, interroge ſur un ſol étranger les plantes & les minéraux; il leur demande des ſucs & des ſels proſperes, favorables à la conſervation de ſes compatriotes; tandis qu'un autre ſe plait à connoître des fleurs, des fruits & des parfums nouveaux, pour augmenter leurs jouiſſances & flatter leurs goûts. Le politique attentif aux mouvemens des peuples, à la forme de leurs gouvernemens, à leurs inſtitutions militaires, à leur caractere intrinſeque de force & de courage, à leur ſituation géograhique, à leurs alliances naturelles & reſpectives, au développement de leurs vertus, ou à l'aviliſſement de leur ame, profite de toutes ces obſervations pour juger juſqu'à quel degré de grandeur & de puiſſance ces peuples doivent parvenir, ainſi que de la foibleſſe où ils doivent tomber; & tandis que dans le préſent il médite l'avenir, le paſſé lui apporte le flambeau de l'expérience.

Non : ce n'eſt point aſſez que les princes ou les miniſtres ſuivent dans la marche de la politique une routine oiſeuſe, tracée par une prudence timide ; ils doivent étendre leurs regards autour de ce globe & prévoir dans un événement paſſé ou dans une démarche préſente, la gloire d'une nation.

Le partage de la Pologne eſt un exemple frappant de l'inattention des politiques. La cour de Verſailles, plongée alors dans la plus ſcrupuleuſe ſécurité à cet égard, n'oſa pas, malgré l'avis prompt & lumineux qu'elle reçut de ſon ambaſſadeur à Vienne (*), croire aux prétentions inopinées des trois cours co-par-

---

(*) *Le prince Louis de Rohan* étoit alors ambaſſadeur extraordinaire de S. M. T. C. auprès de LL. MM. I. & R. J'ai eu occaſion d'entendre à Varſovie le comte de Mojenski, favori du roi de Pologne, & pluſieurs

tageantes. Cet éveil donné long-tems avant que le partage fût ſigné & lorſque le reſte de l'Europe ſommeilloit

---

politiques de cette cour, regretter qu'on n'ait pas ſuivi dans le tems les avis du *prince Louis*, & ſur-tout le plan rédigé par S. A. pour réunir la confédération à *Stanislas-Auguſte*, & empêcher par-là le partage de la Pologne. J'ai encore vu l'impreſſion profonde qu'avoit faite ce plan ſi ſage, adopté par les parties intéreſſées, & communiqué, pour en hâter l'exécution, à M. le baron de Viomenil, maréchal de camp & officier diſtingué, qui ſe trouvoit alors près de la république confédérée. La priſe du château de Cracovie le 2 février 1772, eſt l'époque à laquelle les lumieres & la prévoyance du prince Louis ſont devenues précieuſes & reſpectables aux yeux du roi de Pologne, & même des confédérés, à qui l'on avoit fait ſentir la néceſſité d'une conciliation qui eût ſauvé la république.

ſur la foi des traités, auroit dû changer les événemens & la marche de la politique actuelle.

Pour acquérir toutes les connoiſſances favorables & relatives aux grands intérêts des princes, il eſt donc très-important que la politique protege & encourage vivement les gens de lettres qui voudront ſe livrer au pénible ſoin d'obſerver les nations ſous toutes leurs formes. La connoiſſance des langues étrangeres eſt le premier paſſeport que l'obſervateur doit ſe procurer; & ce préjugé national de ſupériorité & de ſuffiſance qui choque les autres nations & qui nous empêche de leur rendre juſtice, doit être abſolument rejeté. Mais ce qui eſt tout auſſi eſſentiel, c'eſt de ne pas donner dans l'excès contraire & de ne pas croire que toute nation a les mêmes vertus, le même génie, le même goût, la même ſenſibilité, parce qu'un ſeul homme inſtruit par les voyages ou par une éducation diſtinguée, ſe ſera

trouvé ſur notre paſſage & nous aura comblés de careſſes & d'amitié. Il eſt des traits dans le caractere des particuliers qui menent à la connoiſſance du caractere général d'une nation, & ce ſont ces traits qu'il faut épier & ſaiſir. La connoiſſance du climat & celle de l'éducation régnante fourniſſent enſuite à l'obſervateur des moyens ſecondaires pour perfectionner ſes jugemens & les réduire en maximes.

Quand l'obſervateur a rempli ſa tâche, le miniſtre d'état en apprécie le travail & en forme un réſultat. La ſomme des rapports & des combinaiſons augmente à meſure qu'un plus grand nombre d'hommes concourt au même but. La matiere ſe ſimplifie enſuite au point que le politique, du même coup-d'œil, parcourt tous les tems, tous les lieux, toutes les nations; & ſes projets d'alliance, de commerce & de guerre roulent dès lors ſur un pivot ſûr & invariable.

INSTYTUT
FILOLOGII ROMAŃSKIEJ
UNIWERSYTETU JAGIELLOŃSKIEGO

Mais ſans les ſecours de la philoſophie & des ſciences, le politique ne peut point ſe promettre des ſuccès aſſurés & conſtans; il ne peut point établir de regle ſûre pour ſa conduite. En vain aura-t-il l'art de feindre & de ſe taire, le ſilence & la diſſimulation ne ſuppléent point au génie ni aux talens acquis. Sans une connoiſſance particuliere des mœurs d'une nation & du caractere de ſon courage, la connoiſſance géographique du pays & celle du nombre des ſoldats ſont preſqu'inutiles. Et ſans une connoiſſance exacte de la géographie d'un pays, il eſt bien difficile d'y former des projets d'attaque ou de commerce. Juſqu'à préſent la plupart des voyageurs, ou trop indifférens, ou trop avides du merveilleux, n'ont enviſagé les peuples que ſous des rapports futiles de plaiſir & de vanité, & plutôt ſous le point de vue de l'intérêt perſonnel qui agit par-tout avec activité, que ſous celui de l'intérêt général qui marche lentement, mais qui inté-

reſſe bien davantage la politique. Ils ont vu des merveilles & des tréſors au midi, & n'ont apperçu que des glaces au nord. D'un autre côté, trop prévenus contre les nations ennemies, ils n'ont pas pris la peine de chercher leurs vertus, ou ils ont craint de leur en trouver : c'eſt ce qu'un lecteur attentif, impartial & ſcrupuleux pourra vérifier en liſant l'hiſtoire des peuples modernes, & les relations des voyageurs.

Je ne prétends point avoir mieux fait que les autres, ni donner pour exemple abſolu la maniere dont j'ai traité l'hiſtoire de la Moldavie & de la Valachie que j'offre au public. Cet ouvrage n'eſt qu'un point dans l'hiſtoire générale des peuples, qui eſt encore à faire. Occupé à l'éducation des fils du prince de Moldavie & à ſa correſpondance françoiſe, l'eſpace d'une année n'a pu me ſuffire pour connoître à fond & en détail les mœurs des Moldaves ; mais qu'il me ſoit permis d'entrevoir par la ma-

niere dont j'ai voyagé pendant neuf ans en Europe, celle par laquelle de plus habiles obſervateurs pourroient voyager un jour, & pour l'intérêt de la philoſophie, & pour celui de la politique.





HISTOIRE DE LA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE.

Au commencement de l'empire Romain, les deux provinces de Valachie & de Moldavie n'étoient guere plus connues que le sont aujourd'hui les pays sauvages du fond de l'Amérique. Sous Cotys roi de Thrace, l'an 380 avant J. C. il se répandit en Valachie, en Moldavie & en Bessarabie quelques hordes de Getes, Massagetes & Daces qui habiterent ces provinces une centaine d'années. (*) A la destruction de

(*) L'histoire des rois de Thrace & de Pont nous apprend que ces peuples avoient

l'empire de Pont, les Romains pénétrerent jusques là, & une partie des habitans se dispersa en Pologne, en Hongrie & en Bulgarie. Une peuplade considérable de Sclavons s'y établit ensuite, mais ne put résister long-tems à la maligne influence du climat : une partie se retira dans ce pays appellé encore aujourd'hui Sclavonie. Les Romains qui avoient une idée de ces contrées à peu près comme celle que nous avons de Cayenne & des isles Antilles, y envoyerent une colonie ramassée de l'écume des principales villes de l'empire Romain & de la Grece. La plupart de ces malheureux, condamnés au supplice

leurs rois particuliers ; elle nomme un certain Dromichete, roi des Gétes, qui vainquit Lysimaque, roi de Thrace, l'an 322 avant J. C. Diodore, l'an 20, parle aussi d'un roi du Bosphore Cimmérien qui régnoit vers l'an 310 avant J. C. & qui étoit peut-être le prédécesseur de Dromichete. Dion cite Role & Dapyx, roi des Getes. Quelque tems après nous trouvons un Cotison aussi roi des Getes, dont on prétend qu'Auguste voulut épouser la fille. (*Sueton in aug.*)

dans leur patrie, trouverent bientôt dans ce climat dévorant la mort qu'ils avoient méritée par leurs crimes. Leurs descendans qui avoient hérité de leurs vices & de leur lâcheté, furent tour-à-tour conquis & soumis à l'esclavage par les Sarmates, les Huns & les Tartares. Avant la conquête de l'empire Grec par Mahomet II, la Valachie & la Moldavie eurent un chef indépendant, appellé Dragul. Après la mort de Dragul & l'extinction de sa famille qui régna fort peu de tems, la Valachie & la Moldavie passerent volontairement sous la domination de Corvin, roi d'Hongrie, qui les protégea contre les Turcs. Etienne le Grand fut ensuite élu prince des deux provinces; à la fin les ennemis du nom chrétien les conquirent & se contenterent d'en exiger un certain tribut, en leur laissant la liberté d'élire leurs princes & leurs boyards (*). La religion grecque, qui y fut propagée par des moines refugiés à l'époque du schisme, devint dès lors la religion dominante;

(*) C'est-à-dire, nobles seigneurs.

par conséquent les évêques & les moines en devinrent bientôt les véritables souverains. Les villes, les villages, presque tout le terrein fut l'apanage des prêtres & des monasteres. Le Turc content du tribut & du dévouement de ces usurpateurs religieux, les laissa en paix. Ce ne fut que sous le célebre médecin Maurocordato que commença le regne des familles grecques dans le pays. Il fut fait prince de Moldavie ; & depuis, sa famille a presque toujours régné, soit sur cette province, soit sur la Valachie, jusqu'à la derniere guerre entre les Russes & les Turcs. Les familles des Cantemir, des Blancovan, des Gika, ont aussi été sur les rangs, comme nous l'expliquerons ci-après en détail, dans l'histoire des princes de Moldavie & de Valachie; mais en général toutes ces familles n'ont pas plus de droit à la chaise de ces deux principautés que le premier marchand ou artisan chrétien grec qui pourra donner assez d'argent au grand visir & au *Reis effendi* pour y être assis.

DE LA MOLDAVIE.

Géographie ancienne ; création des princes.

La Moldavie eſt diviſée en haute & baſſe : la baſſe s'étend vers l'orient depuis Jaſſy où réſide le prince, juſqu'à Bender que les Moldaves appellent *Tigine.* Du côté du midi elle eſt bornée par *Ancyre Galatium*, autrement *Galatche* ſur le Danube. Au couchant elle a la Valachie & les montagnes de Tranſilvanie qui regnent le long du chemin appellé *Tetras* & qui font partie de la Moldavie, & non de la Tranſilvanie. La haute Moldavie commence à Jaſſy, elle a les mêmes limites que la baſſe à l'orient ; mais au couchant elle eſt terminée par les monts Carpatiens ou les Alpes de Tranſilvanie, & finit à *Suyatim* ville de Podolie. La baſſe Moldavie comprenoit autrefois toute la Beſſarabie que les Tartares nomment *Bujak*, où ſe trouvent deux villes aſſez fameuſes, Akerman & Kilia. La premiere eſt l'Oξία d'Hérodote que les Romains appelle-

rent *Julia Alba*, & que les Moldaves nomment aujourd'hui la *Czetate Alba*, cité blanche. Cette ville est célebre par l'exil du fameux poëte Ovide : on y voit encore un lac appellé par ceux du pays *Lacul Ovidului*, le lac d'Ovide (*).

(*) Cet auteur charmant, dont la mémoire sera toujours chere aux amans & aux poëtes, étant en exil dans le sauvage pays des Getes, aujourd'hui la Moldavie, vécut quelque tems dans la *Czetate Alba*, puis il se retira à trois lieues de là dans un village dont on voit encore les ruines. Près de la chaumiere qu'il habitait, est une petite fontaine qui porte son nom, ainsi que le lac dont on vient de parler, sur les bords duquel il avoit coutume d'aller se promener très-souvent. Un habitant du pays m'a assuré qu'il avoit composé plusieurs poëmes en langue moldave : j'ai fait tout mon possible pour m'en procurer au moins quelques fragmens ; mais je n'ai pu réussir. La mémoire de ce grand homme a fait assez d'impression sur le peuple de ces contrées pour qu'ils en tirent vanité ; ils disent par tradition : " *qu'il est venu des bords du Tibre un homme extraordinaire, qui avoit la douceur d'un enfant & la bonté d'un pere ; que cet homme soupiroit sans cesse & parloit quelquefois*

Kilia, anciennement *Licoſtomon*, aujourd'hui nommé *Cilia* par les Moldaves, eſt

---

tout ſeul ; mais que quand il adreſſoit la parole à quelq'un, le miel ſembloit couler de ſa bouche. „ Je ſuis étonné que le prince Démétrius Cantemir & Nicolas Maurocordato, ceux d'entre les ſouverains de ce pays qui ont été les plus éclairés, n'aient pas élevé un monument à la mémoire de ce grand poëte qui a honoré leurs triſtes contrées de ſes malheurs & de ſes ſoupirs. Le tems viendra ſans doute, où quelque prince ami des arts & des grands hommes acquittera ſa patrie d'une dette ſi légitime. Le lieu qu'habitoit Ovide, eſt fait pour inſpirer la plus profonde triſteſſe : je n'ai pu ſans émotion en conſidérer la perſpective: il me ſembloit voir ſes manes errer tantôt ſur le lac, tantôt ſur les côteaux & dans les bois voiſins, tantôt les entendre ſoupirer à l'ombre d'un ſycomore, auprès de ſa fontaine chérie; une foule d'amours en pleurs ſembloit ſe tapir dans tous les coins de ce réduit champêtre, & y attendre le réveil de leur chantre divin. Que les amans & les poëtes ſe figurent au printems une plaine émaillée de fleurs, coupée & traverſée dans toute ſa longueur d'un lac d'une demi-lieue de tour, & bordée d'une chaîne de collines à ſommets inégaux, couvertes de charmilles, de tilleuls, de pommiers, d'aman-

près de l'une des embouchures du Danube, par où ce fleuve ſe décharge dans la mer Noire. La baſſe Moldavie contient encore d'autres villes, entr'autres *Tigine* dont nous avons parlé plus haut, qui eſt ſur les bords du *Tyras* ou *Nieſter*. Cette ville fut rendue aux Turcs par *Hero*, prince de Moldavie. Ses nouveaux maîtres lui ont donné le nom de

---

diers ſauvages & de grands chênes tous jetés confuſément les uns à travers les autres, comme preſſés d'offrir leur verdure & leur fruit à l'œil enchanté du ſpectateur. Que leur regard avide cherche au point où brille l'aurore, un vallon déclinant juſqu'au bord du lac, & bordé de chaque côté de deux monticules ombragés de pampre & d'arbriſſeaux : là, près d'une fontaine qui fuit en ſerpentant dans le lac, eſt un groupe de tilleuls, à l'ombre deſquels étoit la chaumiere du divin poëte ; là, ſa lyre enchantereſſe ſoupiroit des vers que l'amour & la douce mélancolie lui avoient inſpirés ; là ſans doute il avoit oublié, avec un froid mépris, les délices trompeuſes d'une cour ingrate & corrompue, où Virgile & Horace ne ſe ſoutenoient qu'en élevant juſqu'aux nues le coloſſe du tyran, & en fléchiſſant le genou à chaque inſtant devant lui.

Bender. Il y a aussi *Giergine* qu'il ne faut point confondre avec *Giurgew* en Valachie sur le Danube. Celle-ci est sur le *Sireth* ou *Sereth* près d'*Ancyre Galatium*. On a trouvé dans ses ruines plusieurs médailles anciennes. Ce fut Trajan qui la fonda, comme le témoigne un marbre qui fut trouvé sous le regne du prince Démétrius Cantemir, en creusant la terre, & qui portoit cette inscription latine : *Imp. Cæsari, Div. Filio Nervæ* TRAJANO, Augusto, Ger, *Dacico, Pont. Max. Fel. B. dict. XVI Imp.* VI. *Cons.* VII. *PP. Calpurnio*, publico, *Marco*, C. *Aurelio Rufo*. Une autre ville appellée communément Crazuna, se trouve sur la riviere Milkow ; & sur le Pruth, peu éloignée de Falczy, est la *Taiphalia* d'*Hérodote*, qui doit avoir été autrefois assez considérable, à en juger par les ruines qui ont été découvertes du tems du même prince Démétrius Cantemir. Elle est au sud de l'*Ister*, autrement le Danube, & environ à dix milles de distance de *Hussi*, où Pierre I fut obligé de capituler en 1711 avec Mehemet Baltagi-Bachi. On trouve en-

core *Soroka*, dite autrefois *Olchionia* ſur le *Tyras*, dont les murailles ſont des cailloux ou pierres à feu ; enfin Jaſſy ſur la riviere *Bahluy*, à quatre milles du *Pruth*, autrefois le *Hyeraſe*, & non ſur le Pruth, comme les géographes l'ont marqué juſqu'ici. On voit dans la haute Moldavie Soczava, *Czernauwitz*, *Nemoza*, *Romanow ſatagora* & Chotin, où les Turcs ont toujours garniſon.

Avant que les Turcs vinſſent s'établir en Europe, Soczava étoit la capitale de la principauté de Moldavie, & le ſiege du prince ; mais depuis la priſe de Conſtantinople, les deſpotes ont tranſporté leur trône à Jaſſy, afin d'être plus voiſins des frontieres de l'empire Ottoman. Cette ville eſt d'une grandeur médiocre. Les maiſons en ſont baſſes, petites & preſque toutes bâties en bois. Il n'y a que ſix rues aſſez grandes, toujours fort ſales, où l'on marche ſur des pieces de bois tranſverſales en maniere de pont. Elle ne paroît pas fort ancienne, & rien n'atteſte l'antiquité ni la fondation de cette ville. A Saczova on trouve une grande pierre détachée

de ces murailles, où l'on voit ſept tours en relief, ſurmontées d'une couronne impériale avec deux lions pour ſupport : au pied de ces tours dans une eſpece de champ paroiſſent deux poiſſons à écailles, dont les têtes pendent & ſe croiſent ; leurs queues ſont levées & ſe croiſent auſſi : au-deſſous eſt placée une tête de taureau qui porte entre ſes cornes une étoile à ſix rayons. On en peut certainement conclure que c'eſt un ſigne placé par le premier fondateur de la ville, quoiqu'il n'y ait ni date ni inſcription ; car de tems immémorial on a toujours adopté une tête de taureau pour les armes de la province. En général les annales de ce pays ſont dans une obſcurité profonde ; les habitans ſont reſtés plongés dans une ignorance ſi abſolue juſqu'à ce jour, & le témoignage des Grecs modernes eſt ſi ſuſpect, que l'on ne peut eſpérer des éclairciſſemens poſitifs ſur l'hiſtoire ancienne de ces contrées, & ſur la fondation des villes. Mais qu'importe à la poſtérité de connoître le nom des premiers hommes qui ont bâti des bourgs & de miſérables

villages ſur les bords du Danube, du Pruth ou du Nieſter; on n'en tirera pas moins les conjectures néceſſaires à l'objet de cet ouvrage.

Ce que nous apprennent les recherches que j'ai faites ſur l'hiſtoire de ce pays, c'eſt que la Moldavie ne fut ſoumiſe aux Turcs qu'à titre de fief. Le diplôme ou l'acte qui contenoit la ratification des conditions au nom du ſultan, a été long-tems conſervé dans les archives de cette province: on l'en tira par l'ordre de Jean Sobieski roi de Pologne, lorſqu'il fit une irruption en Moldavie en 1686, pour le brûler en préſence du peuple, à qui l'on prononça cette pompeuſe déclaration. " Regardez bien de quelle maniere ſa majeſté vous affranchit du joug des Turcs. „ De tous les privileges qui étoient accordés aux Moldaves ſelon l'uſage de ce tems-là, le principal eſt celui-ci, qui portoit en termes exprès, que la Moldavie s'étant portée de plein gré & ſans contrainte à promettre obéiſſance à l'empire Ottoman, la volonté du ſultan étoit que toutes les égliſes avec les rits de la

religion fuſſent inviolables, & que les loix ſubſiſtaſſent en leur entier. Pour le prince on n'exigeoit autre choſe de lui, ſinon que tous les ans il envoyât à la ſublime Porte, par de fideles boyards ou députés, quatre mille écus d'or, quarante cavales de ſervice & vingt faucons, le tout ſous titre de pichkiech ou préſent. Ces conventions furent ponctuellement exécutées de la part des Turcs, juſqu'au regne du prince Pierre Raves. Alors ils lui demanderent un *harai* ou addition d'une ſomme conſidérable par forme de tribut, & prétendirent qu'au moins une fois en trois ans il eût à venir en perſonne rendre ſes reſpects au ſultan & baiſer le ſeuil de la ſublime Porte. Pierre refuſa hardiment de ſe ſoumettre à ces innovations; & de peur que le peuple ne rejetât ſur lui ſeul l'infamie de la nation & ne lui reprochât les maux que ſa fermeté alloit attirer, il abdiqua la principauté & ſe retira à Cziceu, ville de Tranſilvanie, où il vécut du revenu des terres qu'il y acheta. Mais Etienne le jeune, qui fut mis en ſa place, plus

ambitieux, ou peut-être forcé par les grands, stipula de payer douze mille écus d'or. Ses successeurs, encore plus avides de domination, laisserent monter cette somme bien plus haut, & aujourd'hui les exactions n'ont point de bornes. Non-seulement il faut payer au trésor impérial soixante mille écus d'or de tribut annuel; mais encore vingt-quatre mille pour l'offrande de pâques, sans compter les avanies que les Turcs mettent en usage pour sucer la substance de la nation & les présens qu'il faut faire de tems en tems aux grands officiers du serrail pour se maintenir en place.

La création des princes de Moldavie & de Valachie est accompagnée de plus de cérémonies & de pompe que celle des pachas ou visirs. Ils sont décorés du *cucca*, ornement de tête fait de plumes d'autruches, par *Muhzur aga*, l'homme de confiance du grand visir, & revêtus de la robe ou cafta par le grand visir lui-même. Un pacha, après avoir été revêtu de la robe par le grand visir, s'en retourne, & le lendemin il

reçoit la patente de ſa dignité avec l'étendard appellé *ſanjak* : au lieu que le prince de Moldavie, après la cérémonie de la robe que le grand viſir lui met en ſigne de puiſſance, eſt conduit par le divan entier, ſuivi des acclamations des *Chauſchi* vers l'égliſe patriarchale, où le patriarche, accompagné de ſon clergé & des nobles d'entre les Grecs, attend le prince pour le ſacrer. Il deſcend de cheval dans la cour de l'égliſe, ſe plaçant ſur une pierre quarrée qui y eſt miſe à cette occaſion, tandis que les chauſchis font retentir l'air de leurs acclamations, répétant ſelon la coutume à haute voix : " veuille, Dieu tout puiſſant, accorder une longue vie à l'empereur, & à notre prince Effendi ! „ (*) On attend le prince dans la cour & dans la rue juſqu'à ce qu'il ſorte de l'égliſe. A l'entrée de la porte les chantres grecs entonnent l'hymne α ξιον ἐςί, compoſée en l'honneur de la Vierge, à la fin de laquelle le prince ſe place

(*) Ce mot eſt une corruption du grec αὐθεντής

ſur un trône. Le diacre enſuite récite les collectes τὰς ἔχτενας, faiſant mention du nouveau prince en ces termes : « Nous prions auſſi pour très-pieux & „ très-excellent le ſéréniſſime prince „ N. Puiſſe-t-il être couronné de force „ & de victoire ! Que la paix affermiſſe „ ſon regne ; que Dieu notre Seigneur „ lui ſerve de guide en toutes ſes ac- „ tions ; qu'il répande ſur lui ſes graces „ & mette ſes ennemis ſous ſes pieds ! „ Le patriarche enſuite, revêtu de ſes ornemens pontificaux, monte à l'autel, accompagné de quatre métropolitains ou même de plus. Le prince entre auſſi dans l'enceinte ſacrée & s'approchant de l'autel, le patriarche lui fait le ſigne de la croix au viſage avec les deux mains ; puis le prince poſe ſa tête ſur la table ſacrée, & le patriarche la lui couvre de l'*Homopher* (*) ; enſuite après avoir récité les prieres qui étoient employées au ſacre des empereurs chrétiens, il lui fait au front l'onction de l'huile ſainte. Cette cérémonie finie,

(*) L'étoile.

le prince retourne à ſon trône, & la muſique chante ce *polychronion* ou vœu pour ſa ſanté : " Accorde, ô Seigneur Dieu, une longue vie à très-pieux & très-excellent le ſéréniſſime ſeigneur N. prince de toute la *Moldorlaquie.* » Le patriarche quitte l'autel & s'approche du prince; & ayant commandé le ſilence, il fait un petit ſermon qu'il finit par le même vœu ou *polychronion*, prononcé par lui-même. Tout étant achevé, le patriarche, le clergé & tout le peuple conduiſent le prince hors de l'égliſe. A la porte, celui-ci baiſe la main droite du patriarche, qui de ſon côté le confirme encore du ſigne de la croix & lui ſouhaite proſpérité. Le prince remonte à cheval & eſt reconduit chez lui avec la même pompe qu'à ſon arrivée, & chacun ſe retire avec quelques préſens. On laiſſe paſſer quelques jours, au bout deſquels *Mir alem aga*, porte-étendard de l'empereur, vient du ſerrail à la maiſon du prince, ſuivi de la muſique impériale nommée *tublecane*, pour lui préſenter le grand étendard appellé *ſanjak*. Le prince vient à ſa rencontre juſqu'à

la porte. L'aga prend l'étendard; & après l'avoir baisé selon la coutume & l'avoir porté à son front, il le met entre les mains du prince qui de son côté le baise aussi avec respect, & le rend au porte-étendard en disant : « que Dieu béni & très-haut accorde une longue vie au très-puissant, très-bénigne & très-juste empereur ! Il donne ensuite une robe à *Mir alem aga* & le congédie avec le présent ordinaire. Les affaires qui retiennent le prince à la cour étant terminées, il est conduit au grand divan, c'est-à-dire à l'audience de l'empereur qui a le grand visir, les deux cadislesquers & le reste de ses grands officiers du divan à ses côtés. Le premier huissier appellé *Capuchilar* Kietudasi, à la porte de l'Arzodasi ou salle d'audience met une robe au prince. Le *Muhzur aga* lui ajuste le *cucca* sur la tête & fait prendre des robes neuves à ses barons qui sont ordinairement au nombre de vingt-huit. En cet équipage, il entre dans la salle d'audience avec quatre de ses barons; deux capigi-bachi le supportent de chaque côté sous les bras; le premier huis-

ſier le précede, & derriere lui marche le grand dragoman ou interprete de la cour, qui eſt ordinairement un chrétien grec. A l'entrée, le prince s'incline profondément par trois fois, puis avance au milieu de la ſalle qui n'eſt pas fort grande, & s'y tient debout. Alors l'empereur ſur ſon trône ſe tourne vers le grand viſir & lui commande de dire au prince les mots ſuivans : « Sa fidélité &
„ ſon ſincere attachement étant parve-
„ nus aux oreilles de ma hauteſſe, je
„ veux bien l'en récompenſer, en lui
„ conférant la principauté de Moldavie.
„ Son devoir eſt de ne jamais ſe dépar-
„ tir de ſa fidélité à mon ſervice. Il doit
„ auſſi protéger & défendre les provin-
„ ces qui lui ſont ſoumiſes, & prendre
„ garde de rien faire contre ou au-delà
„ de mes ordres. „ Le prince fait la réponſe ſuivante : « Je promets, au péril
„ de ma vie & de ma tête, d'employer
„ tous mes efforts pour le ſervice du
„ très-juſte & très-gracieux empereur,
„ auſſi long-tems que ſa hauteſſe ne dé-
„ tournera les yeux de ſa clémence de
„ deſſus le néant de ſon ſerviteur. „

Montrant par ces dernieres paroles l'inſuffiſance de ſes ſervices & l'aviliſſement où la nation Grecque eſt tombée depuis qu'ils ſont ſoumis à l'eſclavage des Turcs. Cette courte audience finie, le prince ſort de la ſalle de la même maniere qu'il étoit entré. Il trouve dans la cour intérieure un cheval de l'empereur, qu'il monte. Ayant ſalué le premier viſir & les autres qui ont aſſiſté à la cérémonie, ils lui rendent le ſalut par une inclination de tête; après quoi il s'en retourne chez lui, ſes barons & toute ſa ſuite marchant devant. Lorſqu'il eſt prêt à aller prendre poſſeſſion de ſa principauté, le ſultan ordonne à quelques officiers de ſa cour d'aller inſtaller le prince ſur le trône. On nomme pour cette fonction le *ſylhadar aga* ou le *cocardar aga*. C'eſt quelquefois *miriachor aga*, ou le plus ancien chambellan : ou *capigi-bachi* : le cortege eſt augmenté de deux *prikis* ou gardes du corps du ſultan, qui portent tous leurs ornemens d'or & d'argent. Il y a auſſi deux *akiulalhus*, ainſi nommés à cauſe de leur bonnet blanc, deux *capigis* & autant de

chaufchis, fi le prince le trouve bon: l'emploi de ces officiers eft de faire l'*alkepch* ou acclamation accoutumée toutes les fois que le prince monte à cheval & en defcend, & de pourvoir aux befoins du prince & de fa fuite, par tous les villages où il paffe fur la route. Le *chaufchí* précede à pied & devance à quelque diftance le prince quand il entre dans une place ou qu'il en fort. Le *capigi* lui tient l'étrier. C'eft ainfi qu'il eft efcorté tout le long du chemin jufqu'au lieu de fa réfidence. Alors tout ce qu'il y a de diftingué parmi les nobles & bourgeois, va au-devant de lui à cheval. Tous baifent la main du prince qui, après le compliment de bon jour, les prie de remonter à cheval. Les barons ou boyards fe mettant à fes deux côtés, felon leur rang, & les officiers militaires précédant la marche, le prince entre dans la ville d'un pas lent, tous en branlant la tête, à peu près comme ces magots de terre que l'on tire de la Chine, en croyant donner par là plus de majefté à cette pompeufe cavalcade. On va defcendre devant la porte de

INSTYTUT
FILOLOGII ROMAŃSKIEJ
UNIWERSYTETU JAGIELLOŃSKIEGO

l'églife cathédrale, ordinairement dédiée à faint Nicolas. Le métropolitain, accompagné de trois evèques & de tout fon clergé monacal, préfente au prince la croix & le livre des Evangiles à baifer. Le tintamare de la mufique turque ceffe pendant ce tems-là. Le prince entre dans l'églife : on entonne auffi-tôt l'hymne ἅγιον ἐστί ; puis on lit τάς ἐξτένας ; & le prince s'approche de l'autel pour être oint du faint chrême par le métropolitain, à moins qu'il ne l'ait été par le patriarche de Conftantinople. Quand cette belle cérémonie religieufe eft finie & que le *polychronion* a retenti de toutes parts, le prince s'achemine vers le palais, au bruit des trompettes, des timbales & des autres inftrumens de mufique. Il entre dans la falle du divan & fe tient debout devant le trône qui lui eft préparé. Les barons de fa fuite prennent chacun leur place. Enfuite l'officier chargé par le fultan d'être préfent à l'inftallation du prince, donne le mandement ou chatichérif impérial à lire au divan effendi ou fecretaire de la cour, qui eft Turc. Il le lit à haute voix

par phrases, & le grand *postelnik*, autrement le maréchal de cour, l'interprete à l'assemblée en langue du pays. Ensuite l'officier, après avoir revètu le prince de la robe qu'il avoit apportée, lui présente la main droite pour l'aider à monter sur le trône : alors il se fait une décharge de toute l'artillerie, qui consiste ordinairement en deux ou trois petites pieces appellées en françois pieces de campagne ; & les chauschis redoublent leurs acclamations. Le prince fait présent à l'officier d'une robe fourrée d'hermine ; mais le secretaire n'a qu'un simple caftan de drap. Immédiatement après, les barons sont admis à baiser la main au prince, qui les reçoit assis sur son trône. Il leur fait à tous un salut de la tête, & enfin se retire dans l'intérieur de ses appartemens. La journée se termine par un splendide festin, où l'on s'enivre ordinairement & où l'on finit par des danses grecques & moldaves. La même cérémonie se pratique à l'installation des princes de Valachie.



DE LA VALACHIE.

Géographie ancienne : elle reconnoît la domination des Turcs. Autorité de ses princes.

BUCHAREST, située sur la petite riviere Dumboirza, est la capitale de la Valachie. On n'a encore jusqu'ici trouvé aucun monument qui témoigne de son antiquité & du nom de son fondateur. Cette ville est la résidence du prince, & beaucoup plus considérable que Jassy, capitale de la Moldavie. Nous en parlerons plus en détail dans la suite de cet ouvrage.

Les seuls monumens d'antiquité que l'on trouve dans cette province, sont la tour de Severin & les ruines de Calé. La premiere est entiérement défigurée par le tems. Le nom qu'elle porte encore, fait conjecturer qu'elle a été construite par les ordres de quelque préfet du tems des Romains. On voit au même endroit les restes du superbe pont de pierre que Trajan fit bâtir

bâtir ſur le Danube, lorſqu'il alla combattre les Scythes. Calé a perdu ſon nom ; on ne peut la déſigner que par la ville de Taïa ou par le château Tulche, qui ſont placés tous deux entre Facke & Giurgew ſur le Danube, dans ce même eſpace où Calé exiſtoit du tems des Romains.

Bibl. Jag.

Les Valaques ont été aſſujettis aux Turcs par la force des armes. En 1418 Mahomet I, fils de Bajazet, après avoir fait une irruption en Aſie, paſſa en Europe, ravagea la Valachie, prit Severin & Calé, dont nous venons de parler, fortifia Giurgew & y mit une nombreuſe garniſon pour empêcher le paſſage du Danube. Les Valaques lui oppoſerent une armée qui fut bientôt miſe en déroute ; enſorte que ſe voyant reſſerrés ſans eſpérance de pouvoir remettre une nouvelle armée ſur pied, & n'ayant plus d'autre parti à prendre que celui de mourir ou de perdre la liberté, ils aimerent mieux vivre & ſe ſoumirent à un tribut annuel. Pour gage de leur foi, le ſultan reçut en otage les fils du prince & ceux des

trois principaux boyards ou ſeigneurs de la nation. Mais les Turcs enſuite, n'étant pas contens du tribut convenu, firent adjuger à leur tréſorerie impériale les ſalines de la Valachie, & les droits d'entrées & de ſorties qu'on affermoit à des marchands Grecs ou Arméniens, ou aux ſeigneurs du pays. Sous le prince Mathieu le tribut fut porté à cinquante mille écus d'or : on jugea alors à propos de remettre à la principauté tous les droits. Elle en a joui depuis, quoique le Turc n'ait ceſſé d'augmenter les contributions au point que le prince de Valachie eſt obligé de payer aujourd'hui près de deux millions de notre monnoie.

Les princes de Moldavie & de Valachie jouiſſent de toutes les prérogatives attachées à l'autorité deſpotique; ils peuvent ſe jouer impunément de la vie, de l'honneur & des biens de leurs ſujets ſans en rendre compte ni à leur nation, ni au divan de Conſtantinople; ils font & aboliſſent les loix; ils donnent les charges, les emplois, ſelon leur bon plaiſir. Dès le moment qu'un nou-

veau prince eſt inſtallé, la ſublime Porte eſt fermée aux plaintes de qui que ce ſoit pour cauſe de mort, quand même un ſeigneur ou tout autre évidemment innocent auroit perdu la vie. Ce n'eſt que dans des cas de concuſſion & de taxes levées contre les loix, ou de trahiſons contre la ſublime Porte, que le prince eſt accuſé & ſouvent dépoſé & mis à mort. Cependant ſi le prince accuſé a vent de ce qui ſe trame à Conſtantinople contre ſa vie, il peut ſe racheter moyennant quelques ſommes diſtribuées à propos aux favoris de ſa hauteſſe. S'il n'a pas le tems de faire uſage de ces moyens & qu'il ſoupçonne l'arrivée de quelqu'émiſſaire ſecret de la Porte, chargé de lui couper la tête & de l'envelopper dans la pancarte d'un firman, il ſe tient ſur ſes gardes; on fait arrêter l'émiſſaire avant qu'il ſe préſente dans la grande ſpatarie ou *ſalle d'audience*, & on le fait pendre tout doucement, ſans en rien dire à perſonne. Pour donner à ce propos une idée de la ruſe des princes Grecs & de la maniere dont ils ſavent ſe jouer des

Turcs & de la ſublime Porte, je raconterai ici une anecdote du regne de Nicolas Maurocordato, prince de Moldavie, dépoſé en 1710. Ce prince ayant avis que l'on avoit fait partir de Conſtantinople un pacha avec trois cents Janiſſaires pour Chozin, & que ce pacha avoit ordre de paſſer par Jaſſy pour examiner ſa conduite & apporter ſa tête, envoya au-devant de ce pacha un de ſes boyards les plus affidés, pour le prier d'empêcher ſes Janiſſaires de faire aucune inſulte aux femmes ni aux filles de cette ville, qui étoient, ajouta le boyard, de belles créatures, mais toutes de la religion grecque. Va, répondit le pacha au boyard, dis à ton prince que je me moque de ſa religion, & que ſi je trouve quelque jolie fille dans ſon pays qui me convienne, je l'enleverai malgré lui. Sur cette réponſe qui fut rendue en plein divan, en préſence du prince & de tous les boyards, on aſſembla tous les ſoldats Moldaves & Grecs que l'on put trouver, avec ordre à l'hetman qui eſt le général de la cavalerie du prince, de

ſe tenir aux environs de Jaſſy. Cette hardieſſe pouvoit être regardée à la Porte comme une rebellion ouverte contre le pacha ; mais ce que le prince Maurocordato avoit prévu arriva. A peine le pacha fut-il entré dans Jaſſy, que ſes Janiſſaires enleverent deux ou trois filles, & les enfermerent dans le palais où le pacha étoit logé. Auſſi-tôt le prince convoque ſes nobles, & fait ſonner le tocſin ſur les Turcs. On accourt de tous côtés. Deux mille hommes bloquent le pacha avec ſes trois cents Janiſſaires, qui n'avoient point eu le tems de ſe reconnoître, & qui ſe retirerent à la hâte dans un monaſtere. Pendant ce tems-là, on écrit au divan de Conſtantinople, au nom de la nobleſſe & de tout le peuple, pour ſe plaindre de cette infraction à la loi, qui défend aux Turcs de violer aucune femme chrétienne, ni de l'enlever par force, ſur-tout ſi cette femme eſt ſujette de l'empire Ottoman. La politique des Turcs eſt ſinguliérement ſévere ſur cet article. Sans attendre la réponſe du pacha, à qui les Grecs ne

permettoient pas de faire partir de courrier, l'on envoya sur-le-champ un chiaoux avec ordre de casser ledit pacha & de l'exiler en Crimée ; ce qui fut exécuté ponctuellement. Dans cet intervalle le prince fit entendre au grand visir, que si le pacha & ses Janissaires n'avoient point été massacrés, c'étoit à lui à qui l'on en étoit redevable ; de sorte qu'au lieu d'être déposé pour cette fois, il fut encore comblé d'éloges sur sa prudence & sur sa fidélité. Les anecdotes de ce genre sont très-communes dans la Turquie Européenne. Rien de si plaisant en général que la maniere dont les Grecs mystifient cette nation des Ottomans.

Quand ceux-ci à leur tour ont envie de déployer leur vengeance contre quelqu'un, sur-tout contre un chrétien, la calomnie & les moyens les plus atroces ne manquent pas. Un *Reis effendi* osa donner un jour au divan de Constantinople le conseil affreux & barbare de faire égorger dans une nuit tous les chrétiens grecs renfermés dans l'empire. Il y eut sept voix contre cinq

en faveur du *Reis effendi*. Ragib-Pacha, grand visir alors, & qui étoit d'un avis contraire, s'éleva fortement contre cet abominable projet, & représenta au grand seigneur qu'un tel acte de cruauté armeroit tous les princes chrétiens contre lui, & occasionneroit la ruine de l'empire. Son avis prévalut, & chacun fit serment de tenir le secret sur ce qui venoit de se passer. Ce même Ragib-Pacha l'a déclaré en mourant à un prince de Moldavie, avec qui il étoit fort lié, & c'est de ce prince qu'on tient l'anecdote.



HISTOIRE

Des princes de Moldavie & de Valachie.

APRÈS la mort de *Dragul* ou *Dracula*, & l'extinction de ſa famille, dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage, la Moldavie & la Valachie paſſerent ſous la domination du célebre Mathias Corvin, roi d'Hongrie. Mais ces deux provinces ſouffrant impatiemment alors tout joug étranger, ſongerent bientôt à élever ſur le trône un prince de leur nation. Etienne fut élu d'une voix unanime, & ce héros commença ſon regne par des ſuccès ſi heureux, que les annales de la Moldavie & de la Valachie l'ont toujours conſidéré comme le plus vaillant prince qui ait régné dans les deux provinces. Il prit & fortifia Buchareſt, Crajova & Foczani; & profitant des guerres où Mathias Corvin étoit engagé de tous côtés, il lui enleva les paſſages montagneux de Tranſilvanie, qui ſervent encore aujourd'hui de limites à la Moldavie du

côté du couchant, & qui font partie du diſtrict de Crajova. Ses victoires réitérées lui aſſurerent la Pokutie & la Podolie, qu'il joignit à ſes états, après avoir défait en bataille rangée les Polonois dont il fit un grand carnage, outre quinze mille priſonniers. L'action ſe paſſa près de *Cotnar*, lieu renommé pour ſes bons vins. Ses priſonniers paſſerent volontairement ſous le joug, & ſe fixerent dans un grand terrein de deux milles de long ſur un mille de large, qu'ils labourerent & enſemencerent. On voit encore cet eſpace planté de deux bois, que les Polonois appellent *Buccorina* (*), & les habitans *Dumbrava Roſchie*, ou rouges bocages, à cauſe qu'ils ont été plantés & arroſés avec le ſang des Polonois. Il réduiſit ſous ſon obéiſſance toutes les villes qui ſont entre Léopold & la Moldavie. Séraskir Soliman Pacha s'étant préſenté ſur les bords du Pruth en l'année 1388,

(*) C'eſt ce même diſtrict dont les Autrichiens ſe ſont emparés depuis la derniere paix entre les Ruſſes & les Turcs.

il le défit entiérement. Bajazet fils d'Amurat occupoit alors le trône des Ottomans. Ce ſultan indigné de la défaite de ſon général & n'oſant plus confier à d'autres ſes armées, réſolut de les commander en perſonne. Un ſouverain ſe flatte aiſément que la fortune le regarde d'un autre œil qu'un ſujet. Ainſi, après de grands préparatifs pour cette expédition, il fait paſſer ſes meilleures troupes en Europe, jette un pont ſur le Danube, entre en Moldavie, ravage tout, & vient camper ſur les bords de la riviere *Siretus*, le Sereth, près d'un village nommé *Rasboé*. Etienne arrive au même lieu avec une belle armée. On en vient aux mains, la victoire eſt longtems indéciſe ; mais après un combat opiniâtre, les Moldaves ſont mis en déroute. Etienne eſt obligé de prendre la fuite, & de ſe retirer vers la ville de Nemz, où il avoit laiſſé ſa mere avec une forte garniſon. Il arrive au point du jour, & commande qu'on lui ouvre les portes. Sa mere qui eſpéroit voir ſon fils triomphant, apprenant qu'il arrivoit dans cet état, accourt à l'inſtant ;

& lui refusant l'entrée, lui parle ainsi du haut des murailles: " Je te revois „ donc aujourd'hui vaincu & couvert „ de honte ? C'est la premiere fois, „ mon fils, que tu as trompé mon at- „ tente. As-tu donc oublié ton cou- „ rage ? Fuis loin de ma présence, & „ ne reviens jamais que la victoire à „ tes côtés. J'aime mieux que tu pé- „ risses par la main de l'ennemi, que „ d'avoir à te reprocher comme une „ infamie la vie que je t'aurois sauvée. „

Etienne humilié des reproches de sa mere, s'éloigne de la ville; & rencontrant un trompette, il lui ordonne de sonner de nouveau la charge. Douze mille Moldaves échappés au carnage se rejoignent en un moment. Leur prince, les yeux étincelans, les conjure de tenter encore la victoire, ou du moins de laver leur honte dans leur sang. Les ennemis épars dans la campagne se gorgeoient de butin; les Moldaves fondent sur eux sans leur donner le tems de se reconnoître, & les mettent en fuite à leur tour. Alors Etienne profitant de sa fortune, va toujours en-avant jusqu'à

Vachlui, qui est à vingt milles environ de Jassy; il gagne la tente impériale où étoit Bajazet lui-même, renverse tout ce qui ose lui faire tête, & a la gloire de chasser cet empereur, qui faisoit la terreur de l'univers, & de l'obliger à se retirer vers Andrinople avec une suite très-peu nombreuse. Sept vastes monceaux de Turcs tués dans le combat furent les monumens d'une victoire aussi complete. Cet événement, en un mot, fut si remarquable qu'Hezarfene, fidele écrivain Turc, en rend témoignage lui-même. Après un tel succès, Etienne tourna ses pas vers la Valachie, reprit Bucharest dont les Turcs s'étoient emparés, & laissa Vintilas pour gouverneur de la province. Ce conquérant Moldave ajouta depuis à sa domination la Bessarabie, autrement le *Bujak*, Kili ou Kilia à l'embouchure du Danube, Akerman & Belgrade. Il mourut après un regne de quarante-sept ans & cinq mois.

Les annales de Moldavie disent que, voyant la mort prête à finir ses jours, il appella son fils unique, héritier de

ſa couronne, & lui parla ainſi en préſence des grands de ſa cour : O Bogdan, mon fils, & vous tous mes amis & compagnons, qui avez partagé avec moi tant de triomphes, vous me voyez ſur le point de payer le tribut à la nature. Toute la gloire de ma vie paſſée eſt comme un beau fantôme qui ſe perd dans la nuit ; il n'y a plus de retour pour un mortel qui, comme un ver de terre, parcourt pour un tems les ſentiers de la vie : la mort vient prendre ſes droits, mais ce n'eſt pas ce qui fait l'objet de ma douleur ; car je ſais que l'inſtant de ma naiſſance a été le premier pas que j'ai fait vers le tombeau. Ce qui m'alarme, eſt la penſée accablante que vous avez autour de vous ce lion rugiſſant & altéré du ſang des chrétiens, Soliman qui menace ce royaume, & qui fera tous ſes efforts pour s'en emparer. Il a déjà par ſes armes & ſes ſtratagêmes englouti la plus grande partie du royaume d'Hongrie : il a ſubjugué à force ouverte la Crimée, qui n'avoit encore reconnu aucun maître étranger, & ſe l'eſt attachée, en y introduiſant

la ſuperſtition mahométane : la Beſſarabie a été le théatre de ſes violences; & les Valaques, qui quoique nos ennemis ſont chrétiens comme nous, gémiſſent ſous la ſervitude de ce tyran ; en un mot, la plus belle partie de l'Aſie & de l'Europe obéit à ſes loix. Non content de ſe voir aſſis ſur le trône des empereurs Romains, il ne met point de bornes à ſon inſatiable ambition, il embraſſe en idée le domaine de toute la terre. Croyez-vous qu'après tant de conquètes & les obſtacles qu'il a ſurmontés, il épargne la Moldavie qui eſt à ſa porte, & toute environnée des provinces de ſon obéiſſance ? Craignez plutôt que dès qu'il aura réduit toute la Hongrie, il ne vienne fondre ſur vous avec toutes ſes forces; car il hait les chrétiens; & cette haine implacable que l'Alcoran lui ordonne, a ſa ſource dans ſon cœur dépravé. Je ne ſaurois jeter les yeux ſur nos voiſins ſans déplorer le malheureux état où ils ſont réduits. Il n' y a point de fond à faire ſur les Polonois; ils ſont inconſtans & incapables de faire tète aux Turcs : les

Hongrois se sont mis eux-mêmes dans les fers : l'Allemagne est si fort occupée de ses guerres intestines, qu'il ne lui reste ni volonté ni pouvoir pour prendre part à ce qui se passe au-dehors. Ainsi, considérant la triste situation de tous les états qui nous environnent, je pense que le parti le plus sage est de choisir entre les maux qui nous menacent, celui qui paroît le plus supportable. Jamais un pilote dans son bon sens ne tendit les voiles contre les tempêtes & les orages : nos forces ne peuvent nous rassurer ; les secours étrangers sont éloignés & incertains : le danger est pressant & ne peut être écarté. Il faut donc se déterminer à adoucir cette bête farouche, plutôt que de réveiller sa furie par le bruit des armes. Notre soumission sera comme une eau répandue à propos sur cette flamme prête à éclater ; je ne vois que cette ressource & ce remede pour prévenir notre ruine. C'est pourquoi je vous exhorte dans ces derniers momens de ma vie, avec toute la tendresse d'un pere & d'un frere, de tâcher de faire vos conditions

avec Soliman : si vous pouvez obtenir de lui la conservation de vos loix ecclésiastiques & civiles, ce sera toujours une paix honorable, quand même ce seroit à titre de fief : il vous sera plus avantageux d'éprouver sa clémence que son épée. Mais si au contraire il veut vous prescrire d'autres conditions, n'hésitez pas à mourir l'épée à la main pour la défense de votre religion & la liberté de votre patrie, plutôt que de laisser l'une & l'autre en proie à notre ennemi, & d'être lâches spectateurs de son triomphe. Vous ne devez point douter que le Dieu de nos peres, qui seul produit des merveilles, ne se laisse un jour toucher par les larmes de ses serviteurs ; & qu'après vous avoir comblés de ses graces les plus abondantes, il ne suscite un libérateur qui vous affranchira, ou du moins votre postérité, du joug des barbares, & vous rendra votre premiere puissance. Bogdan se conformant au conseil de son pere, envoya la septieme année de son regne en qualité d'ambassadeur près de Soliman, Tentulk Lagotheta, qui étant ad-

mis à l'audience du ſultan, y déclara qu'il venoit de la part du prince Bogdan & du peuple, offrir à ſa hauteſſe les deux Moldavies à des conditions honorables; en particulier il demanda que la religion y fût conſervée ſans qu'il y fût donné la moindre atteinte, au moyen de quoi le pays deviendroit un fief de l'empire & ſe ſoumettroit aux Ottomans. Il faut être prince pour ſavoir quel plaiſir Soliman goûta en cette occaſion. Il fut d'autant plus ſenſible à cette ſoumiſſion, que les Moldaves ayant plus d'une fois meſuré leurs forces avec les ſiennes, il étoit obligé d'avoir l'œil ſur leurs mouvemens ſans pouvoir tourner ſes armes contr'eux, à cauſe des affaires importantes qui l'occupoient ailleurs. Il accepte donc l'offre du Moldave, en paſſe un acte ſolemnel ſigné de ſa main & le lui remet pour le porter à ſon prince, à Soczava. Bogdan, accompagné de ſes barons, vient en perſonne peu après à la rencontre de Soliman; & le trouvant proche Sophie capitale de Servie, ſur la route de Conſtantinople, il lui préſente

quatre mille écus d'or, quarante jumens pleines & vingt-quatre faucons, s'engageant de payer tous les ans à la Porte la même redevance en ſigne de ſoumiſſion féodale.

C'eſt du nom de ce Bogdan que les habitans ſont appellés Bogdanes, au lieu de leur ancien nom qui étoit *Akislac* ou plus communément *Akulach* qui ſignifie Valaques blancs ; & ceux qu'on nomme encore Valaques aujourd'hui, ont retenu le nom de Cara Islac ou Cara Vlach, c'eſt-à-dire, Valaques noirs.

Sous le regne de Bogdan & de deux autres princes de ſa famille qui lui ſuccéderent immédiatement, les deux provinces reſterent en paix ; & les Turcs occupés alors à la conquête de l'empire Grec, ſe contenterent du modique tribut qu'on leur payoit. Mais Cazycluvoda étant parvenu enſuite à la principauté de Valachie, ce prince réſolut de ſecouer le joug & refuſa le tribut annuel. Mahomet II qui venoit de prendre Conſtantinople où il avoit établi dès lors le ſiege de ſon empire, courut en

Valachie ; & après deux combats ſanglans qu'il donna contre ce prince dans la plaine de Foczani en 1460, il le força à fuir & à chercher une retraite en Pologne, où il mourut. Les annales de la Valachie parlent de ce Cazycluvoda, comme d'un parfait tyran. Il fit, dit-on, empaler ſix mille hommes pour une bagatelle ; ce qui lui attira de la part des Valaques ſes ſujets, le ſurnom ironique de *Capaluch* ou faiſeur de pieux. Les Turcs même le qualifient dans leur hiſtoire de *Cazikli*, qui veut dire *riche en pieux*. Son frere fut mis en ſa place par Mahomet II. Dans ces entrefaites, Etienne le jeune, petit-fils de Bogdan, & qui avoit ſuccédé à la principauté de Moldavie, ſe ſouleva à ſon tour contre les Turcs, en refuſant le tribut. Mahomet envoya l'un de ſes pachas pour le mettre à la raiſon. Ce prince marcha avec courage à la rencontre de ce pacha, le joignit à Faltchi ſur les bords du Pruth. La bataille fut long-tems douteuſe ; mais à la fin la victoire ſe déclara pour les Moldaves. Le général des Turcs y fut tué avec un grand nombre

de ſes ſoldats. On y fit quantité de priſonniers ; le reſte prit la fuite & ſe ſauva au-delà du Danube.

La nouvelle de cette défaite cauſa un ſenſible déplaiſir à Mahomet. L'année ſuivante 1472, il marcha en perſonne avec toutes ſes forces vers la Moldavie ; mais n'ayant trouvé aucun ennemi en campagne qui oſât lui faire tête, il ravagea le plat pays ; & ne voulant pas s'engager dans les montagnes, il s'en retourna avec un butin conſidérable de captifs & de beſtiaux.

A cette époque la famille des Bogdans ne régna plus ni en Valachie ni en Moldavie ; elle ſe retira en Ukraine, où elle joua un très-grand rôle.

Sous le regne du prince Baſile, parut le fameux Bogda Kiemielniski, hetman ou chef des Coſaques, lequel fit trembler non-ſeulement les Polonois, mais encore les Turcs & les Tartares. Les Turcs l'appellent Chmil, & n'ont pas encore oublié les ravages qu'il a faits ſur les bords de la mer Noire. Il fut tué dans une bataille contre les Polonois, ayant diſputé la victoire juſqu'au

dernier ſoupir. Il laiſſa deux fils, Georges, & Timuſch qui épouſa Roxane, fille de Baſile, prince de Moldavie. Baſile ayant été chaſſé de ſa principauté par Etienne ſurnommé Borduſe, ſe retira vers ſon beau-pere Kiemielniski, qui lui prêta quatorze mille Coſaques commandés par Timuſch, pour le remettre en poſſeſſion de la Moldavie, & ſur-tout couvrir Soczava, où il avoit laiſſé ſes tréſors avec ſa femme & ſon fils, à l'abri d'une bonne garniſon. Mais trois jours avant qu'il pût arriver à Soczava, cette place étoit tombée au pouvoir d'Etienne, par la trahiſon du gouverneur; & le vainqueur avoit enlevé les tréſors de Baſile, & envoyé à Jaſſy ſa femme & ſon fils priſonniers. Baſile ſe met auſſitôt en devoir d'aſſiéger Soczava; mais en vain: car Timuſch plein de mépris pour l'ennemi, alla préſomptueuſement braver la fortune, en dreſſant ſa tente ſous les murailles même de la ville; & comme s'il eût été maître de la place, il ſe mit à boire ſans meſure du vin & de la bierre de Millet. Un canonnier

Allemand de la garniſon, le voyant ainſi expoſé, pointa un canon contre lui, & lui enleva une jambe. Timuſch mourut du coup quelques heures après; & les Coſaques furent frappés d'une telle frayeur, qu'ils leverent le ſiege avec précipitation, & s'enfuirent à toutes jambes. Cependant peu d'entre eux échapperent : car les Moldaves du parti d'Etienne les pourſuivirent l'épée dans les reins, en tuerent le plus grand nombre, & pouſſerent le reſte dans le fleuve Tyras. Je reviens à Bogdan : on dit qu'il étoit ſi fort adonné à l'ivrognerie, que quand ſon gendre, le prince Baſile, vint le trouver, il ſe paſſa ſept jours entiers avant qu'il pût trouver un moment favorable pour l'entretenir, tant ſa raiſon étoit enſevelie dans les fumées du vin. Enfin l'ayant joint, il voulut lui faire la peinture de ſes malheurs. Bogdan ne répondit à tous ſes diſcours, que par le langage d'un buveur : il lui préſenta une coupe pleine de vin, & lui dit de la boire, comme le vrai remede pour ſoulager ſon cœur de tous ſes chagrins, & lui faire ou-

blier qu'il étoit malheureux. Baſile entendant ces paroles, ſe tourna vers les gens de ſa ſuite, & dit avec émotion : j'avois cru d'abord que les Coſaques étoient hommes, & engendrés par des hommes ; à préſent je vois qu'il n'y a que trop de fondement à ce qu'on dit parmi nous, que les Coſaques ſont ou des ours changés en hommes, ou que d'hommes qu'ils étoient, ils ſont devenus ours.

George Kiemielniski, fils ainé de Bogdan, dont nous venons de parler, après la mort de ſon pere qui fut tué dans une bataille contre les Polonois, ſut choiſi par les Coſaques pour leur hetman ou chef. Elevé à ce haut rang, il acquit, pendant trois ans de guerre continuelle contre la Pologne, une grande réputation. Après cette glorieuſe carriere, appercevant que les forces des Coſaques diminuoient tous les jours par les eſcarmouches entr'eux & les Polonois, il craignit d'être ſacrifié, comme ſon pere, dans un champ de bataille : il réſolut de ſe faire moine, & d'aller mourir dans un cloître. Le voilà

donc en campagne, déguisé, & traversant les déserts de l'Ukraine, sans découvrir à personne le dessein qu'il avoit de se retirer dans un monastere du pays, dédié à la Vierge. Ce vagabond volontaire & inconnu rencontra en chemin d'autres vagabonds qui le dépouillerent après l'avoir chargé de coups : un corps de Tartares survient, qui ne le tire de leurs mains que pour augmenter sa misere ; car il fut emmené en Tartarie, & livré au kan de Crimée. Ce prince jugeant à sa bonne mine qu'il n'étoit pas d'aussi basse condition qu'il vouloit qu'on le crût, usa de toutes sortes de moyens pour lui persuader de se faire mahométan. Mais en vain employa-t-il les caresses & les menaces. Il arriva cependant que ce Kiemielniski fut reconnu par un Cosaque qui avoit servi son pere ; mais qui ayant renoncé à la foi chrétienne, s'étoit avancé considérablement à la cour du kan. Ce Cosaque s'appelloit Nicolas ; ou plutôt depuis qu'il étoit renégat, son nom étoit Ali. La peur qu'il eut de se voir supplanté dans la faveur du kan par le

le prisonnier George, à qui le kan témoignoit toujours de l'affection, le porta à découvrir qui il étoit. Le kan n'en fut pas plus tôt informé qu'il envoya le prince George à Constantinople, afin que le grand seigneur en disposât: ainsi dès qu'il fut arrivé, on l'enferma dans la prison des sept tours, où il fut gardé à vue. Il passa quelques années dans cette situation fâcheuse; enfin ayant apperçu quelques vaisseaux François qui avoient jeté l'ancre sous les murailles même de sa prison, & étant informé du tems où ils devoient partir, il résolut de profiter de l'occasion, & de s'échapper. Une barre de fer qu'il trouva dans la cour de la prison, le mit en état de forcer la grille de sa fenêtre. Puis considérant qu'elle étoit trop élevée pour se hasarder de sauter en-bas, il coupa en longues bandes le tapis qui lui servoit de lit; il les lia bout à bout en guise de corde, & se laissa aller le long de la muraille. Mais malheureusement pour lui, n'ayant pu prendre exactement la hauteur, il fit tant de bruit en tombant, qu'il éveilla le bos-

tangi, & mit l'alarme dans toute la prison. Il ne perdit pourtant point courage : ſachant bien qu'on ne tarderoit pas à le pourſuivre, il monta ou plutôt grimpa ſur le haut de la muraille extérieure, & ſe précipita dans la mer. Cette ſeconde chûte fut également malheureuſe ; car il ſe bleſſa à la tête, & ſa peur augmentée par les ténebres de la nuit, lui faiſant perdre courage, tout ce qu'il put faire fut de gagner deux pointes de rocher qui s'élevoient au-deſſus de l'eau, entre leſquelles il ſe cacha. On l'y trouva demi-mort le lendemain matin : ceux que le garde de la priſon avoit envoyés après lui, le ramenerent au gîte ; & après avoir été cruellement battu, il fut enfermé plus à l'étroit, & chargé de chaînes au cou, aux pieds & aux mains. Il reſta dans cet effroyable état depuis 1670, juſqu'à l'an 1677 ; & ce qui doit paroître ſurprenant, il s'accoutuma ſi bien à ſon mal & ſe familiariſa ſi fort avec ſon ſort, que quand on vint lui offrir de le faire de nouveau hetman ou chef des Coſaques, on eut toutes les peines du monde

à lui persuader de changer ses chaînes en un titre de commandant. Il accepta donc ces offres magnifiques ; mais il eut le déplaisir de travailler en vain à attirer les Cosaques dans son parti : la plupart d'entre eux dédaignant de l'avoir pour général, parce qu'ils le regardoient comme supposé, & nullement comme le fils de Bogdan, au bout de trois ans il fut envoyé en Ukraine pour couvrir les ouvriers qu'on devoit employer à bâtir un fort à l'embouchure du Nieper ; il eut à combattre quelques troupes de Cosaques commandées par Circo, & fut tué par ce capitaine. Ainsi finit la famille de Bogdan.

Pendant près de cent ans les Turcs, conformément aux conventions, laisserent aux Moldaves le choix de leurs princes. Dans la suite la Porte trouva à propos de nommer un prince à la nation, & c'étoit pour l'ordinaire quelque fils de ceux qui étoient en otage à Constantinople. Enfin cette dignité a été conférée à des seigneurs d'entre les Grecs qui vivoient à Constanti-

nople. C'est ainsi que Démétrius Cantacuzene fut fait prince de Moldavie; dix ans après, Antoine Rozetta fut élevé à cette principauté, & du tems du prince Démétrius Cantemir, Ducas Rameliota en fut revêtu; puis le célebre Alexandre Maurocordato, premier interprete de la Porte & collegue de Rami Mehemed reis effendi, à la négociation de la paix de Carlowitz. Nous parlerons en son lieu de ce prince & de ses successeurs; reprenons le fil des désastres que la Moldavie a essuyés de la part des Turcs, tantôt par la faute des princes du pays, tantôt par le brigandage effréné de ces ennemis du nom chrétien.

Tandis que les généraux de Soliman III maintenoient la terreur de son nom parmi les nouveaux peuples qu'il avoit conquis, il se met lui-même à la tête d'une nombreuse armée, entre en Moldavie en 1538, au grand étonnement des habitans qui ignoroient la cause de cette nouvelle irruption. Tout le pays paroît en feu depuis le Danube jusqu'à Soczava, & les peuples voient les hor-

reurs de la guerre dans le ſein de la paix. Le ſultan vient camper à la vue de la ville & demande le paiement du tribut annuel. Les Moldaves conſternés s'humilient ſous la main qui les frappe, & tâchent par des prieres d'appaiſer le courroux de Soliman. Ils conſentent au paiement du tribut; la ſeule grace qu'ils demandent eſt que l'élection de leur prince ſoit confirmée & que ſon autorité lui ſoit conſervée comme auparavant. Soliman accorde leur requête & relâche les captifs. Le lendemain, la nobleſſe étant aſſemblée par ſon ordre, on commença à découvrir la cauſe de la colere du ſultan; car il fit de ſanglans reproches du peu de cas qu'on avoit fait de l'amitié des empereurs Ottomans, en réduiſant en cendre la ville de Kili & en faiſant perdre la vie à pluſieurs muſulmans qui s'étoient trouvés dans cette place lors de ſa deſtruction. Il ajouta que la loi de Mahomet les jugeoit tous dignes de mort; mais que par un effet de ſa clémence, il vouloit bien leur laiſſer la vie & la liberté; que cependant il exigeoit d'eux, par voie de compen-

ſation, de lui remettre les tréſors de leur dernier prince. Les Moldaves réduits au ſilence, voient entrer le tefterdar avec une compagnie de Janiſſaires dans le palais de leur prince, d'où l'on enleve tout le tréſor, tant d'argent monnoyé, que de pierreries. Soliman ſatisfait retourne à Conſtantinople. Sur ſa route il paſſe par les ruines de Kili qu'il ordonne de rebâtir ; & parce que la charpente manquoit, au défaut de bois il voulut qu'on y employât celui qui avoit ſervi au pont qu'il avoit fait jeter ſur le Danube.

Ici les annales de Moldavie ſe taiſent ſur ce qui ſe paſſa depuis 1538 juſqu'en 1670. Tout ce que l'on peut croire, c'eſt que les princes payerent exactement le tribut à la Porte, & que par ce moyen ils reſterent en paix. En 1670, Ducas, régnant ſur cette principauté, Mahomet IV déclara la guerre aux Polonois & marcha lui-même en perſonne contre eux. Son armée paſſa le Danube ſur un pont qu'il fit conſtruire à Sacktache ; & après avoir traverſé la Moldavie, il vint camper près de Cho-

ziñ, ſur les bords du Tyras ou Nieſter. D'abord on envoya un gros parti de l'autre côté du fleuve dans des bateaux, pour ſe ſaiſir de Zivanicks qui fut emporté d'aſſaut. Les Tartares ſe rendirent en même tems au camp du ſultan, & l'on donna ordre alors à Ducas, prince de Moldavie, d'envoyer le bois néceſſaire pour jeter un pont ſur le Nieſter; mais ce prince qui avoit des engagemens ſecrets avec les Polonois, mit tant de lenteur à cette expédition, que Mahomet indigné, donna ordre de le dépoſer & de s'emparer de tous ſes tréſors : ce qui fut exécuté. La nobleſſe eut la permiſſion d'élire un autre prince; elle choiſit Pierre, qui régna fort peu de tems.



FAMILLE DE CANTEMIR.

Ce fut du tems de Pierre que la famille des Cantemir parut sur les rangs ; Constantin Cantemir fut le premier de la branche qui régna en Moldavie. Sous le regne de Pierre, il n'étoit que serdar, (*) il fut fait prince en 1684. Ce Constantin Cantemir, surnommé le vieux, régna huit ans sur la Moldavie. Après la mort de son pere Théodore Cantemir, qui fut tué par les Tartares Bujak, il se retira en Pologne, où il servit dix-sept ans dans les armées des rois Ladislas & Casimir : les preuves qu'il donna de son courage lui mériterent l'emploi de colonel que le roi

(*) Serdar, dignité de général en Moldavie ; c'est à lui qu'est confiée la défense des frontieres entre les rivieres Hierasus & Tyras, contre les incursions des Cosaques & Tartares. Il ne reconnoît que le hetman au-dessus de lui ; mais il a, au rang près, la même autorité que le hetman Polny, qui fait tête aux Polonois.

Caſimir lui conféra. La guerre ayant ceſſé entre les Polonois & les Suédois, il s'attacha à George Gika, prince de Valachie, qui l'honora de la charge de chauſch ſpataresk. Il eut le bonheur de le quitter avant ſa premiere levée de bouclier en faveur des Allemands, & il ne fit que paſſer d'un prince à un autre. Il prit parti avec Euſtachius Dabiza, prince de Moldavie, qui lui accorda la place de ſon pere, & en particulier le gouvernement de Kiegieczenſi Codri; peu après il le nomma varnie de Barlad. Le prince Ducas ayant ſuccédé à Dabiza, Cantemir conſerva les mêmes places: il rendit à ce prince de ſignalés ſervices lors de la rebellion des Moldaves contre lui, qu'il vint à bout d'étouffer. Pour récompenſe il fut honoré de la dignité de grand klueczery, ou commiſſaire des vivres pour l'armée. Lorſque le ſultan Mahomet IV alla attaquer Caminiec, il fut nommé calanz, c'eſt-à-dire conducteur de l'armée auxiliaire des Moldaves. Ducas ayant été dépoſé, Petreczeïcus ſon ſucceſſeur maintint Cantemir dans

ſes emplois : ce fut dans ce tems qu'il délivra les concubines du ſultan, prêtes à tomber entre les mains des Polonois : cet exploit qui lui attira les plus grands éloges de la part du chef des eunuques, lui valut de la part du grand viſir la promeſſe de la principauté de Moldavie. Petreczeïcus tourna du côté des Polonois à la journée de Choczim, & Démétrius Cantacuzene, nouveau prince de Moldavie, trouva dans Cantemir un zélé partiſan, qui lui aſſura auſſi l'affection des Moldaves : il reconnut ſes ſervices par la dignité de ſerdar ; & cette charge lui fut conſervée par Ducas, qui fut remis une ſeconde fois en poſſeſſion de la principauté. Ducas devint bientôt jaloux de Cantemir ; les chagrins qu'il lui ſuſcita l'obligerent à quitter le pays & à ſe retirer auprès de Serban Cantacuzene, prince de Valachie. Mais il revint en Moldavie, lorſqu'il apprit que Ducas avoit été fait priſonnier par les Polonois. La bravoure qu'il montra, & la victoire qu'il remporta ſur les Polonois, n'empêcherent pas Démétrius Cantacuzene, nouveau prince, d'atten-

ter en ſecret & même ouvertement contre ſa vie. Le ſeraskier Soliman pacha fut ſollicité contre lui, ſous promeſſe de trente bowiſes, s'il vouloit trouver quelque prétexte ſpécieux pour le faire mettre à mort. Le ſeraskier, par principe d'honneur, en avertit Cantemir qui s'enfuit au plus tôt en Valachie. Il n'eut pas de peine à convaincre le ſeraskier de l'injuſtice de Démétrius, & par un retour ſingulier de la fortune, il en fut eſtimé à un tel point, qu'il lui conféra la principauté de ſon accuſateur. La bataille de Boïan donna un nouveau luſtre à ſa valeur ; il y força les premiers rangs des Polonois, & ſe montra digne de la faveur de la Porte, dont il jouit depuis. Ainſi il demeura prince de Moldavie pendant huit ans moins trois mois, & mourut le 23 mars 1693. Il laiſſa deux fils, Antiochus & Démétrius, & deux filles Roxane & Eliſabeth. Durant ſon regne la Porte voulut avoir l'un de ſes fils en otage : Antiochus qui étoit l'ainé fut envoyé à Conſtantinople avec ſix autres jeunes fils de nobles. Au bout de trois ans Démétrius eut ordre

de son pere d'aller remplacer son frere ainé. Il y alla dans le tems que Constantin Brancovan étoit prince de Valachie ; cet ennemi mortel de la maison de Cantemir saisit cette occasion de ruiner le crédit du prince de Moldavie à la Porte ; car voyant le jeune Démétrius arrivé, il insinua au grand visir que ce n'étoit pas le second fils de Cantemir, mais quelque jeune garçon supposé, à dessein de tirer des mains des Turcs Antiochus son vrai fils. Le visir voulant éclaircir la vérité, fait venir Démétrius : sa présence lui fait dire sur-le-champ, que Brancovan étoit coupable de la plus noire calomnie. Ce jeune homme, dit-il, est le vrai portrait du vieux Cantemir. Il fit honneur en effet au nom qu'il portoit ; & dès la premiere fois qu'il parut à la cour du premier ministre de l'empire Ottoman, il donna des présages de ce qu'il devoit être un jour. Dans la suite en effet il se fit estimer par son jugement & sa conduite ; il suivit en cela les grands exemples que son pere lui avoit tracés.

Démétrius demeura à Constantinople

jusqu'à l'an 1691, que son pere le rappella & lui substitua son frere Antiochus. Durant son séjour il s'appliqua à la langue turque & à la musique. On peut juger des progrès qu'il fit dans cette science, par les notes de musique qu'il introduisit le premier parmi les Turcs, & par plusieurs pieces de sa composition, qu'on chante encore aujourd'hui avec plaisir, & qui sont très-goûtées des connoisseurs de la nation.

Le seraskier Daltaban ayant assiégé Soroca en 1692, Démétrius accompagna son pere au camp des Turcs, & s'attira des égards particuliers de la part du général Ottoman.

L'année suivante, le 13 de mars, il perdit son pere. Ce prince au lit de la mort appella les nobles, & les pria de lui choisir un successeur avant qu'il eût les yeux fermés. Ils nommerent Démétrius pour leur prince. La joie que lui causa cette nouvelle, fut une sorte de consolation pour lui dans ce moment fatal, & il se flatta que la Porte ne feroit nulle difficulté de confirmer le choix de la noblesse. Mais l'argent

fait dans cette cour-là un trop violent contrepoids ; il l'emporta ſur les ſervices du pere & ſur les vertus du fils. Le ſultan nomma un autre prince, & Démétrius fut contraint de quitter ſa patrie & d'aller vivre avec ſon frere à Conſtantinople (ſéjour ordinaire des fils des princes de Moldavie & de Valachie, auſſi bien que des princes dépoſés, qui ſont appellés *mazil* par les Turcs).

Quelque tems après il ſuivit les Turcs dans la campagne fameuſe par la bataille de *Zeuta* : il marcha en qualité de volontaire, par l'ordre du grand viſir ; mais il ne combattit point ; il s'enfuit comme eux, avec les débris de leur armée, & revint à Conſtantinople.

Il y trouva Brancovan plus envenimé que jamais, & réſolu de ne rien épargner pour ruiner les deux freres. Cette haine invétérée, qui tiroit ſa ſource de plus haut, s'accrut outre meſure à la vue de Démétrius, à qui les miniſtres & toute la cour ne pouvoient refuſer leur eſtime ; car ce jeune prince brilloit par les connoiſſances qu'il avoit

acquiſes dans les langues Perſane & Arabe, auſſi bien que dans la langue Turque. On ne pouvoit converſer avec lui ſans être bientôt prévenu en ſa faveur : un enjouement ſingulier dans ſes manieres & dans ſes diſcours, joint à un air affable & aiſé, le rendirent les délices de tout ce qu'il y avoit de plus poli parmi le beau monde de la capitale. C'eſt ce qui le faiſoit regarder par Brancovan comme un rival redoutable, & le ſeul qui pût l'effacer à la cour : auſſi ce prince ſe donna des mouvemens infinis, & répandit l'argent à pleines mains pour obtenir ſon éloignement. Il en vint à bout, en quelque ſorte, à force de préſens : mais ſon triomphe fut de peu de durée ; car Démétrius en étant averti, ſe réfugia chez un bacha de ſes amis, qui le tint chez lui caché pendant quarante jours, & non content de le défrayer avec tous ſes gens, fit révoquer la ſentence de ſon banniſſement & le mit en état de paroître de nouveau à la cour avec plus d'éclat que jamais. Ce fut une mortification bien

sensible pour Brancovan, qui retomba dans ses frayeurs à la vue de ce favori de la fortune: elles n'étoient pas au reste si mal fondées, puisqu'il est vrai que Démétrius soupiroit ardemment après la principauté de Valachie, & qu'ayant été deux fois nommé à celle de Moldavie, il l'avoit refusée, & avoit eu le crédit chaque fois de la faire donner à son frere Antiochus.

Démétrius accompagna son frere en Moldavie la premiere fois qu'il fut prendre possession de cette principauté; alors il épousa Cassandre, fille de Serban Cantacuzene, qui avoit été prince de Valachie: il eut une fille qui naquit en Moldavie: son frere peu après fut déposé, & il le suivit encore à Constantinople, où il devint pere d'une autre fille & de quatre fils.

Ce fut le troisieme séjour qu'il fit en cette ville. Il dura plusieurs années. Démétrius ne laissa pas le tems s'écouler sans mettre à profit son loisir; il s'appliqua à connoître les mœurs du pays; & à cette étude qui est d'un grand usage dans la vie, il joignit une occu-

pation digne d'un prince, il fit bâtir un palais : mais en 1710 il quitta Conſtantinople. Pierre le Grand, czar de Moſcovie, avoit déclaré la guerre aux Turcs, il approchoit à grandes journées vers les frontieres de la Moldavie. La Porte jeta les yeux ſur Démétrius, & lui confia cette principauté qui étoit alors poſſédée par Nicolas Maurocordato, perſonnage fort eſtimé à-la cour Ottomane, mais qui préféroit la ſcience & la paix à la gloire de commander en tems de guerre. Démétrius brigua cette dignité par les avis du kan des Tartares qui, conjointement avec le grand viſir, inſinua au ſultan qu'il n'y avoit perſonne parmi les chrétiens, plus capable de rendre ſervice à l'empire en cette occaſion ; ainſi l'on fit choix de Démétrius, & la Porte lui donna vingt bourſes (*) pour le défrayer de ſes équipages.

A peine fut-il arrivé à Jaſſy, capitale de la Moldavie, qu'il reçut ordre de

---

(*) La bourſe équivaut, valeur du change actuel, à 1200 liv. tournois.

faire conſtruire un pont ſur le Danube pour le paſſage de l'armée des Turcs. Le viſir lui ſignifia auſſi de ne pas manquer à lui envoyer l'argent qui lui étoit dû, auſſi bien qu'aux autres miniſtres de la Porte, en reconnoiſſance de ſon élévation à ſa principauté : ce dernier article parut un affront au prince ; l'indignation qu'il en conçut lui fit prendre dès lors la réſolution de ſe venger du viſir & de cette cour mercenaire, en ſaiſiſſant l'occaſion qui ſe préſentoit de ſouſtraire la Moldavie au joug affreux des Ottomans.

La fortune ſembla favoriſer ſon deſſein. Pierre le Grand envoya au prince un médecin Grec, nommé Policala, qui lui propoſa ſon alliance à des conditions très-avantageuſes. Démétrius y donna volontiers les mains, dans l'eſpoir peut-être de faire le bonheur de ſon peuple : il fut donc ſtipulé, 1°. que la Moldavie ſeroit déſormais rétablie ſelon ſes anciennes limites, & demeureroit ſous la protection de la couronne de Ruſſie ; 2°. que le prince & ſon peuple prêteroient ferment de fidélité à ſa majeſté

Czarienne, aussi-tôt que son armée mettroit le pied en Moldavie ; 3°. que le prince en même tems joindroit ses forces à celles du Czar, & agiroit de concert avec lui contre les Turcs ; 4°. que le prince, tant pour lui que pour ses successeurs, jouiroit à perpétuité de la souveraineté de Moldavie, sous les auspices des empereurs de Russie ; 5°. que nulle autre maison ne seroit admise à la jouissance de la principauté de Moldavie jusqu'à ce que celle de Cantemir fût éteinte. Ces articles furent ratifiés à Lusk en Pologne par le Czar, & scellés du sceau de l'empire le 13 avril 1711, & envoyés au prince par un exprès. En conséquence Démétrius se fit un devoir de concerter avec le Czar les mesures qu'il devoit prendre pour pousser son entreprise, l'avertissant des forces qu'il devoit amener, & lui donnant tous les avis qui dépendoient de lui.

Cependant Démétrius faisoit toujours travailler au pont du Danube, dont la Porte lui avoit donné la direction : l'ouvrage s'en faisoit aux dépens des Turcs ; la Valachie & la Moldavie

fourniſſoient la charpente. Il ne tenoit qu'à lui de retarder le travail, ſans qu'on pût avoir le moindre ſoupçon qu'il fût d'intelligence avec les Ruſſes: il apportoit en effet tous les délais qu'il pouvoit, & ne ceſſoit de ſolliciter le Czar d'accélérer ſa marche avant que le pont fût entiérement achevé. On n'ajouta pas aſſez de foi à ſes avis : le Czar au contraire prêtoit l'oreille au langage trompeur de Brancovan prince de Valachie, qui le nourriſſoit d'eſpérances; enſorte qu'il ſongea trop tard à prévenir les Turcs & à leur empêcher le paſſage du Danube. Ce prince n'arriva à Jaſſy que le 11 juin 1711. Auſſi-tôt la nobleſſe & le peuple le reconnurent pour ſouverain, & le prince avec tous ſes officiers lui prêta ſerment de fidélité. Il ſuffit de dire ici que le Czar manquant de vivres, ſe vit obligé de faire avec les Turcs une paix déſavantageuſe : mais il refuſa de livrer le prince Cantemir qu'on lui demandoit; générosité d'autant plus grande, qu'il étoit lui-même réduit, avec toute ſon armée, à la derniere extrêmité :

ſon miniſtre eut ordre de dire aux Turcs que le prince n'étoit pas dans ſon camp, quoiqu'en effet durant le traité il s'étoit enfermé dans le carroſſe de la Czarine, à l'inſu de tout le monde, à l'exception d'un valet qui avoit ſoin de lui porter à manger.

C'eſt ainſi que le prince Cantemir fut contraint de quitter la Moldavie. Le Czar lui accorda ſes lettres-patentes, datées de Mogilof, ou Mohilow, le premier du mois d'août 1711, qui lui promettoient, & aux autres nobles Moldaves, de les indemniſer de leurs pertes, en leur accordant un aſyle dans ſes terres. Par ces mêmes lettres, Démétrius fut créé, pour lui & ſes hoirs, prince de l'empire de Ruſſie, avec le titre d'alteſſe ſéréniſſime; il fut déclaré exempt de toute juriſdiction, & reſponſable au Czar ſeul. Ce privilege s'étendit à tous les Moldaves qui auroient l'intention de ſe retirer en Ruſſie; ils ne devoient relever que du prince Cantemir.

Démétrius en conſéquence ſuivit le Czar, & abandonna Jaſſy avec toute ſa

famille. Plus de mille nobles Moldaves, entre leſquels étoient quantité d'officiers, renoncerent auſſi à leur patrie pour l'amour de lui.

Charcof en Ukraine leur fut aſſigné pour demeure ; & ce fut là que le prince & tous ceux qui ſuivirent ſa fortune ſe retirerent. Il paſſa avec ſa famille à Moſcow en 1713. Le Czar à ſa requête partagea entre cette nobleſſe Moldave les terres qu'il lui avoit données en Ukraine, & lui fit préſent en particulier de mille fermes appartenant à la couronne. C'étoit un domaine particulier des Czars, dont ils avoient joui de tems immémorial ; & ces terres, tant par leur ſituation que pour le nombre des habitans, paſſent pour le meilleur revenu de l'empire. Sa majeſté aſſigna auſſi au prince une penſion conſidérable qui lui a été payée durant toute ſa vie. Peu après l'arrivée de Démétrius à Moſcow, ſon épouſe Caſſandre mourut. Le regret de ſe voir pour jamais éloignée de ſa patrie, & arrachée du ſein de ſa famille, joint à la perte de ſes effets qui furent ſaiſis par les Turcs,

jeta cette femme dans une fievre que l'ignorance de l'apoticaire rendit mortelle, par un remede trop violent qu'il lui donna : ensorte qu'au bout de quelques jours elle fut emportée à la fleur de l'âge. Elle possédoit toutes les belles qualités de son sexe ; à une beauté exquise elle joignoit de la prudence, un grand sens ; elle aimoit la lecture, sans négliger le soin de sa famille ni l'éducation de ses enfans. On l'inhuma à Moscow dans un couvent de Grecs, dont le prince étoit le bienfaiteur.

L'année suivante, Démétrius alla à Pétersbourg, & mena avec lui son troisieme fils Serban, âgé de sept ans. Ce jeune enfant eut l'honneur de prononcer le jour de pâques un discours en grec en présence du Czar, qui lui fit un beau présent, & lui donna une place dans son régiment.

Le Czar entreprit l'année suivante de parcourir les pays étrangers : Démétrius prit cette occasion pour faire un tour dans ses terres ; il y resta jusqu'en 1716, & profita de ce tems pour mettre fin à son histoire Ottomane, qu'il avoit commencée à Constantinople.

Il arriva en 1716 une circonſtance dans laquelle ce prince fit uſage du pouvoir que le Czar lui avoit donné ſur les nobles Moldaves, entre leſquels les villages de l'Ukraine avoient été partagés. Comme ces ſeigneurs s'aſſembloient fréquemment pour boire, un jour qu'ils étoient ivres, ils prirent querelle, les ſabres furent tirés, deux d'entr'eux furent tués & pluſieurs bleſſés. L'affaire fut portée devant le prince Démétrius. Il cita les agreſſeurs à comparoître; & après la diſcuſſion de la cauſe, il en condamna trois à la mort & quelques autres aux galeres. Enſuite il adoucit ſa ſentence, & changea la peine de mort en punition corporelle, ce qui fut exécuté de l'approbation du Czar même. C'eſt peut-être le ſeul exemple que l'hiſtoire de Ruſſie fourniſſe d'un ſujet qui ait exercé en ſon nom le pouvoir de vie & de mort.

Les troubles civils rappellerent le Czar dans ſes états l'an 1717. Démétrius ſe rendit auſſi à Moſcow auprès du ſouverain, & eut l'honneur d'etre ſouvent en ſa compagnie, & même d'en

d'en recevoir de fréquentes visites. Il accompagna aussi Sa Majesté à Pétersbourg; mais il laissa sa famille à Moscow, à cause de l'indisposition de sa seconde fille, Smaragda, qui étoit attaquée de phtisie.

Etant à Pétersbourg, il vit par hasard à une des assemblées que les nobles y tiennent réguliérement l'hiver, la troisieme fille du prince Truveskoi, feld-maréchal des troupes de Russie: c'étoit une belle personne; Démétrius en devint éperdument amoureux; il la demanda en mariage à son pere, & l'obtint au bout de quelques jours. Peu avant son mariage, il se fit couper la barbe, quitta son habit Moldave, & s'habilla à la Françoise. La cérémonie se fit au commencement de l'hiver; le Czar honora la fête de sa présence, il conduisit l'époux à l'église, & à son retour le remena chez lui, & pour comble de graces, lui fit présent d'une riche épée.

Les noces durerent trois jours, le Czar y assista avec l'impératrice & les princesses du sang; toute la noblesse

de Pétersbourg s'y trouva : après quoi le prince Démétrius fut créé conſeiller privé.

Alors il appella toute ſa famille à Pétersbourg : Smaragda ſa fille reſta ſeule à Moſcow, où elle ne fit qu'empirer, & mourut le 4 juillet, âgée de dix-ſept ans. Elle fut bientôt remplacée par une autre fille qu'il eut de ſon nouveau mariage ; elle naquit le 8 novembre. Le Czar & la Czarine voulurent la tenir ſur les fonts, & lui donner le même nom de Smaragda.

Le Czar marcha l'année ſuivante vers la Perſe ; Démétrius eut ordre d'accompagner Sa Majeſté avec le comte Tolſtri & l'amiral Apraxin. Ce fut un triumvirat glorieux ſous les yeux de leur maître commun. Apraxin eut la conduite des affaires de la guerre, les deux autres réglerent les affaires civiles.

Démétrius ſuivit auſſi le Czar à Colomna, ville éloignée de quatre-vingt-dix verſtes de Moſcow, au confluent de la Moſçva & de l'Occa. Là il rencontra ſa famille qui l'avoit ſuivi par eau, il s'embarqua avec elle, & pourſuivit

ſa route juſqu'à Aſtrakan, où il arriva le 4 juillet.

Il avoit à peine quitté Colomna qu'il eut quelques accès de fievre cauſée par une douleur de reins ; quoique la fievre ne fût pas violente, il tomboit cependant dans des foibleſſes qui l'obligeoient de garder le lit. Cela ne l'empêcha pas de donner ſes ſoins à une petite imprimerie en caracteres Turcs, dont le Czar avoit beſoin, afin de publier en cette langue la déclaration de guerre qu'il vouloit faire à la Perſe. Ce projet n'avoit rien d'embarraſſant, à cauſe que le voyage ſe faiſoit ſur des vaiſſeaux plats ; enſorte que la preſſe ſe trouva en état dans le tems même que le czar arriva à Aſtrakan. Toute l'armée traverſa la mer auſſi bien que Sa Majeſté ; Démétrius s'embarqua auſſi au mois d'août à Aſtrakan à bord d'une frégate de vingt canons, & arriva en Perſe avec le reſte de la flotte au rendez-vous où l'on a depuis conſtruit un fort ſous le nom de Sainte-Croix.

Démétrius étant obligé d'accompagner le Czar par terre juſqu'à Derbent,

ſa frégate porta ſes équipages avec ſes domeſtiques vers cette place : mais une tempête la jeta malheureuſement ſur un banc de ſable, & tout fut perdu à l'exception de ceux qui la montoient. Ce qui mérita le plus les regrets du prince fut la perte de ſon cabinet & de ſes mémoires ; entr'autres celle d'un manuſcrit qui contenoit l'hiſtoire des Turcs depuis le faux prophete Mahomet juſqu'à Ottoman leur premier ſultan : ouvrage qui lui avoit coûté bien des veilles, & qui méritoit une meilleure deſtinée.

La fatigue du voyage ne contribua pas peu à augmenter le mal du prince, ſans qu'il pût avec tout l'art des médecins en pénétrer la cauſe : toutefois il gagna Derbent, & même dans un de ſes bons intervalles il alla viſiter la fameuſe muraille qu'on voit ſur le mont Caucaſe, dont le profeſſeur Bayer a donné la deſcription dans ſon ſecond volume des Actes de l'académie de Péterſbourg.

Démétrius à ſon retour de Derbent, découvrit enfin que ſon mal étoit un

diabetes, qui l'avoit tellement affoibli qu'il ne pouvoit plus monter à cheval. Dans l'appréhension de la mort qui lui parut prochaine, il fit son testament & le mit entre les mains du Czar, qu'il supplia d'en être l'exécuteur, aussi bien que le tuteur de ses enfans Ses trois fils ainés étoient alors avec lui; le plus jeune avec la princesse son épouse & sa fille étoient restés à Astrakan. Le Czar qui marchoit vers cette ville laissa Policala, médecin de l'impératrice, avec Démétrius pour le soigner.

Bibl. Jag.

Ce prince arriva avec bien de la peine à Astrakan au mois d'août. Il étoit si défait que ses amis ne le reconnoissoient pas. Au commencement de décembre, son mal augmenta si fort, qu'il attendoit la mort à chaque moment; & pour se préparer à ce dernier passage, il crut devoir se munir des sacremens de la confession & de la communion. Il fut visité par l'amiral Apraxin, par le comte Tolstoi & le prince George Trubeskoi, qui accoururent pour lui dire les derniers adieux. Triste spectacle pour son épouse, ses enfans & tous les siens qui

l'environnoient fondant en larmes autour de son lit tandis que lui-même armé de courage tâchoit de les consoler, tantôt les exhortant à l'union & à une amitié mutuelle après sa mort, tantôt les recommandant aux trois seigneurs ses amis.

Dans cette extrêmité, il vint à l'esprit de quelqu'un d'envoyer consulter M. Englert médecin de l'armée. On l'appelle, & par son habileté ce médecin découvre la maladie de Démétrius, qui se trouva en état d'aller le jour de Noël à la cathédrale d'Astrakan. Ses forces revinrent chaque jour, & il obtint du Czar la permission de se retirer sur ses terres.

Il se mit donc en chemin au mois de janvier 1723, non sans souffrir beaucoup de la longueur de la route, encore plus des restes de sa maladie qui se faisoit sentir de tems à autre; il arriva enfin en assez bonne santé au mois de mars. Il employa ses bons momens à régler ses affaires domestiques. Il se fit aussi une occupation pieuse, de bâtir une église à l'honneur de saint

Démétrius ſon patron. Enfin il fut ſaiſi le 15 d'août d'une fievre lente, & ſon diabetes reprit cours avec une telle violence qu'il mourut le 21 du même mois, âgé de quarante-neuf ans, ſept mois & cinq jours.

Depuis Démétrius Cantemir, la Moldavie ni Valachie n'ont plus eu aucun prince de ce nom ni de cette famille; tandis que les Gika qui ont été leurs contemporains, regnent encore aujourd'hui ſur ces provinces.



FAMILLE DE GIKA.

CETTE famille parut sur les rangs en 1673. Le premier fut Gika Albanois né au village de Kioprilli, d'où l'illustre famille des Kioprilli Ogli a tiré son origine. Du tems d'Etienne surnommé Burduze, c'est-à-dire, le gras, prince de Moldavie, il fut capu-kie-haia, ou résident à la Porte. Etienne s'étant révolté, il fut nommé son successeur. Trois ans après, il fut transféré de la principauté de Moldavie à celle de Valachie, & ensuite dépouillé de cette derniere par les intrigues secretes de son propre fils Grégoire, qui pendant son séjour à Constantinople indisposa le grand-visir contre son pere, en lui faisant entendre que la vieillesse l'avoit rendu presqu'imbécille, & que souvent son bon sens paroissoit l'abandonner : ensorte qu'il fut l'instrument de sa déposition, & se fit donner à lui-même la principauté de Valachie. Ce Grégoire fut un des plus singuliers personnages qui aient régné en Valachie.

C'étoit l'homme de ſon pays & de ſon tems le plus hardi & le plus intrigant en même tems. Après avoir fait dépoſer ſon propre pere, & s'être fait nommer prince de Valachie, il ſe révolta deux fois contre les Turcs, & deux fois il rentra en grace avec eux. La premiere fois qu'il quitta les Turcs, ce fut à la bataille de Saint-Gothard que le grand-viſir Kioprilli-Ahmec pacha perdit contre les Allemands; Grégoire ſuivit les vainqueurs. La ſeconde fut à la bataille de Choczin, où il embraſſa le parti des Polonois. Les Turcs en cette derniere rencontre tâcherent en vain de le retenir dans leurs intérêts en s'aſſurant pour otages, de ſa femme & de ſes enfans : ces conſidérations ne l'arrèterent point, & avec un courage vraiment étonnant, il fit au fort de la bataille le ſacrifice de ſes biens les plus chers, & paſſa vers l'ennemi; ayant enſuite traverſé la Pologne, il ſe retira vers l'empereur d'Allemagne, qui le créa prince de l'Empire. Mais les miniſtres de cet empereur n'ayant pas tout-à-fait répondu à ſon attente pour les pen-

ſions qu'on lui accordoit, il prit la réſolution de ſe raccommoder avec la Porte. Plein de cette penſée, il écrivit à ſon ami Panagiotes ou Panagot Nieuſius, perſonnage très-accrédité à la cour Ottomane : après lui avoir expoſé ſes malheurs, & s'être plaint de ce qu'on s'obſtinoit à le perſécuter, il le pria inſtamment d'obtenir ſon pardon du ſultan. Panagiotes lui fait réponſe avec aſſurance de le faire rentrer en grace, s'il veut ſe haſarder de venir lui-même implorer la clémence de ſa hauteſſe. Grégoire ayant reçu cette lettre, fut demander permiſſion à l'empereur de s'en retourner ; ne pouvant l'obtenir, il feignit d'avoir deſſein de paſſer le reſte de ſes jours en Allemagne, & d'embraſſer la religion romaine, pourvu que le pape voulût bien lui accorder diſpenſe pour épouſer une autre femme. L'empereur fort ſatisfait des diſpoſitions de Grégoire, lui donne un ſauf-conduit, & en outre des lettres de recommandation auprès du S. Pere. Muni de ces pieces favorables, il vient à Rome, baiſe les pieds du pape & lui expoſe ſon état.

Il dit qu'il avoit laiſſé ſa femme entre les mains des Turcs, mais que ſe ſentant incapable de garder la continence tant qu'il ſeroit ſéparé d'elle, il demandoit diſpenſe pour en épouſer une autre du vivant de la premiere; que s'il obtenoit cette grace, il la reconnoîtroit en faiſant profeſſion publique de la foi de l'égliſe de Rome. Le pape qui ne s'attendoit pas à une telle ſupplique, jugea à propos d'en conſulter avec les cardinaux: il s'agiſſoit ou de tenir la main à la loi de l'évangile qui défend la polygamie, ou de ſe relâcher de ſa rigueur en faveur d'un ſchiſmatique, & qui plus eſt, d'un prince étranger, qui par cette indulgence augmenteroit le troupeau des fideles. L'affaire ayant été débattue, le dernier parti l'emporta; & ainſi l'on accorda au prince Grégoire la diſpenſe de ſe remarier du vivant de ſa premiere femme; & pour prix de cette grace, il ſe déclara ouvertement catholique. Bientôt après, ſon crédit étant affermi, il prétendit avoir reçu avis de Veniſe, qu'un parti noble s'offroit pour lui, & qu'il y avoit dans cette ville une jeune

dame de la famille Justiniani, qui paroissoit disposée à l'écouter.

Le pape ayant vu cette lettre supposée, le congédia gracieusement avec sa recommandation auprès de la république de Venise. Il y alla en effet, & y passa trois mois, tout occupé en apparence des préparatifs pour ses noces; enfin un beau jour il se déguise, va à bord d'un vaisseau de Chypre, & fait voile pour Constantinople. C'est ainsi qu'il vint à bout d'en imposer à l'empereur & au pape. Etant arrivé à Constantinople, il demeura caché quelque tems dans la maison de son ami Panagiotes, jusqu'à ce qu'il eût obtenu le pardon du sultan & l'oubli de tout le passé. Quand il se vit hors de crainte, il fit son entrée publique dans la ville, il eut la satisfaction d'être remis en possession de sa femme : ses enfans & tous ses effets lui furent aussi rendus; & pour comble de faveur, il reçut promesse d'être rétabli dans trois mois sur la chaise de Moldavie, mais il mourut au bout de quarante jours; les uns disent des hémorrhoïdes, les autres de poison : il le crut

ainſi lui même, & en accuſa au lit de la mort un médecin nommé Timon, qui s'étoit laiſſé corrompre par les Cantacuzenes.

FAMILLE DES PETRECZCICUS, DES DUCAS ET DES CANTACUZENES.

Au tems où la famille de Gika commençoit à régner en Moldavie, parut Petreczcicus, Moldave de naiſſance, dont la famille n'étoit pas diſtinguée, quoique noble. Il devint lui-même célebre dans ſon pays : il fut d'abord élevé aux plus grands honneurs par Cuſthatius Dabiza, prince de Moldavie, & ſix mois après ſa mort il remplaça ſur le trône ſon ſucceſſeur Ducas qui avoit été dépoſé. On peut le regarder comme la principale cauſe de la défaite des Turcs à Choczin en 1680, ayant quitté leur parti & embraſſé celui des Polo-

nois. Mais cette victoire des Polonois ne les rendit pas cependant assez puissans pour maintenir Petreczeicus dans sa principauté, ensorte qu'il fut obligé de se retirer avec eux en Pologne ; peu après la défaite des Turcs devant Vienne, il rentra en Moldavie ; & avec l'assistance de son parent Bainski, il se saisit du prince Ducas qui avoit été rétabli. Une irruption des Tartares le força de se retirer avec perte une seconde fois en Pologne. Le roi lui fit bon accueil & lui donna la ville de Jahzvechz avec plusieurs villages de sa dépendance, outre une pension de cent mille zolots. Il en jouit jusqu'à sa mort qui arriva en 1684 ; n'ayant point laissé d'héritiers, on continua les mêmes faveurs à sa veuve jusqu'à ce qu'elle se maria en secondes noces à un Polonois. Ce fut sous le regne de ce prince, que Mahomet IV prit Cassovie, (*) s'empara de la Transilvanie, & d'une grande partie de la Hongrie ; mais les Impériaux s'étant bientôt après rétablis dans ces pro-

(*) Aujourd'hui Cashau.

vinces, Pétreczcicus ſe mit en campagne ; & après avoir quitté le ſervice des Turcs à la bataille de Choczin, comme nous l'avons dit, il paſſa à celui des Polonois. Voyánt le roi de Pologne s'avancer pour ſecourir Vienne, il aſſembla les Moldaves de ſon parti, & ſe joignant à Konicki général des Coſaques, il paſſa le Tyras ou Nieſter, & ſe jeta ſur la Beſſarabie.

Les Tartares de Crimée & de Budziac étoient preſque tous occupés au ſiege de Vienne ; ainſi le pays ſe trouvoit ſans défenſe. Petreczcicus laiſſant la garde de ſon camp aux Coſaques, ſe met à la tête de ſes Moldaves, ravageant tout ce qui ſe préſente à ſa fureur. Il cherche des victimes de tout âge & de tout ſexe : il a la cruauté de faire empaler ou écraſer contre les murailles les enfans des Tartares, de faire violer leurs filles, & enſuite de les faire tuer. On ouvre les femmes enceintes ; les vieillards ſont appliqués à la torture & forcés de livrer leurs tréſors : les tems les plus barbares rougiroient des horreurs que ce brigand ſe fit un plaiſir de commettre.

Ce fut dans cet état déplorable que les Tartares trouverent leur pays, à leur retour de la déroute où leur armée avoit été mise devant Vienne. Se sentant trop foibles, en comparaison du grand nombre des ennemis, ils se tinrent d'abord cachés sur les frontieres: ensuite ayant été renforcés, ils allerent à la poursuite des Moldaves qui étoient dispersés de tous côtés, & les traiterent comme méritoit leur barbarie. De là ils enfermerent les Cosaques dans leur camp. Ceux-ci n'étant qu'en petit nombre & incapables de combattre, se retrancherent dans une chaîne de chariots, & marcherent lentement vers le Pruth, dans l'espérance de gagner en sûreté leur pays à l'abri de ce rempart mobile. Mais plus pressés par la faim que par l'épée de l'ennemi, & leur nombre diminuant chaque jour, ils tâcherent de se sauver par la fuite. Les uns furent tués; la plupart demeurerent prisonniers; il en périt un grand nombre dans les neiges: ensorte que, de toute cette armée, il n'y eut que très-peu de Cosaques avec Petreczcicus &

Konick, qui eurent le bonheur d'arriver en Pologne : encore dûrent-ils ce bonheur à la fatigue des chevaux des Tartares, que l'épuisement empêcha d'aller plus avant.

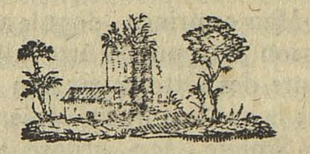
Le sort de Ducas prince de Moldavie fut plus triste. Il avoit été engagé dans l'expédition de Vienne : à son retour voyant la Moldavie ravagée & Jassy la capitale, qui portoit les marques funestes de l'usurpation de Petreczcicus, & la noblesse révoltée en faveur de ce prince, dispersée dans les pays voisins, il se retire à Donmestin, village du territoire de Putna, attendant quelque changement, avec un petit nombre de compagnons de sa fortune, & s'occupant à régler les affaires de la province. Là le Moldave Bainski qui étoit allié de Petreczcicus, vient l'attaquer à l'improviste, & l'emmene prisonnier à Varsovie en Pologne, où il est renfermé & étroitement gardé, & où il meurt peu après. Les Turcs nommerent aussi-tôt à sa place Démétrius Cantacuzene prince de Moldavie. Il n'avoit rien de grand que son origine, foible d'ailleurs, &

plus propre à la paix qu'à la guerre : aussi fut-il bientôt après déposé.

Le second & le dernier des Cantacuzenes qui ait régné dans ces provinces, fut Servan, de la maison impériale de Cantacuzene, ayant obtenu la principauté de Valachie lorsque Ducas le Romelin eut été transféré à celle de Moldavie. Il conçut le noble dessein de chasser les Turcs d'Europe, & fit tous ses efforts pour le mettre en exécution, d'autant plus que les Allemands avoient réduit cette nation presqu'aux abois. Il envoya donc son propre frere George Cantacuzene en ambassade à Vienne vers l'empereur Léopold : il fit aussi une étroite alliance avec les deux freres, Jean & Pierre, Czars collegues de Moscovie, par l'entremise de l'Archimandrite de Bosnie, oncle du grand-visir Soliman pacha. On ne lui promettoit pas moins, en cas que Constantinople fût prise, que de le faire déclarer empereur des Grecs, comme représentant par son extraction l'ancienne famille des empereurs de son nom. Ses préparatifs répondoient à ses hautes espérances ;

car il fit fondre une artillerie de trente-huit gros canons, & aſſembla dans les bois & ſur les montagnes une armée de vingt-huit mille hommes, compoſée de Serviens, Eſclavons & Hirvates. Les Turcs étoient bien informés de ſes projets; mais occupés à faire face aux Allemands, ils n'oſoient montrer leur reſſentiment contre Serban : & tant qu'il ne ſe déclaroit pas ouvertement contr'eux, ils aimoient mieux diſſimuler, que de s'attirer ſur les bras un ſi puiſſant ennemi, en l'attaquant les premiers. Mais ce prince, dont le zele pour ſa religion ne pouvoit être rallenti par la crainte des Ottomans, loin de réuſſir, fut la victime de ſes projets. Conſtantin Stolnie, ſon propre frere, & Brancovan fils de ſa ſœur, après avoir fait tous leurs efforts pour le détourner de ſon deſſein, voyant qu'ils ne pouvoient le perſuader, agirent, à ce que l'on croit, plus puiſſamment auprès de lui par le poiſon qu'ils lui donnerent en un feſtin, & crurent ainſi devoir acheter au prix d'un crime le repos de leurs familles & la paiſible poſſeſſion

de leurs grands biens. Il laiſſa après lui un fils, nommé George, qui ſe tient aujourd'hui en Tranſilvanie ſous la protection de l'empereur, & quatre filles : Smaragde qui mourut peu après avoir été mariée, Marie qui fut épouſe de Mathieu Bataczan, Caſſandre mariée au prince Démétrius Cantemir, & Balaſſe.



SUITE DE L'HISTOIRE DE MOLDAVIE ET DE VALACHIE.

CONSTANTIN Cantemir étant arrivé à la principauté de Moldavie, fut ſollicité quelque tems après par les Polonois de ſe déclarer contre les Turcs. Le roi Sobieski lui-même ne ceſſa de le preſſer par lettres & par exprès, de ſe ſouſtraire à leur puiſſance. Cantemir répondit au roi, " que quand même ſa
„ religion ne l'y porteroit pas encore
„ plus fortement que lui, il trouvoit
„ dans ſon cœur une intrépidité qui
„ lui faiſoit mépriſer tous les haſards,
„ pourvu qu'il pût terraſſer l'ennemi
„ des chrétiens ; mais qu'en même
„ tems il ſe croyoit obligé de faire
„ attention au peu d'avantages que la
„ chrétienté pouvoit tirer de ſa ré-
„ volte. Dans la ſituation où ſont au-
„ jourd'hui les affaires, j'ai peur, dit-

„ il, que la balance ne ſoit pas égale „ entre les riſques que court celui dont „ j'embraſſerai le parti, & les avantages „ que je peux lui procurer : mes inten- „ tions ne ſuffiſent pas ; il faut que „ les conjonctures ſoient favorables, & „ donnent quelque probabilité de ſuc- „ cès. J'ai mon fils ainé en otage à „ Conſtantinople, les enfans des prin- „ cipaux nobles y ſont auſſi : tous les „ ſacrifices que je pourrois faire de „ mon côté, ne feront pas un motif „ capable de perſuader les états de la „ province ſur un article auſſi délicat „ qu'eſt la perte de leurs enfans ; outre „ la répugnance que tous les hommes „ ont en général de quitter leur patrie „ & de ſe confiner dans une terre éloi- „ gnée, après avoir perdu tous leurs „ biens : ſuites inévitables de la révolte „ de ce pays. „

Sobieski ne pouvant vaincre la réſiſtance du prince de Moldavie, paſſe outre, & au commencement de l'été envoie une grande armée en Moldavie, ſous le commandement de Potocki & de Jablonowski. Le prince Cantemir averti

de leur marche, tâche encore de dissuader ces généraux par lettres. " Il
„ leur conseille de prendre Caminiec
„ avant toutes choses. Quel avantage
„ en reviendra-t-il, disoit ce prince,
„ quand vous aurez passé le Tyras &
„ fait le dégât dans la Moldavie pen-
„ dant dix ans de suite, si vous ne com-
„ mencez par vous tirer cette épine du
„ pied? En cas de revers, cette forte-
„ resse vous coupera les moyens de
„ faire une retraite, & toutes les vic-
„ toires possibles ne vous avanceront
„ pas d'un pouce tant que les Turcs en
„ resteront les maîtres: vous en avez
„ fait l'expérience l'année passée. En-
„ trer en Moldavie, c'est vouloir de
„ gaieté de cœur exposer les habitans
„ aux vexations & à la captivité, dont
„ ils sont menacés de la part des Turcs
„ & des Tartares. Dès que vous aurez
„ passé le fleuve, ils inonderont le pays,
„ sans que je puisse m'y opposer: il
„ me faudra même joindre mes forces
„ à celles des Turcs & combattre con-
„ tre vous de tout mon pouvoir pour
„ la défense de ma principauté, sous

„ peine d'ètre traité avec la derniere
„ ſévérité. „

On ne peut rien de plus ſenſé que ce conſeil du prince; les généraux s'en moquerent, ils répondirent: " Qu'ils
„ avoient un ordre poſitif de travailler
„ à la réduction de la Moldavie, &
„ qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'al-
„ ler contre ce qui leur étoit preſcrit.
„ Le ſiege de Caminiec eſt impraticable
„ pour le préſent, diſoient-ils; il eſt
„ même inutile, puiſque la garniſon
„ ne ſauroit vivre ſans proviſions; &
„ comme elle en ſera privée, dès que
„ le pays d'alentour ſera conquis, elle
„ ſe verra obligée de quitter la place,
„ ſans qu'on ait la peine de l'y forcer.
„ Les Turcs ne nous font pas peur; &
„ quand tout leur empire ſeroit raſſem-
„ blé, leurs forces ne feroient rien
„ contre une armée auſſi belle & auſſi
„ bien diſciplinée que la nôtre. Nous
„ vous exhortons de nouveau à venir
„ joindre le camp du roi; uniſſez-vous
„ à nous & aidez-nous à chaſſer l'en-
„ nemi des chrétiens. Ce n'eſt qu'à
„ contre-cœur que nous vous avertiſ-
„ ſons,

„ sons qu'en cas de refus de votre „ part, nous avons ordre de vous „ traiter comme les Turcs ; dès que „ vous persistez dans leur alliance, vos „ peuples doivent en souffrir & être „ persécutés à outrance. „

Tel fut le langage des généraux Polonois. Sans attendre de replique, ils jettent un pont sur le Tyras & passent avec toute leur armée en Moldavie. A peine avoient-ils fait les premiers pas, qu'ils furent arrêtés à un village nommé *Boyan*, par Ainegi Soliman pacha à la tête de vingt-cinq mille Turcs ; le kan Selim Gierai menoit cinquante mille Tartares ; le prince de Moldavie suivoit avec cinq mille hommes : les deux armées étant en présence, chacun de son côté commença à se retrancher.

Le séraskier & le kan consultent avec les autres officiers sur le parti qu'il faut prendre ; on délibere s'il faut attaquer sur-le-champ les Polonois, ou attendre qu'eux-mêmes commencent l'attaque, ou bien donner sur eux quand ils songeront à la retraite. Les opinions sont partagées ; le prince de Moldavie

qui tenoit dans le cœur pour les intérêts des Polonois, persuade au séraskier de demeurer dans son poste, & de se retrancher de maniere que l'ennemi ne puisse l'entamer. Il s'agit, disoit-il, d'empêcher les progrès des Polonois : s'ils peuvent être repoussés hors des frontieres sans danger, il y a de la témérité à hasarder la bataille : ce principe est indubitable. " A présent je ne
„ suis point d'avis qu'on en vienne en-
„ core aux mains avec eux. Leur ar-
„ mée est nombreuse, ils se croient
„ déjà victorieux, préjugé quelquefois
„ propice à la victoire. Il n'y a du côté
„ des Turcs que vingt-cinq mille com-
„ battans effectifs ; car pour les Tar-
„ tares, ce n'est pas eux qui soutien-
„ dront le feu de l'ennemi. Si malheu-
„ reusement nous venons à être bat-
„ tus, c'en est fait de la Moldavie, &
„ peut-être de Budziac, aussi bien que
„ des provinces qui bordent le Da-
„ nube ; tout deviendra la proie des
„ Polonois, sans qu'on puisse leur op-
„ poser d'autres troupes, puisqu'elles
„ sont occupées en Hongrie, & ne

„ peuvent être rappellées ſans expoſer „ l'empire à une ruine entiere. On pare „ à tous ces inconvéniens, & même „ on abat l'ennemi ſans riſquer un ſeul „ homme, en fortifiant le camp par „ de doubles retranchemens, & cependant faiſant de continuelles eſcar„ mouches. „ Le féraskier ſe rend à ce conſeil; il ſe retranche fortement, & charge les Tartares d'être toujours en mouvement avec leur cavalerie légere autour du camp des Polonois, de leur couper les fourrages, & de brûler tout ce qui pourroit leur ſervir.

Cantemir croyant avoir rendu un grand ſervice aux Polonois, leur fait ſavoir la réſolution du conſeil par un meſſager ſûr. Il les avertit auſſi que ſes quartiers étoient au bord du Tyras vers le couchant, qu'ainſi ils n'avoient rien à craindre de ce côté-là, & qu'ils euſſent à ſe tenir ſur leurs gardes de toute autre part. Les généraux profitant de cet avis, prennent la réſolution d'attaquer d'abord les Moldaves même, leur déroute devant ouvrir le chemin pour tomber ſur les Turcs. Il y avoit

entr'eux & l'armée Ottomane une lieue de diſtance. Les Polonois s'avancent donc au grand pas contre les Moldaves ; le prince Cantemir les voyant approcher ſi fiérement, s'imagine qu'ils ſe ſont trompés de quartiers. Il met ſous les armes quinze cents hommes avec leurs enſeignes déployées, qui, par le ſigne de la croix qu'elles portoient, devaient les avertir qu'ils étoient freres, & qu'ils ſe méprenoient en les attaquant de la ſorte. Les Polonois voyant que les Moldaves ne ſe mettoient pas en poſture de défenſe, au lieu d'avoir égard à leur paiſible diſpoſition, tombent ſur eux avec furie, comme s'ils euſſent été des Turcs & leurs plus grands ennemis.

Le prince n'ayant plus de ménagemens à garder avec des traîtres, & ne regardant plus dans les Polonois la qualité de chrétiens, fait prendre les armes à toutes ſes troupes, réſolu de repouſſer la force par la force. Non-ſeulement il ſoutient leur premier choc, quoiqu'ils fuſſent au nombre de ſix mille, mais même voyant qu'ils ſe reti-

roient, après avoir jeté leur premier feu, il les attaque à ſon tour avec vigueur, & les met en fuite. Le bruit des armes & des mouſquets donne l'alarme aux Turcs, ils voient les Moldaves engagés, & ils envoient pluſieurs régimens pour les ſoutenir. En un inſtant l'action devient générale, le reſte de l'armée s'ébranle, il prend les Polonois en queue; en moins d'une heure ſix mille des leurs ſont tués, & cinq mille Coſaques enveloppés & forcés de ſe rendre priſonniers. Les autres troupes Polonoiſes tâchent de gagner les tranchées, & de ſe mettre à couvert dans le camp. Mais les Tartares viennent leur couper le paſſage. Ainſi la victoire ſe déclare pour les Turcs; & les Polonois n'ayant d'autre reſſource que la fuite, abandonnent canons & bagages, & ſe retirent avec précipitation.



FAMILLE DES MAUROCORDATO

Qui a régné jusqu'à ce moment, tantôt sur la principauté de Valachie, tantôt sur celle de Moldavie.

COMME les Maurocordato ont joué le plus grand rôle parmi les Grecs modernes soumis à l'empire Ottoman, il ne sera pas inutile de remonter à l'origine de leur famille : sous le regne d'Amurat IV, fameux par la prise de Bagdad, il y avoit à Constantinople un Grec très-riche, *sorgui* de la cour, c'est-à-dire, pourvoyeur de bœufs & de moutons, le boucher du sultan, connu dans les comptes & registres sous le nom de Scarlatos : Σκαρλάτος. Cet emploi est ordinairement de la compétence des Grecs, à cause de leur correspondance avec les chrétiens, qui les met plus en état de faire leurs achats pour la provision de la cuisine du grand-seigneur & des Janissaires. Ce Scarlatos acquit bientôt par ce trafic des richesses considérables, & par ce moyen se fit

connoître aiſément à la cour, où le bien donne, comme par-tout ailleurs, un facile accès. C'étoit le tems de la grande inimitié entre Baſile prince de Moldavie, & Mathieu prince de Valachie. Ces deux princes cherchoient à ſe dépouiller mutuellement; mais leur crédit & leur richeſſes étant égaux, ils n'avançoient rien l'un contre l'autre, ſinon qu'ils réuſſiſſoient parfaitement à s'appauvrir. Scarlatos favoriſoit Baſile; & comme il avoit l'oreille du viſir, Mathieu en ſouffroit infiniment plus que ſon rival, & ſe voyoit tous les jours ſuſciter de nouvelles difficultés. Ce Mathieu prit le parti de gagner Scarlatos par l'endroit ſenſible: ſa femme étant morte, il lui demanda ſa fille Loxandra en mariage. Il eſpéroit que cette alliance l'ameneroit au point où il ne pouvoit atteindre à force d'argent. Scarlatos ne ſe fit pas beaucoup prier; le parti étoit trop honorable: ainſi ayant donné ſon conſentement, les fiançailles furent célébrées à Conſtantinople avec toute la magnificence poſſible par le Capu-kie-haïa, ou le procureur du

prince Mathieu, qui envoya auſſi des barons & des baronnes avec un ſuperbe équipage pour amener à ſa cour ſa future épouſe. Peu de jours après la cérémonie des épouſailles, Loxandra fut attaquée de la petite vérole; cette maladie non-ſeulement diminua conſidérablement ſa beauté, mais encore lui fit perdre un œil. Son pere fait de ſon mieux pour cacher cette diſgrace & envoie ſa fille à ſon gendre, accompagnée d'une dot immenſe; recommandant à Loxandra de ſe tenir ſoigneuſement le viſage couvert d'un voile à la maniere des femmes Turques, & de ne ſe laiſſer voir à qui que ce fût, que la cérémonie du mariage n'eût été accomplie. Il comptoit que, pourvu que le mariage eût été fait avec les cérémonies accoutumées, Mathieu ſe trouveroit obligé de garder ſon épouſe. Loxandra ſe met donc en chemin, ſans que perſonne en eût le moindre ſoupçon: elle arrive à Targoviſt, & eſt reçue dans un magnifique appartement: la difficulté qu'elle fit de découvrir ſon viſage à d'autres qu'à ſes ſuivantes qui

étoient venues avec elle, donna à penſer au prince, qui ne goûtoit point cette réſerve peu uſitée parmi des chrétiens. Il envoie d'abord demander pour lui ſeul la permiſſion de voir la princeſſe; puis il la fait prier de recevoir l'hommage des baronnes : elle refuſe l'un & l'autre, s'excuſant ſur la défenſe que ſon pere lui avoit faite, ſous les plus terribles imprécations, de laiſſer voir ſon viſage à perſonne tant qu'elle demeureroit fille; ajoutant que cette défenſe devoit s'étendre ſur les femmes comme ſur les hommes. Le prince ne la preſſa pas davantage, ſoit par un effet de ſon bon naturel, ſoit qu'il craignît de déplaire à un homme auſſi accrédité à la cour que l'étoit le pere : ſeulement il dit par maniere de galanterie, qu'apparemment la dame ſe ſentoit quelqu'imperfection qui la rendoit ſi réſervée à ſe laiſſer voir. Loxandra fit à cette eſpece de reproche une réponſe très-artificieuſe. J'ai, dit-elle, tout ce que doit avoir une fille; & ſi le prince ſe repent de ſon engagement, je ſuis prête à m'en retourner d'où je ſuis

venue : la fille de Scarlatos ne manquera jamais de mari. Une réponse si vive de la bouche d'une fille, trompa le prince ; il ne différa pas d'un moment les préparatifs des noces. La jeune épousée est conduite en grande pompe au palais, & de là à l'église, toujours voilée. La premiere entrevue se fit après que la cérémonie fut finie. Le prince tombe de son haut, quand venant à lever le voile de Loxandra, il apperçoit un visage tout défiguré, &, qui pis est, privé d'un œil : il la quitte sans la toucher, la renvoie sur-le-champ (d'autres disent deux jours après) à son premier logis, & enfin la fait reconduire chez son pere honorablement & suivie de sa dot avec tous les présens de noces, qui montoient, dit-on, à cent cinquante bourses. Scarlatos sentit vivement cet affront ; & ne respirant que la vengeance, il se préparoit à couvrir par un coup d'éclat la honte & le mépris de sa fille, lorsque la mort vint mettre fin à tous ses projets : peu de jours après le retour de Loxandra, il fut assassiné par un Ja-

niſſaire, qu'on publia avoir été gagné par Baſile prince de Moldavie. Loxandra fille & veuve tout à la fois, mais puiſſamment riche, demeura quelques années dans cette condition depuis la mort de ſon pere. Les riches partis parmi la nobleſſe Grecque ne deſirant pas autant l'argent que la beauté, ne firent point cas d'elle : un mariage déſagréable qu'il falloit faire en faveur de la fortune ſeulement, n'étoit point de leur goût. De ſon côté elle mépriſoit les gens du bas rang, comme fille d'un homme qui avoit fait la plus belle figure de ſon tems, & qui avoit été mariée avec un prince. Dans ces entrefaites un certain Pantetis Maurocordato, communément appellé Panteti, vint à Conſtantinople : il étoit originaire de Chio & noble de naiſſance, mais réduit à une telle pauvreté, qu'il étoit obligé pour vivre de vendre dans la ville des ſoies de Chio, qu'on nomme en Turquie *hetoï*. C'étoit un beau jeune homme, de grande taille, & qui annonçoit par ſa bonne mine une ame au-deſſus du vulgaire; il pouvoit

outre cela ſe vanter d'avoir un patrimoine en fonds de terre dans l'isle de Chio, quoique ce fût peu de choſe : car il ſuffit dans cette isle, pour être noble, de poſſéder un petit vignoble avec une tourelle : on peut ſe dire deſcendu de quelques ancêtres célebres : d'ailleurs il n'eſt pas poſſible qu'un ſeul homme ait de grandes poſſeſſions dans un terrein auſſi peu étendu que celui de l'isle de Chio. Comme Panteti alloit ſouvent chez Loxandra pour vendre ſes ſoies, cette femme en devint amoureuſe, & ſans conſulter perſonne, & n'écoutant que ſa paſſion, elle fait appeller le curé ou papas, & le mariage ſe fit ſecrétement dans ſa maiſon, avec toutes les cérémonies de l'égliſe. Panteti devint pere de deux fils, Alexandre & Jean. Jean ne s'eſt point ſignalé; car étant né avec de très-foibles qualités d'eſprit, il ne fit aucun progrès dans les ſciences : cette incapacité naturelle l'empêcha de parvenir à la cour, & d'être employé dans les affaires ; enſorte qu'il mena une vie privée, & mourut comme il avoit vécu, laiſſant

deux fils, Scarlatos & Conſtantin, qui ne ſe montrerent pas plus ingénieux que leur pere. Alexandre, ſecond fils de Panteti, fut d'un autre caractere : à l'âge de douze ans on l'envoya étudier à Padoue ; il y ſuivit pendant quatorze ans ſes études, avec une telle application, qu'il mérita le titre de docteur en philoſophie & en médecine, & à ſon retour à Conſtantinople il remplit la chaire de profeſſeur en ces deux arts dans l'égliſe patriarchale. Le profit lui en paroiſſant trop petit, il ſe mit à exercer la médecine parmi les Turcs. Ses pratiques ſe multiplierent inſenſiblement, & le ſuccès qu'il eut le mirent ſi fort en vogue, que tous les grands vouloient être traités par lui. Il crut auſſi devoir rehauſſer ſa réputation par un nom de marque ; & comme les Turcs ne ſavoient point alors ce qu'étoit ſon pere, il ſe dit le propre fils, & non le petit-fils, tel qu'il étoit, du fameux Sorgui Scarlatos. Le peuple de Conſtantinople ſe mit peu en peine d'approfondir ce qui en étoit, on l'appella ſans autre exa-

men Skierlet Ogli, fils de Scarlatos. C'est sous ce nom qu'il a passé en Europe; & le diplôme de l'empereur Léopold le qualifia de la noble famille des Scarlatos. Cependant Panagiotes Nieusius, premier interprete de la Porte, étant mort, Kioprilli Achmed pacha, grand-visir, donna cet emploi à Alexandre Maurocordato en considération de son habileté dans les langues orientales. Mais s'il posséda trente ans cet emploi, ce ne fut pas sans éprouver les vicissitudes de la fortune; car ayant perdu son patron Cara Mustapha pacha qui fut étranglé, il se vit menacé de mort par son successeur le visir Cara Ibrahim pacha, qui l'accusoit d'avoir dissuadé Cara Mustapha de prendre Vienne par force. Il fut jeté dans une prison, dépouillé de son emploi & de ses biens : sa place fut donnée à un renégat nommé Feraga. Peu de mois après, l'incapacité de ce nouvel interprete dégoûta Ibrahim pacha, & Alexandre eut la gloire d'être recherché : sa place lui fut rendue & tous les moyens de s'enrichir lui furent ouverts : en-

fin ſon crédit devint plus grand que jamais. Le nouveau viſir Kioprilli Muſtapha pacha fut pour lui une nouvelle ſource d'inquiétudes ; il étoit ambaſſadeur à Vienne, & vraiſemblablement il n'en ſeroit pas ſorti à ſon honneur, ſi dans le preſſentiment qu'il avoit de ſa ruine, il n'eût à force des promeſſes engagé la cour de Vienne à le retenir : il trouva divers prétextes pour gagner du tems, & pendant ce tems Kioprilli mourut. Alors ſe croyant au-deſſus de tout, il retourna à Conſtantinople avec Zuulficar Effendi. Le traité de Carlowitz, auquel il eut part, mit le comble à ſa réputation, & il acquit à la cour Ottomane une eſtime ſi générale, qu'il y fut honoré d'un nouveau nom ; on lui donna le titre de Muharremi Errar, qui ſignifie gardien des ſecrets, ou ſecrétaire par excellence, qualité qu'il interprétoit par ce mot grec ἐξανοῤῥήτων & en conſéquence il prétendit que les princes de Moldavie & de Valachie, auſſi bien que tous les autres princes chrétiens ſujets des Turcs, le traitaſſent d'εκλαμπρότατος, illuſtriſſime. Ses vieux

jours ne furent pas exempts d'orage ; Daltaban Mustapha pacha fit tous ses efforts pour anéantir la paix de Carlowitz, il voulut faire mourir ceux qui l'avoient conclue, alléguant que, contre les ordres qu'ils avoient, ils s'étoient trop relâchés en faveur des Allemands, & sur-tout des Polonois. Daltaban fut tué par les intrigues du mufti ; sa mort envenima tellement ceux de son parti, qu'ils éleverent une sédition, insistant qu'on leur délivrât Alexandre Maurocordato. Sultan Mustapha se seroit vu forcé de leur sacrifier cet objet de leur haine, s'il ne s'étoit retiré secrétement auprès de ses parens à Sozopolis. Les conjurés furent ensuite dispersés par la prudente politique de sultan Achmet, & le calme étant rétabli dans Constantinople, Maurocordato revint avec son fils, déguisé en moine. Il ne tarda pas à être comblé d'honneurs par le sultan ; il parut avec tout l'éclat d'un soleil qui se montre après une tempête, & il jouit de ses richesses & de sa grandeur jusques vers la fin de l'an 1709, qu'il mourut. Deux fils & deux filles qu'il

laiſſa hériterent de ſes tréſors immenſes. Les fils avoient nom Nicolas & Jean ; les filles étoient appellées Alexandra & Hélene. Il avoit eu un troiſieme fils nommé Scarlatos qu'il avoit fait grand échanſon de Valachie, & gendre de Conſtantin Brancovan, prince de cet état : c'étoit un jeune homme de fort belle eſpérance, mais il mourut ſans lignée. Nicolas, pendant l'abſence de ſon pere qui fut envoyé à Carlowitz avec le titre de Muharremi Errar, fut nommé Baſchterjiman, ou premier interprete de la cour ; après la mort de ſon pere on l'honora de la principauté de Moldavie ; enſuite il fut fait deſpote de Valachie. Jean a été ſur la chaiſe de Moldavie du tems de la derniere guerre entre les Ruſſes & les Turcs ; il eſt mort de triſteſſe & de chagrin auſſi-tôt après l'invaſion de ces mêmes Ruſſes dans ſon pays. Il reſte de ce Jean un fils nommé Alexandre Maurocordato, qui fut emmené lors de la derniere guerre priſonnier à Pétersbourg, où il a épouſé une Françoiſe ; il eſt aujourd'hui à Jaſſy en Moldavie avec une modique penſion

de deux mille livres, que lui paie le prince Gika. Ce jeune Maurocordato eſt de tous les Grecs le plus aimable, le plus éclairé & le plus ſenſible que j'aie connu ; s'il y avoit une ombre de juſtice à la ſublime Porte, perſonne aſſurément n'auroit plus de droit à la principauté que lui ; il eſt ſeul capable d'extirper l'ignorance barbare où les Moldaves ſont plongés, & de faire de ce pays une contrée délicieuſe, par les connoiſſances qu'il a de nos loix, de nos mœurs & de nos arts. C'eſt une ingratitude odieuſe de la part des Turcs d'avoir abandonné ainſi le ſeul rejeton d'une famille qui a fait pendant deux cents ans la gloire & l'avantage des Ottomans.

Ce fut Alexandre Maurocordato, le premier de cette race célebre, qui fut envoyé à Vienne en qualité d'ambaſſadeur avec Zuulficar Effendi, pour préſenter à l'empereur au nom de Soliman les lettres *Julus Namé*, qui lui notifioient ſon avénement au trône des Ottomans. Ces deux envoyés ne firent d'abord aucune mention de la paix,

dans l'espérance que les premieres ouvertures se feroient de la part des chrétiens, & que paroissant avoir condescendu à leurs desirs, ils trouveroient plus de facilité à négocier ; mais voyant que ceux-ci gardoient sur cet article un profond silence, ils s'avancent enfin, & offrent à Léopold de traiter de deux différentes manieres, ou sur le pied d'une courte treve, ou pour une paix stable. Dans le premier cas, ils offrent d'abandonner toute la Hongrie aux Allemands; de rendre la Transilvanie tributaire de l'un & de l'autre empire; de restituer Caminiec démantelé aux Polonois ; & pareillement que Belgrade soit remis aux Turcs. En cas de paix, ils demandent Belgrade avec une partie de la Hongrie pour les Ottomans.

L'empereur Léopold ayant conféré avec les ambassadeurs des princes confédérés, fait la réponse suivante : « Quoique dans la situation présente la prospérité de mes armes me donne l'espérance de conquérir non-seulement la Hongrie, mais encore l'empire entier

des Turcs ; cependant l'amour que j'ai pour la paix, me porte à y donner les mains. Je veux avoir le royaume de Hongrie avec les provinces qui ſont de ſon reſſort ; ſavoir, l'Eſclavonie, la Croatie, la Boſnie, la Servie, la Bulgarie & la Tranſilvanie. Pour ce qui eſt de la Moldavie & de la Valachie, elles reſteront libres : l'exercice de la religion catholique romaine ſera permis dans tout l'empire Ottoman ; & les Franciſcains ſeront mis en poſſeſſion du ſaint ſépulcre à Jéruſalem. Tékéli me ſera remis. Les Polonois demandent que les anciennes limites de leur royaume ſoient rétablies, & qu'on leur cede en conſéquence toute la Tartarie Crimée, la Moldavie, la Valachie, & en général tous les pays qui s'étendent des deux côtés du Boriſthene, juſqu'au Danube : ils demandent d'ailleurs une exemption de tribut en faveur de tous les chrétiens qui vivent ſous la domination des Turcs. Les Vénitiens inſiſtent ſur la ceſſion de la Morée à la république ; ils veulent de plus que toutes les villes & isles dont ils

ſont en poſſeſſion, leur demeurent ; qu'en outre on leur cede toute la côte appellée de Négrepont, qui s'étend depuis Corfou juſqu'à Corinthe, & une partie de la Dalmatie : enfin ils exigent la démolition des ports de Dulcigno & d'Antivari. „

Auſſi-tôt après ces réponſes, les ambaſſadeurs informent le ſultan des différentes prétentions des puiſſances alliées, demandant en même tems des inſtructions ſur la conduite qu'ils devoient tenir. Il n'y a point de doute que la Porte eût paſſé par tout ce que les ennemis auroient voulu, & que la paix eût été faite, ſi un ſoleil très-chrétien n'eût communiqué un rayon de ſa lumiere au pâle croiſſant prêt à s'éclipſer, & n'eût prévenu, par la diviſion de ſes armes, l'obſcurité que les troupes Allemandes alloient y répandre. Le roi de France déclara la guerre à l'empereur, l'obligea de rappeller ſur le Rhin les forces qui triomphoient ſur le Danube. Cependant, ne voulant pas attirer ſur lui tout le poids de la guerre, il fit entendre au ſultan par ſon am-

baſſadeur Château - neuf, qu'il avoit quatre cents mille hommes prêts à entrer en action, & que l'année ſuivante il pénétreroit dans le cœur de l'Allemagne. Mais Soliman ayant été vaincu & obligé d'abandonner toute la Servie, il quitta *Sophie* à la hâte, & ſe retira à Andrinople. Alors il jugea à propos de faire réponſe à ſes ambaſſadeurs qui l'attendoient à la cour de Vienne. Après bien des délais, il leur manda enfin de s'en tenir à leur premiere inſtruction, ſans faire de nouvelles offres, & d'avoir ſoin en faiſant la paix, de ſe conformer aux préceptes de l'Alcoran qui ſont plus favorables à ceux qui reçoivent qu'à ceux qui donnent. Il vouloit ſur-tout qu'ils perſuadaſſent à l'empereur de rendre Belgrade aux Ottomans, ſans faire mention des provinces que ce prince avoit demandées, & après ce préliminaire d'entrer en traité. Maurocordato ne voyant aucun jour à entamer un traité ſur ce pied-là, cacha les ordres qu'il avoit reçus, diſant en général que le ſultan ne vouloit rien céder au-delà de ce qui avoit été d'a-

bord proposé ; mais son collegue Zuulficar Effendi lui ayant fait appercevoir le danger où ils s'exposoient l'un & l'autre en négligeant de suivre de point en point les instructions du sultan, il communiqua à l'empereur les instructions de son maître, & en reçut la réponse à laquelle il s'étoit attendu. L'empereur Léopold auroit bien souhaité faire une treve, quelle qu'elle pût être ; parce qu'étant engagé à la fois avec deux ennemis puissans, il lui étoit impossible de faire la guerre avec succès ni contre l'un, ni contre l'autre : & cependant les ambassadeurs Turcs n'ayant pas un plein pouvoir de traiter la paix, il se voyoit obligé de remettre toute négociation à un autre tems. Car il ne pouvoit sans déshonneur, après tant de victoires, s'abaisser jusqu'à envoyer lui-même des ambassadeurs à Constantinople ; c'étoit en quelque sorte aller demander la paix, outre l'inconvénient qu'il y avoit de s'exposer à tous les artifices & aux subtilités des Turcs, qui de toutes les nations savent le mieux les négociations, & les tourner à leur avantage.

Cependant tout étoit tranquille du côté de la Pologne. Les deux armées ſe regardoient l'une & l'autre ſur les bords du Tyras qui les ſéparoit. Le Czar de Moſcovie au contraire avoit mis ſur pied une armée nombreuſe, & l'avoit envoyée contre les Tartares, ſous la conduite de Baſile Gallitzin. On dit que l'attirail de guerre de cette armée étoit immenſe, & qu'elle traînoit après elle quatorze cents canons; les troupes formoient un corps de trois ou quatre cents mille hommes.

Mais il ſe trouva des traîtres parmi ces Ruſſes, qui rendirent inutiles ces immenſes préparatifs. Tandis que l'on étoit occupé au ſiege d'Or, communément appellé Précop, le régiment du Czar même ſe mutina: les plus conſidérables officiers prirent parti dans cette querelle, enſorte que la déſunion s'étant miſe dans toute l'armée, il fallut ſonger à la retraite ſans avoir rien fait. Les Tartares parurent à la queue & aux côtés des Moſcovites, & les harcelerent dans leur marche; il y eut même quelques officiers généraux Ruſſes qui favori-

favoriſerent l'ennemi & cauſerent un dommage infini à leurs compatriotes.

Un tel attentat ne demeura pas impuni : Pierre Alexiowitz, que tous les ordres de l'état avoient reconnu unanimement pour ſeul monarque des Ruſſies, fit des recherches très-ſéveres des auteurs de la ſédition, auſſi-tôt que l'armée fut de retour. Il trouva que ſa propre ſœur avoit été la principale cauſe de la rebellion ; il la fit enfermer dans le monaſtere de Novodiewitz. Baſile Gallitzin, complice de ce pernicieux deſſein contre l'empire, fut dépouillé de ſes emplois, & après la confiſcation de tous ſes biens, il fut banni à Archangel : huit autres nobles qui avoient trempé dans la révolte, furent mis à mort ; & pour dernier acte de cette tragédie, douze mille Strélitzs furent publiquement hachés en pieces dans les marchés & dans les rues comme des bètes ſauvages. Cette milice fut abolie & déclarée infame ; & ce prince, admirateur de la police des princes Européens, forma une milice réguliere, & diſciplina ſes troupes ſur leur modele.

Ce fut du tems de ce Maurocordato que le roi de Pologne se mit en campagne le onzieme mois de l'année 1689 ; il passa le Tyras & entra en Moldavie. Il y trouva le prince Cantemir trop plein du souvenir des incommodités que de tels hôtes avoient causées à son pays ; aussi publia-t-il de rigoureux édits, portant défense à ses sujets de voiturer du bled ou autres grains au camp des Polonois. La famine, ce cruel ennemi de ceux qui n'ont pas la précaution de se pourvoir contre lui, se fit bientôt sentir à l'armée Polonoise ; le roi qui avoit déjà passé le Pruth à Stephanasti, fut obligé de renvoyer une partie de ses troupes pour amener des provisions de quelqu'autre endroit ; elles attaquerent à l'improviste la ville de Soroka sur le Tyras : cette ville étoit sans défense, mais toute remplie de munitions de bouche : les Polonois s'en emparerent, & y ayant laissé une forte garnison, ils retournerent au camp du roi, & y apporterent l'abondance. Ce fait paroît être une des ruses du prince Cante-

mir qui, n'ofant aider ouvertement les Polonois, leur fit trouver des provifions, & leur fournit par-là un fecours dont ils avoient grand befoin.

Ces provifions venues fi à propos, donnerent au roi le courage d'avancer jufqu'à Yacoblein, village à cinq milles de Jaffy. Mais étant informé que le féraskier Bayukli Muftapha Pacha marchoit contre lui avec Nuradin Sultan, il jugea à propos de rebrouffer chemin. Son armée fe vit de nouveau dans le befoin; & les provifions apportées de Soroka étant confommées, il fallut s'engager dans les montagnes. Les Tartares fe mirent à la queue des Polonois: ils en tuerent ou firent prifonniers autant qu'ils en trouverent s'écartant dans les bois pour cueillir des fruits. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que le roi gagna fes frontieres avec les miférables reftes d'une armée délabrée. Il lui auroit été même impoffible de fauver un feul homme, fi le féraskier avoit pouffé fa pointe. Mais le prince de Moldavie rendit encore en cela un fervice effentiel aux Polonois:

il étoit bien aise de les voir hors de son pays ; mais il auroit été au désespoir de les voir périr. Il fit si bien qu'il empêcha le séraskier de les poursuivre, lui alléguant cette vieille maxime de guerre, qu'il faut faire un pont d'or à son ennemi qu'on voit fuir. Il lui représenta que le roi de Pologne touchant à ses frontieres, la prudence ne permettoit pas de fatiguer en vain les troupes Ottomanes, d'autant plus que l'ennemi ne pouvoit faire aucun mal aux habitans qui s'étoient mis en sûreté dans les montagnes. Ce qui est certain, c'est que l'armée Polonoise étoit aux abois ; les cavaliers se rendoient ou plutôt s'offroient d'eux-mêmes aux Tartares, préférant la captivité à la rage d'une famine meurtriere. Le prince Cantemir, dès que les Tartares furent éloignés, fit chercher dans les bois ceux que la faim y avoit enfoncés : il y trouva plusieurs nobles qu'il soulagea dans leur nécessité, & qu'il renvoya généreusement chez eux.



FAMILLE DES BRANCOVAN.

BRANCOVAN a été connu en Europe ſous trois noms à la fois ; ſavoir, Cantacuzene, Brancovan, & Baſſaraba ; il prétendoit lui-même qu'ils appartenoient tous trois à ſa famille. Pour donner quelqu'éclairciſſement à ce ſujet, il eſt à propos de rechercher de plus haut la trace de cette famille, & de voir l'ordre de ſa ſucceſſion. On ſait bien que ce prince a employé la plume de quelques ſavans à l'hiſtoire de ſa vie & de ſa généalogie, & il y en a eu un gros volume compoſé par ſes ordres & à grands frais ; mais on ignore ſi tous ces mémoires n'ont pas été enlevés par les Barbares dans le ravage qu'ils ont fait chez lui, ou ſi l'on a pris ſoin de les mettre en ſûreté. Quoi qu'il en ſoit, on ne remontera pas plus haut qu'à ſon biſaïeul David, de peur de ſe perdre dans des routes obſcures & incertaines, pour découvrir des ancêtres imaginaires. David n'hérita pas des grandes terres de ſon pere. Ainſi il

n'étoit pas fort diftingué du côté de la nobleffe; car en Valachie c'eft au domaine feul qu'on reconnoît un noble: il ne brilloit pas non plus par de grandes vertus ; enfin il ne poffédoit aucune charge confidérable à la cour. Cependant le prince Mathieu le goûta, & il jugea à propos de l'honorer de fon alliance, en donnant en mariage fa niece, petite-fille de fa fœur, à Preda fon fils. Il la dota noblement; & Preda eut la charge de vornie (*) en chef, titre qui le rendit un des cinq premiers officiers de Valachie. Après la mort de Mathieu, Preda fut mis à mort injuftement. Quelques-uns affurent que le prince Michna le fit pendre, parce qu'il avoit fait difficulté de fe joindre à lui, lorfqu'il fe révolta contre les Turcs; Préda laiffa un fils nommé Mathieu avec le furnom de Papa: celui-ci à la vérité n'eut point de place à la cour, mais n'en fut pas moins refpecté dans le pays. La mémoire de fon pere

(*) C'eft-à-dire, premier intendant de la maifon du prince.

lui attiroit des égards : il étoit riche, & enfin il eut l'avantage d'épouſer Hélene, fille de Conſtantin Cantacuzene, premier poſtelnie ; de ce mariage il eut un fils nommé Conſtantin. Pendant ſon ſéjour à la cour du baron Serban Cantacuzene, ce Conſtantin prit le ſurnom de Brancovan, du village de Brancoveni, que le prince Mathieu avoit donné à Perda ſon grand-pere, comme une partie de la dot de ſa niece : depuis il joignit toujours ce ſurnom au ſien propre. Ce qu'il y a cependant de très-vraiſemblable, c'eſt que la famille de Brancovan paroît tirer ſon origine de l'ancienne famille des Brancoviz en Bulgarie. Cependant, quand même cette origine ſeroit véritable, on ne pourroit néanmoins la propoſer comme un titre ſuffiſant dans un pays tel que la Valachie, où les héritages paſſés du pere au fils ſont les ſeules marques & les ſeules preuves de nobleſſe, & où avant Serban Cantacuzene on ignoroit abſolument l'hiſtoire & les titres généalogiques. Il ſuffit donc de s'en tenir à la vraie origine de ce nom, qu'on a

indiquée ici. Constantin étant parvenu à la principauté par les intrigues des Cantacuzenes, il crut devoir ajouter un nouveau lustre à sa qualité, en se nommant Cantacuzene, & c'est ainsi qu'il signoit quand il écrivoit aux rois & princes étrangers. Dans ce tems-là demeuroit à Vienne George Cantacuzene frere du dernier prince Serban, qui l'y avoit envoyé pour affaires auprès de l'empereur Léopold. Les courtisans, ou peut-être l'empereur lui-même, lui firent voir les lettres que ce nouveau prince de Valachie écrivoit, signées Constantin Cantacuzene. On lui demanda qui il pouvoit être. George ne pouvant déguiser la vérité, ou peut-être fâché de voir que la noblesse de son nom servît de voile à l'ambition d'un autre, avoua ingénument que c'étoit à tort que le prince prenoit le nom de Cantacuzene, & qu'il n'appartenoit à sa famille que du côté de sa mere. Non content d'avoir fait cet affront à l'usurpateur de son nom, il en écrivit encore à ses freres Constantin Stolnie & Michel, qui étoient alors en

Valachie ; ſe plaignant du prince, qui l'avoit expoſé aux railleries de la cour de l'empereur, où les courtiſans ſe faiſoient un plaiſir malin de lui demander ſi c'étoit la coutume en Valachie qu'un homme prît tel nom qu'il vouloit, ou s'il lui étoit permis de s'approprier celui de ſa mere. Les Cantacuzenes, qui n'avoient travaillé à l'élévation de Brancovan à la principauté de Valachie que pour gouverner plus ſûrement ſous ſon nom, & ſe rendre maîtres, à l'abri de ſon autorité, de toutes les richeſſes du pays, n'eurent pas plus tôt reçu cette lettre de leur frere, qu'ils firent une ſévere réprimande au prince : ils ne purent ſe voir déshonorer impunément avec toute leur famille, par un homme qui auroit dû ſavoir qu'à Vienne on eſt mieux informé de l'état des maiſons de l'Europe ; & que prétendre en impoſer de la ſorte & déguiſer ce qu'on eſt, c'eſt découvrir ſa propre honte. Le prince s'excuſa de ſon mieux & ne manqua pas de fonder le droit qu'il croyoit avoir à ce nom, ſur ſon extraction maternelle. Les

Cantacuzenes se trouvant encore plus choqués de cette réponse, lui dirent avec chaleur, qu'il pouvoit chercher ses ancêtres paternels par-tout où il voudroit ; mais que pour le nom des Cantacuzenes, chez qui il avoit eu une mere, c'étoit un nom royal & sacré pour lui ; & ils le menacerent, s'il ne se désistoit, de le faire déposer par la Porte, & qu'ils sauroient bien avertir les puissances étrangeres de se tenir en garde contre lui, comme contre un imposteur qui s'arrogeoit un nom qui n'avoit été porté qne par des empereurs & leur vrais descendans. A ces menaccs, Constantin Stolnie joignit l'insulte, & lui rappella la fable Turque : " un mulet, dit-on, interrogé, pour savoir qui étoit son pere, répondit, ma mere étoit une jument. „ Le prince ne put tenir contre les reproches de ses bienfaiteurs : forcé de quitter le nom de Cantacuzene, il eut honte de reprendre celui de Brancovan : il s'avisa d'adopter celui de Bassaraba, nom d'une très-ancienne & très-noble famille de Valachie, qui étoit éteinte depuis quel-

que tems, faute d'hoirs mâles. Il n'étoit pas mieux fondé dans cette nouvelle prétention. Barbul fut le premier qui porta ce nom. L'invaſion des Turcs en Beſſarabie, l'obligea de prendre la fuite; il ſe retira d'abord en Servie, & de là il ſe refugia chez Heglut prince de Valachie, qui le reçut parfaitement bien, & par degrés l'éleva juſqu'à la charge de bani (*), la plus haute du pays. Après la mort du prince Heglut, Laiota fils de Barbul obtint la principauté, & fut le premier qui rangea ſa famille parmi les princes. Il laiſſa un fils nommé Niagoc qui fut auſſi prince de Valachie; mais on ne ſauroit aſſurer s'il ſuccéda immédiatement à ſon pere, ou s'il y eut un autre ſouverain entr'eux. A Niagoc ſuccéda ſon fils Serban Baſſaraba, ſurnommé le grand : il mourut, & ne laiſſa que deux filles, Ancuza & Ilinca. Ancuza avoit été mariée par Serban même à Petraſco fils

(*) Qui ſignifie ban ou capitaine général d'un grand diſtrict, comme le ban de Crajova, de Temeſwar, &c.

de Michai, qui se saisit du gouvernement après la mort de Serban; les efforts qu'il fit pour secouer le joug des Turcs causerent sa ruine. Il fut défait les armes à la main; & s'étant enfui en Transilvanie, il fut tué dans sa propre tente par la perfidie de George Basta, général de la province. Son fils Petraser, destitué de tout secours, se refugia à Vienne, menant avec lui sa femme & sa sœur Ilinca. Il y alloit demander vengeance de la mort de son pere: mais après avoir dépensé le peu qui lui restoit, il y mourut avant de pouvoir obtenir quelque chose. Sa mort jeta les deux sœurs, dont l'une étoit sa veuve, dans une extrême pauvreté; elles se virent réduites à gagner leur vie de leurs mains, & s'occuperent à broder. Tandis qu'elles languissoient dans ce déplorable état, Mathieu fut créé prince de Valachie; il devoit sa fortune à Serban Bassaraba leur pere, qui après l'avoir fait son chambellan, l'avoit encore élevé à la dignité de baron. Par reconnoissance pour la mémoire de son maître, il prend le nom

de Baſſaraba, & étant informé de la pauvreté à laquelle ſes filles étoient réduites, il les fait venir d'Allemagne en Valachie, où par ſes bienfaits il adoucit le ſouvenir de leur diſgrace. Ancuza ne ſe ſouciant point de ſe remarier, finit ſes jours avec une penſion honorable; pour Ilinca qui étoit encore fille, le prince lui donna en dot toutes les terres & tous les villages qui avoient appartenu à ſon pere, & la maria à ſon chambellan Conſtantin Cantacuzene. De ce mariage ſont ſortis les Cancuzenes qui vivent aujourd'hui en Valachie. Outre ces deux filles, Serban le grand avoit eu de la femme d'un prêtre, un fils bâtard nommé Conſtantin. Le bon prêtre paſſa pour en être le pere tant qu'il vécut: après ſa mort Serban prit l'enfant à ſa cour, & le fit élever ſous ſes yeux. Mathieu prit encore généreuſenent ce fils chez lui, il l'adopta, & l'ayant entretenu pendant les vingt années qu'il jouit de la principauté, il mit le comble à toutes ces faveurs, en le déclarant ſon ſucceſſeur par teſtament. Conſtantin obtint

en effet la dignité de son bienfaiteur, & prit le surnom de Bassaraba que son pere Serban avoit porté. Peu après il fut chassé par les Turcs ; il se retira en Pologne, & y mourut sans laisser de postérité. Ainsi finit en Serban la vraie famille de Bassaraba. Mathieu fut le dernier de ceux qui avoient usurpé ce nom, & Constantin le bâtard en éteignit jusques au moindre rejeton. Tout ce qu'on peut dire en faveur de ce nom, c'est que la mémoire s'en est conservée dans la ligne féminine des Cantacuzenes, par Ilinca fille de Serban. Ainsi, lorsque Brancovan choisit cette famille pour en usurper le nom, c'étoit une dépouille que personne ne pouvoit réclamer : on ne disputera pas cependant qu'il n'y eût quelque prétention, en lui supposant le droit de sa grand'mere, qui étoit petite-niece du prince Mathieu par sa sœur, lequel, par un zele dicté plutôt par l'affection que par la prudence, avoit voulu faire revivre la mémoire de son maître en perpétuant son nom. Toute l'Europe a su ce que le prince, qui est le sujet de cet article, a fait après avoir pris

le titre de Bassaraba ; ce fut lui qui indroduisit Pierre I en Moldavie, en lui promettant tous les secours dont son armée auroit besoin. On verra par la suite comme le Czar fut trompé par Brancovan. Ce prince eut quatre fils, Constantin, Etienne, Raducanut, & Mathieu, qui tous périrent, ainsi que leur pere, par l'épée du tyran. Il eut aussi sept filles : Stanca, mariée à Radul, fils d'Elie, prince de Moldavie ; Marie, épouse de Constantin, fils de Ducas, prince de Moldavie ; Ilinca, mariée à Scarlatos fils d'Alexandre Maurocordato ; Satta, femme de Creczutescul noble Valaque ; Ancuza, laquelle eut pour mari Nicolas fils de Georges Bosset, maître de la garde-robe du pere de Démétrius Cantemir ; Balbassa qu'épousa Manuel, fils d'Andronic, noble Grec ; & Smaragda qui fut donnée au fils de Balan noble Valaque. La race de Bassaraba s'est conservée en la personne de son petit-fils Mathieu, fils de Constantin, & l'héritier des richesses que son grand-pere avoit déposées dans les banques de Vienne, de Venise, de Hollande & d'Angleterre.

SUITE

DE L'HISTOIRE DE MOLDAVIE ET DE VALACHIE.

LES annales de Moldavie nous apprennent que ce même Constantin Brancovan, autrement Bassaraba, dont parle M. de Voltaire dans son Histoire de Charles XII, fut accusé par Mazeppa d'entretenir une secrete correspondance avec le Czar Pierre, & de concerter avec ce prince les mesures pour se soustraire à la domination Ottomane; il avoit, disoit-il, déjà reçu le collier de Saint-André en confirmation de son alliance, & il avoit promis de fournir trente mille hommes aux Russes, & des munitions pour plusieurs années, en cas qu'ils pénétrassent en Moldavie. Plusieurs bachas appuyerent cette accusation; ensorte qu'Achmet songea, avant que de déclarer la guerre, aux moyens de s'assurer de cet ennemi

domeſtique, & de prévenir le mal qui alloit attaquer l'intérieur de ſon empire. Il étoit très-difficile d'arrêter Brancovan, dont le pouvoir étoit fort grand & l'autorité reſpectée ; le kan de Crimée eut ordre du ſultan de travailler avec le viſir ſur cette affaire, & de lui faire le rapport de ce qu'ils auroient réſolu. Le kan ne jugea pas à propos d'attaquer directement Brancovan, il crut qu'on réuſſiroit mieux en lui faiſant dreſſer un piege par le prince de Moldavie ſon voiſin. Celui qui l'étoit alors, ne paroiſſant point tout-à-fait propre à ménager un point ſi délicat, il propoſa de donner pour prince aux Moldaves Démétrius Cantemir, dont on a parlé ci-devant.

Cet avis étant goûté, le ſultan dépoſe Nicolas Maurocordato, prince de Moldavie, & met à ſa place Cantemir, ſous le titre de prince de Moldavie, mais en effet avec la qualité de prince de Valachie. Après lui avoir préſenté la veſte de zibeline au mois de *ſcheval* de l'an 1122, ou novembre 1710, il l'envoya en Moldavie avec ordre de ſe

ſaiſir de Brancovan, ſous prétexte d'alliance d'amitié, ou ſous tel autre qu'il pourrait imaginer, & de le faire conduire à la Porte mort ou vif. Il fut nommé à cet effet prince de Valachie, dont il prendroit poſſeſſion au moment qu'il ſe feroit rendu maître de Brancovan, & on lui laiſſoit le choix d'un autre prince pour la Moldavie ſous le bon plaiſir de la Porte. Pour l'encourager à cette entrepriſe, le ſultan promettoit que ſa principauté ſeroit *ehedi* en ſa faveur, & que tant qu'il reſteroit en Moldavie, il ne ſeroit tenu à aucun tribut ni piſchkieſch. Pour mettre le prince Cantemir en état d'agir, il fut ordonné au kan des Tartares de lui fournir ſans délai autant de troupes qu'il deſireroit.

Rien de plus magnifique que les promeſſes de la cour Ottomane. Cantemir, vers la fin de novembre, vint en Moldavie avec le kan des Tartares, muni d'un authentique chatiſcherif. A peine y fut-il arrivé, qu'il reçut des lettres d'Oſman Aga Kichaïa, du grand viſir, par leſquelles on lui mar-

qua d'envoyer ſans délai au ſultan & au grand viſir le piſchkieſch ordinaire pour ſon joyeux avénement à ſa principauté. On lui enjoignoit en même tems d'amaſſer des proviſions pour l'armée Turque qui devoit venir, de finir en diligence le pont qui étoit commencé, de fournir des quartiers d'hiver aux Suédois & Coſaques de la ſuite du roi de Suede, enfin de ſe mettre en marche en perſonne du côté de Bender vers la fête d'Hydgrez (S. Georges).

Ce manque de parole & quantité d'autres corvées qu'on exigeoit de Cantemir, firent comprendre à ce prince le peu de fonds qu'il y avoit à faire ſur les Turcs. Ne trouvant point de bonne-foi chez eux, il réſolut de s'attacher à un prince qui en eût; ainſi il envoya faire offre de ſa perſonne & de ſa principauté au Czar de Moſcovie, trouvant que le parti du plus fort eſt toujours le plus juſte.

Après que les aſſurances réciproques eurent été données, le Czar, ſur la foi du traité, ſe met en marche, & ſon général Borius Petrowicz Skeremelew

prend les devants au travers de la Pologne avec une partie des troupes, dans le deſſein de ſe ſaiſir du pont du Danube. Peu après le Czar vient en perſonne avec le reſte de ſes forces, & campe ſur le Pruth près de Czuczora au mois *jemaziul ewel*, l'an 1123. Là, le prince de Moldavie fait la jonction de ſes troupes à celles de Ruſſie; après quoi le Czar, ſuivi de quelques officiers, accompagne le prince à Jaſſy, ſa capitale, où il paſſe trois jours s'amuſant à viſiter les égliſes & les monaſteres de la ville, dans l'attente des proviſions que le prince de Valachie lui avoit promiſes.

Ce fut alors que l'on reconnut la trahiſon de Brancovan. Son ambaſſadeur, loin d'exécuter les promeſſes de ſon maître, tâchoit de gagner du tems, en amuſant le Czar par des complimens & des cérémonies: cependant la ſituation de l'armée Ruſſe commençoit à devenir ſérieuſe; car les généraux, ſe repoſant ſur la parole de Brancovan, n'avoient fait apporter des vivres que pour vingt jours: la famine menaçoit encore une fois les chrétiens en Molda-

vie ; ce fléau les a preſque toujours attaqués dans ce pays-là quand ils y ont porté la guerre : les ſauterelles, pour ſurcroît de malheur, avoient brouté toute la verdure.

Dans cette fatale extrêmité le Czar étoit incertain du parti qu'il avoit à prendre ; car il falloit ſe déterminer ou à marcher en-avant, ou à planter le piquet dans la place où il étoit, ou à ſe retirer. Ne doutant plus de la perfidie de Brancovan, il envoie ſur les frontieres de Valachie le général de Rœnne avec le comte Thomas Cantacuzene, à la tête d'une partie de l'armée, pour prendre de force ce que Brancovan refuſoit de donner de bonne grace.

Après avoir paſſé les montagnes de Moldavie, ils attaquent Brailow, & au bout de quatre jours de ſiege ils forcent les Turcs à ſe rendre. Comme ils ſe diſpoſoient à pénétrer dans le cœur du pays, ils reçoivent des ordres du Czar, qui leur ordonnoit de revenir ſur leurs pas, & d'abandonner Brailow.

En effet le Czar avoit beſoin de tou-

tes ſes forces pour faire tête aux Turcs : car après le départ de ce détachement, ce prince s'étoit mis en marche vers Cruczova, réſolu de ſe rendre maître du pont du Danube avant l'arrivée des Turcs : mais à peine avoit-il atteint la montagne de Rabie, qu'il apprit que les Turcs l'avoient devancé, & que le viſir avoit paſſé le Danube, marchant à grandes journées vers Fatzcy, ſuivi d'une armée forte, à ce qu'on diſoit, de deux cents vingt mille hommes.

Cette nouvelle lui fait prendre la réſolution de s'emparer de Fatzcy, & d'empêcher par-là que les Turcs ne paſſent la riviere : dans cette vue il envoie vers cette place le général Yanus avec ſept mille Ruſſes, cinq cents Moldaves, & quelques compagnies de Coſaques.

Mais avant que d'arriver à Fatzcy, il apperçoit près du village de Barſeny ſur le rivage oriental du Pruth, toute l'armée des Turcs & des Tartares. Il dépêche un courier pour en avertir le Czar : tandis qu'il attend la réponſe, les Turcs paſſent la riviere un peu plus

bas & l'enveloppent avec leur cavalerie. Bientôt après arrive un Moldave avec les ordres du Czar, qui enjoignoit à Yanus de revenir au camp. Ce général forme un quarré de ſa petite armée, & ſe retire au petit pas, réſiſtant avec bravoure à toutes les attaques de l'ennemi.

Les troupes innombrables qui le preſſoient ſans relâche, ne l'empêcherent pas d'avancer; comme il étoit aſſez près du camp, Cantemir, prince de Moldavie, fit marcher ſes forces à ſon ſecours, & pendant trois heures ſoutint le combat contre ſoixante mille chevaux Turcs & Tartares: il eut la gloire de les repouſſer, non ſans quelque perte, & revint joindre le camp à Stanileſti.

Alors le Czar ſe vit obligé de changer ſon plan. Il ſe trouvoit dans une ſituation déſavantageuſe, qui l'empêchoit d'étendre le front de ſon armée; l'ennemi qu'il avoit en face, ne lui permettoit pas d'aller en-avant, & plus que tout cela, le manque de vivres le chaſſoit. Ainſi à la ſeconde heure de

la nuit, ayant fait mettre le feu aux chariots inutiles & aux bagages que les soldats ne pouvoient aisément emporter, il reprit le chemin de la montagne de Rabie.

Au point du jour le camp des Russes paroissant abandonné, les Turcs qui prirent leur retraite pour une fuite, s'empresserent de les suivre, afin de les surprendre & intercepter leur marche : ils ne purent faire assez de diligence, & les Russes sur le midi avoient déjà gagné le poste qu'ils avoient choisi. Les Turcs ayant manqué leur coup, camperent en leur présence des deux côtés de la riviere, & ne cesserent de les harceler par de légeres escarmouches.

Le lendemain le grand visir paroît à la tête des Janissaires. Les Turcs font un feu effroyable sur le camp des Russes avec quatre cents soixante & dix pieces de canon; ensuite les Janissaires attaquent leurs retranchemens par sept fois différentes : quoique les Russes n'eussent pour toute artillerie que trente pieces de canon & manquassent de vivres

vivres & ſur-tout de fourrages, ils ne laiſſerent pas de réſiſter à la furie des Janiſſaires avec bravoure, & après en avoir tué un grand nombre, ils les obligerent de ſe retirer.

C'eſt ainſi que pendant trois jours on combattit de part & d'autre avec beaucoup d'animoſité & peu de ſuccès. Enfin le quatrieme jour on parla de paix : les Turcs s'y prêterent volontiers, à cauſe des plaintes dont tout leur camp retentiſſoit ; car les Janiſſaires rebutés, ne pouvoient envisager qu'en tremblant les tranchées des ennemis, qui avoient donné la mort à un ſi grand nombre des leurs, & dont ils avoient eu bien de la peine à échapper.

Le roi de Suede quittant Bender, étoit accouru au camp le jour précédent : il fit tous ſes efforts pour éloigner la paix ; mais le viſir qui avoit pris d'autres meſures n'eut point égard aux ſollicitations de ce prince, & il crut devoir plutôt faire attention aux véritables intérêts de l'empire Ottoman.

Ainsi l'on convint des articles de paix, & le Czar envoya à Constantinople ses ambassadeurs extraordinaires pour en avoir la confirmation. Pierre baron de Schafirow vice-chancelier de l'empire de Russie, & Michel Borisowicz Scheremétew, capitaine des gardes, furent chargés de la négociation.

Ils allerent au camp des Turcs, & dès le lendemain le Czar décampa vers Mohilow, où ayant traversé le Tyras, il prit le chemin de Pétersbourg au travers de la Pologne. Quand ses ambassadeurs parurent au camp des Turcs pour traiter de la paix, le visir, pour préliminaire, demanda qu'on lui remît le rebelle Cantemir, prince de Moldavie. Le Czar en fut averti, & plusieurs de ses courtisans voulurent lui persuader de le sacrifier, un seul homme ne devant pas balancer l'intérêt de toute une armée. Mais Pierre répondit avec une grandeur d'ame vraiment admirable : " Je me soumettrai à abandonner aux Turcs tout le terrein
„ qui s'étend jusqu'à Curtzka ; en le
„ quittant il me reste l'espoir de le re-

„ couvrer, mais la perte de ma foi est
„ irréparable. Je ne dois point la vio-
„ ler, ni livrer un prince qui a aban-
» donné sa principauté pour l'amour
„ de moi. Nous n'avons de propre que
„ l'honneur ; y renoncer c'est cesser
„ d'être roi.„ Ces paroles porterent les Turcs à se désister de leur demande, & ils firent la paix.



DISSERTATION sur l'état actuel de la Moldavie & de la Valachie.

GÉOGRAPHIE MODERNE.

LA Moldavie & la Valachie, provinces contiguës, sont situées entre le 41 & le 47e degrés de latitude est, & le 4 & 49 de longitude sud. La riviere de Sereth (*) sépare & coupe ces deux provinces du nord-ouest au sud-est. Le fleuve Niester, la Podolie & la Pokutie Polonoise confinent la Moldavie

(*) Le Sereth a trois branches, qui ont fait derniérement le grand objet de discussion entre la maison d'Autriche & la Porte pour la fixation des limites de ce côté-là. Enfin la cour de Vienne l'a emporté; on lui a cédé tout le pays compris entre le grand & le petit Sereth; ce qui donne aux Autrichiens la facilité d'entrer en même tems en Moldavie & en Valachie, & de faire enlever quand bon leur semblera, & en vingt-quatre heures de tems, les souverains de ces deux principautés; trois ou quatre compagnies de Hussards suffiront pour exécuter ce coup.

au nord-eſt, la Beſſarabie & le Danube au ſud-eſt, la Valachie & la Tranſilvanie au ſud-oueſt. La Valachie eſt confinée au ſud & ſud-eſt par le Danube & la Bulgarie au nord-oueſt par la Tranſilvanie, & au nord-eſt par le Sereth & la Moldavie. L'étendue de ces deux provinces eſt à peu près égale en longueur & en largeur. La Valachie peut avoir environ quatre-vingt lieues françoiſes de long, ſur ſoixante-dix de large. La Moldavie en a autant pour le moins. Le Pruth, connu chez les anciens ſous le nom d'Hyeraſe, & la plus grande riviere de Moldavie, coupe cette province en deux du nord-oueſt au ſud-eſt, & va ſe jeter dans le Danube à quelques milles de Ren, ville de Badjak ou Beſſarabie. La Valachie a un plus grand nombre de rivieres, qui preſque toutes viennent des montagnes de la Tranſilvanie, traverſent la Valachie également du nord-oueſt au ſud-eſt, & vont ſe jeter partie dans le Danube, partie dans le Sereth. Yaſſi ſur la petite riviere de Backlui qui ſe jette dans le Pruth à ſix lieues de là,

& non fur le Pruth, comme tous les géographes l'ont marqué jufqu'ici, eft la capitale de la Moldavie & la réfidence du prince. Buchareft, fitué fur la riviere Dumboriza, qui fe jette dans le Danube, eft la capitale de la Valachie & la demeure également du prince. Grégoire Gika âgé d'environ cinquante ans, premiérement prince de Moldavie, enfuite de Valachie, & après la guerre fait de nouveau prince de Moldavie, par la grace de Dieu & du roi de Pruffe, regne encore en ce moment fur cette province. Alexandre Ypfilandi, âgé d'environ trente-cinq ans, & fait prince par la grace de Dieu & de fon argent, domine fur la Valachie. Ces deux fouverains en fous-ordre font de famille grecque. Ils ont été tous deux grands dragomans ou interpretes de la Porte. Nous parlerons en fon lieu des intrigues de leur cour, ainfi que de tout ce qui peut donner une idée jufte & claire du gouvernement actuel de ces provinces. Commençons par faire connoître la nature du climat, du fol, la population, les mœurs, l'agriculture, l'économie ru-

rale, le commerce & l'état présent des choses physiques dans cette partie presqu'inconnue de l'Europe.

CLIMAT.

Le climat est à peu près le même qu'en Bourgogne & en Champagne, mais un peu moins froid en hiver & plus chaud en été. L'air n'a point cette élasticité ni ce ressort qui caractérisent nos climats occidentaux. On s'en apperçoit par l'abattement, l'ineptie & la mélancolie ordinaires des habitans. La quantité de marais & d'eaux stagnantes dans les vallons & prairies, l'épaisseur & la profondeur des forêts, l'humidité naturelle de tant de terres incultes, qui se trouvent sans cesse couvertes de l'herbe desséchée & pourrie de l'année précédente, sont les causes secondes du vice qui regne dans l'athmosphere de ces climats. Les causes premieres viennent de la situation des pays & de l'aspect du soleil : causes

qui mettent tant de différence entre les mœurs, les inclinations & les goûts des peuples qui habitent ſous une zone tempérée & de ceux qui ſont plus voiſins des poles ou de l'équateur.

S O L.

Le ſol des plaines & des vallons eſt composé ordinairement d'une terre noire & argilleuſe, moins graſſe que les terreins de l'Ukraine, de la Pologne & de la grande Ruſſie, & par conſéquent plus propre à toutes ſortes de grains, ſur-tout au froment. Le ſol des collines, côteaux & montagnes eſt communément griſâtre (ce qui annonce un plus grand mêlange de nitre & de ſable) & en général très-peu pierreux. Il eſt aride ſeulement ſur les montagnes qui renferment les minéraux; par-tout ailleurs la ſurface de la terre eſt couverte d'herbes, de fleurs & d'arbuſtes. En tirant vers la Beſſarabie ou la Tranſilvanie, on trouve

des côteaux couverts de charmilles, rosiers, pruniers, pommiers, cerisiers, poiriers, mûriers & vignes sauvages, entre-mêlés au hasard, & des plaines émaillées de mille fleurs, sur-tout du bouton d'or, de l'anemone, de l'amaranthe, &c. &c. Ce mêlange confus & varié de tant de richesses, cet air simple & brillant de la nature sauvage, inspirent un profond regret au voyagenr sensible, c'est de voir ce beau pays entre les mains des Turcs : les bords du Pruth, principalement, offrent un coup-d'œil charmant; presque par-tout ils sont garnis de grands arbres : en serpentant sans cesse, tantôt le long des côteaux ou des montagnes, tantôt au travers d'une belle plaine, tantôt au milieu d'une forêt fort épaisse & profonde, ce fleuve semble toujours retourner sur ses pas & ne vouloir point abandonner de si beaux lieux. J'ai vu presque toutes les contrées de l'Europe : en vérité je n'en connois aucune où la distribution des plaines, des collines & des montagnes soit aussi admirable pour l'agriculture & la perspective, qu'en

Moldavie & en Valachie. La nature eſt plus grande & plus majeſtueuſe en Suiſſe ; mais ici elle eſt plus douce & plus jolie, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion. On y voit très-peu de pins ou ſapins, ornement continuel des campagnes de Ruſſie & de Moſcovie, où la nature a une phyſionomie lugubre & ſauvage

Les bois ſont remplis de fraiſes, de violettes, de noiſettiers & d'épines-vinettes : on y trouve quantité d'arbres de haute-futaie propres à la conſtruction des navires ; l'aune, l'érable, l'orme, le cormier & le chêne y ſont très-communs ; la plupart des forêts, qui ſont en plaine, ont de diſtance en diſtance dans leurs intérieurs des vuides où habitent les Cyganis, eſpece de Bohémiens errans & qui voyagent en troupes comme les Tartares. Entre les montagnes qui renferment des minéraux, celles qui ſéparent la Tranſilvanie de la Moldavie & de la Valachie ſont les plus riches ; mais le Turc n'en permet point l'exploitation. Les rivieres de la Motra & de Biſtrica roulent de

petites paillettes d'or que les Cyganis s'occupent à chercher dans le ſable, & qui leur fourniſſent un moyen de payer leur tribut annuel.

POPULATION ET MŒURS.

DANS un eſpace de 560 lieues de circonférence que contiennent la Valachie & la Moldavie enſemble, on ne compte que cent ſoixante-dix mille contribuables; ſavoir, ſoixante-dix mille en Moldavie & cent mille en Valachie. Le nombre des habitans, hommes, femmes & enfans, dans ces deux provinces, peut être environ de cinq cents mille. Les plus grandes villes ne ſont point murées, & reſſemblent à peine aux plus miſérables villages de France ou d'Allemagne. Les villages ſont des amas de quelques cabanes de ſix à ſept pieds de large ſur autant de haut, éparſes çà & là dans un vallon ou dans un bois, & ordinairement ſans jardin, ſans puits & ſans cour. Les maiſons des

villes & des campagnes ſont bâties en éclavignonages claqués de terre glaiſe & de fiente de vache amalgamées enſemble, & plâtrées en-dedans & en-dehors d'une certaine terre gris-blanche ; celles des premiers boyards, ſurtout à Jaſſy & à Buchareſt, ſont bâties en pierre ; elles ſont preſque toutes faites en forme de croix, & n'ont au-deſſus du rez-de-chauſſée qu'un ſeul étage, traverſé en-dedans d'une large galerie croiſée, qui laiſſe à chaque angle rentrant un chétif appartement où ſe tapit le ſeigneur avec ſa famille. Les ameublemens ordinaires ſont des entablemens de planches qui tiennent les deux tiers de la chambre en longueur & en largeur, élevés d'un pied ou d'un pied & demi de terre, & couverts de matelas de laine ou de paille, ſuivant la richeſſe du particulier, doublés de drap ou de toile peinte & environnés de couſſins de la même étoffe. On trouve auſſi chez quelques-uns des chaiſes & des tables de bois ; mais c'eſt un luxe Européen, réſervé pour les étrangers ; car les Moldaves, les Va-

laques & les Grecs s'accroupiſſent tout le jour, les jambes croiſées, ſur leur ſopha, & mangent autour d'une table ronde le dos courbé comme des ſinges : ce qui eſt aſſez plaiſant à voir. Leurs mets ſont ordinairement très-mal apprêtés, nageans dans le beurre & la graiſſe de mouton, ſouvent ſucrés & toujours fort épicés. Ils ne mangent preſque jamais de rôti, excepté du gibier qui eſt toujours ſi déſſeché qu'il eſt impoſſible d'en tirer parti, quelqu'appétit qu'on ait. Après le repas on fume la pipe & on s'endort. Si c'eſt un jour de mariage, de réjouiſſance publique ou de famille, on s'enivre, on s'embraſſe, on danſe & on ſe querelle. Leur danſe ſur-tout eſt fort amuſante. Ils ſe forment en rond, hommes & femmes, main à main, les pieds bien en-dedans, les longues culottes rouges des hommes pendantes ſur le cou-de-pied & les talons, comme à des pigeons pattus ; les dames couvertes des épaules juſqu'à la ceinture d'une peliſſe dont le poil eſt en-dehors, tendant horriblement le venter & rentrant

les fesses ; dans cette posture, vous voyez leurs bras se remuer méthodiquement, comme si on les tiroit de derriere l'épaule par un fil d'archal ; leurs pieds aller & venir en même tems de l'avant en-arriere, de l'arriere en avant ; le dos rond, le col roide, l'œil stupide, se tourner en cadence de droite à gauche, de gauche à droite ; & avancer ainsi gauchement & nonchalamment, comme un mulet fatigué qui tourne en broyant la navette. J'avoue que depuis que j'ai vu ce nouveau genre de danse, j'ai toujours douté d'une chose ; savoir, si ce sont les Moldaves qui ont enseigné aux ours à danser, ou si ce sont les ours qui ont enseigné aux Moldaves. J'ai eu l'honneur de voir le prince Repnin & ses gentilshommes d'ambassade, lors de leur passage à Jassy, en l'année 1775, se mêler par complaisance à ces danseurs ours après un grand festin. Ce spectacle me fit tant d'illusion, que je fus sur le point de croire aux métamorphoses d'Ovide. On imagine bien que la musique est aussi monotone & aussi misérable que

la danſe : ce ſont des Cyganis qui ſont chargés de leur chatouiller les oreilles. Le violon, la guittare allemande, & un ſifflet à huit embouchures, dans leſquelles on ſouffle en le paſſant & repaſſant ſans ceſſe ſous les levres, ſont les inſtrumens du pays. L'habillement du payſan eſt une groſſe bure griſâtre taillée en jaquette à longues manches. Les bourgeois, les marchands & les ſeigneurs Grecs, Moldaves & Valaques portent la peliſſe & des eſpeces de caftans fort larges, avec de grandes culottes & des bottines jaunes ou rouges. Leurs bonnets ſont faits en cylindre, terminés au haut par quatre coins applatis, & garnis autour de ces petites peaux de moutons d'Aſtracan tués lors de leur naiſſance. Tout cet accoutrement eſt de ſi mauvais goût & contribue ſi fort à la pareſſe naturelle de ces peuples, qu'il m'a toujours paru extrêmement choquant. Une choſe d'ailleurs horriblement ridicule chez ces eſclaves en peliſſes, c'eſt qu'ils ſe perſuadent que leur coſtume eſt le plus magnifique : ils diſent que les

autres Européens, avec leurs habits courts, reſſemblent à des danſeurs de corde. Un Grec à cheval, les étriers hauts & les genoux en triangle, branlant la tête comme un magot de plâtre, s'imagine être le perſonnage le plus impoſant & le plus reſpectacle. Il eſt défendu à la cour des princes de Moldavie & de Valachie de porter un bonnet de la même couleur de celui du prince & de ſes fils, qui eſt la couleur blanche. J'ai vu un jeune ſeigneur Moldave reſter aux fers quinze jours & être ſur le point d'avoir deux cents coups de bâton ſur la plante des pieds (*) pour avoir porté un habillement de meilleur goût que celui de Grégoire Gika; tandis que ce vil eſclave habillé en prince (comme dit le feld-maréchal Romanzow) laiſſe l'aſſaſſinat & le vol impunis pour quelques cen-

(*) On appelle cela donner les falangues: le patient eſt à bas, ſes deux pieds ſoutenus en l'air par deux hommes, tandis que deux autres frappent à nu ſur la plante des pieds.

taines de ducats : tant la cupidité & la barbare ignorance de ces groteſques ſouverains ſont portées au plus haut comble.

Agriculture, économie rurale, commerce & arts.

LES grains qu'on cultive ordinairement dans ces provinces, ſont le froment, le ſeigle, l'orge & le kukuruſe, eſpece de froment turc. Le labour & le choix du terrein ſont ſi mal entendus qu'il n'eſt pas étonnant que le produit & ſa qualité en ſoient médiocres. Il y a tout au plus un quarantieme du pays défriché & mis en terres labourables. Le payſan en tire à peine ce qu'il lui faut, dans la crainte de ſe voir arracher le ſurplus par les ſeigneurs qui veillent à ce que ce malheureux n'ait préciſément que ce qu'il lui faut pour ne pas mourir de faim. La miſere & la pareſſe, ou pour mieux dire l'anéantiſſement de l'eſpece hnmaine, dans

ces contrées, paroît une chose incroyable, quand on considere que les champs, les bois, les prairies, les rivieres, les étangs, les montagnes sont en commun; mais on n'a qu'à faire réflexion sur les effets du despotisme oriental raffiné par des Grecs, esclaves & tyrans tout ensemble; l'on ne sera plus étonné de rien.

Dès que le bled est moissonné, on le fait fouler sur-le-champ par des chevaux & on le serre dans des creux pratiqués sous terre.

Avant la derniere guerre, un kile de froment, mesure du pays, qui pese deux cents soixante okas, c'est-à-dire cinq cents quatre-vingt cinq livres, à deux livres un quart l'oka, ne valoit que deux piastres turques, autrement cinq livres de France; un kile de seigle, une piastre & demie; & le kile d'orge une piastre. Toutes ces denrées sont augmentées du double depuis la paix.

Le vignoble est un objet plus considérable de culture & de commerce dans ce pays : les vins y sont légers & aqueux, mais d'un goût assez agréa-

ble, & d'une qualité bénigne. Ceux d'Odobezd en Moldavie & de Pietra en Valachie ſont les meilleurs. Cet article principalement eſt ſuſceptible d'amélioration ; car le vigneron ne ſait pas ce que c'eſt que de ſarcler la vigne ni de lui donner deux ou trois façons, comme en Bourgogne ; il ſe contente de remuer un peu la terre une fois l'an autour du cep, & laiſſe enſuite croître l'herbe de tous côtés. Le plus grand commerce des vins ſe fait en Pologne & en Ukraine ; on en tranſporte même juſqu'à Moſcow.

On trouve beaucoup de melons, d'arbouzes, prunes, pêches, abricots & autres fruits, dont les meilleurs ſont aux environs des villages d'Orikert, Zafert & Krutchna ; on fait commerce de fruits ſecs avec Conſtantinople.

On cultive du tabac en Valachie : celui de Moutan & de Berzan près du Sereth eſt payé le double de celui de Pologne ; ſavoir, l'oka quatre à cinq paras, c'eſt-à-dire ſix à ſept ſols de France. Le débit en eſt conſidérable pour la Turquie, la Tartarie & la Po-

logne. On y cultive auſſi du lin & du chanvre, mais ſeulement pour la conſommation du pays. La plante nommée *weyd*, dont on ſe ſert pour teindre en bleu, réuſſit merveilleuſement dans les deux provinces, ainſi que celle qu'on nomme *ſkompi*, dont on ſe ſert pour l'apprêt du marroquin, & celle du jasbagalban, eſpece de fraiſes avec leſquelles on teint le marroquin en jaune. Ces fraiſes croiſſent au bord du Pruth aux environs de Faſchina, non loin de la Tartarie.

Il y a une grande quantité de haras conduits par des Arméniens ou des Juifs.

On compte près de trente mille bêtes à cornes qui ſortent de la Valachie pour la Boſnie, d'où elles paſſent à Conſtantinople; & vingt mille bêtes à cornes avec cinq ou ſix mille chevaux de la Moldavie, qui paſſent par la Pologne, pour la Siléſie, la Moravie & le Brandebourg. Le gros & le petit bétail, ainſi que les chevaux, reſtent l'hiver & l'été en pleine campagne : on ne les conduit que de tems en tems près

des tas de foin, pour s'y nourrir & y lécher le sel fossille.

Le prix des chevaux ordinaires est de douze à vingt piastres; celui d'un cheval de Huffard est de trente à trente-cinq piastres : on n'y trouve point de grands chevaux.

Deux bœufs de labour coûtent douze à quinze piastres; deux grands bœufs gras, vingt-cinq à trente piastres; un oka de viande se vend à Jassy trois à quatre paras.

Les bergeries y sont considérables : mais on les y conserve plutôt par rapport au lait dont on fait du mauvais beurre & du mauvais fromage, que pour la laine qui en est longue & grosse. Cependant on trouve près d'Ulaseka en Valachie, une espece de laine qui sert à la fabrication de draps de trente aunes la piece. Ces draps se fabriquent à Fumato aussi en Valachie, à trois lieues de Bucharest.

Plusieurs millions de brebis se vendent chaque année pour Constantinople, à un leve piece. (*) On voit fort

(*) Un leve est une piastre turque.

peu de cochons en Moldavie, mais beaucoup en Valachie, où l'on en fait un commerce conſidérable pour la Hongrie. La Valachie fait auſſi un grand commerce avec ſes peaux de lievres pour l'Allemagne & l'Angleterre.

Les abeilles qu'on y conſerve avec beaucoup d'attention, ont leurs ruches dans les bois & dans des troncs d'arbres. Leur miel qui eſt preſque tout blanc, eſt vendu pour Conſtantinople, & la cire pour Veniſe; mais une production merveilleuſe de ce pays, c'eſt une cire verte, ouvrage d'une eſpece d'abeilles plus petites que les abeilles ordinaires. Cette cire ſe recueille ſur certains arbuſtes, où ces induſtrieux inſectes la dépoſent. On en fait des bougies odoriférantes qui exhalent un parfum exquis, étant allumées. Cette cire eſt fort rare; mais on parviendroit à en augmenter la récolte, en cultivant les arbuſtes où elle ſe recueille & en attirant les abeilles dans des lieux convenables. On tire des ſalines de Moldavie juſqu'à cent mille pieces de ſel foſſille par an, chaque piece peſant environ cent

okas. Le débit s'en fait dans le pays & en Pologne, & des cargaiſons très-conſidérables vont à Conſtantinople. A douze lieues de Buchareſt ſe trouve auſſi du ſel foſſile, dont on débite beaucoup en Natolie & à Conſtantinople. Le tranſport s'en fait communément par le Danube. Il y a trois mines de ſel en Valachie & une en Moldavie; les montagnes frontieres ſont très-riches en pyrites propres à en tirer le ſoufre & à fabriquer le vitrol.

Près de Buchareſt eſt un village où l'on fabrique des draps à vingt-deux paras l'aune : on le teint ordinairement en bleu ou en gris. C'eſt dans le village de Fumato, dont nous avons parlé plus haut.

Les Cyganis ſont les ſeuls maréchaux ferrans du pays; ils ont une forge portative. Pluſieurs milliers de ces malheureux habitent les forêts & s'occupent à faire des aſſiettes & des cuillers de bois, dont ils fourniſſent les magaſins des marchands. Ils tricotent leurs chauſſons avec un croc de bois.

Il n'y a d'autres artiſans étrangers que ceux que la déſertion ou leur peu de talent a chaſſés dans ce pays ; on trouve à Buchareſt & à Jaſſy des charrons-carroſſiers, des tailleurs, des chirurgiens, & des cordonniers à la mode Européenne.

Le nitre ſe trouve en abondance dans ces deux provinces ; celui de la Moldavie eſt meilleur que celui de la Pologne. Les forêts y ſont remplies de bois renverſés par les vents, & malgré cela perſonne ne paroît avoir penſé à l'établiſſement d'aucune fabrique. Le bois propre à la conſtruction des vaiſſeaux ne ſert communément qu'à faire du charbon qu'on porte à Conſtantinople.

Le port le plus conſidérable de la Valachie eſt Brahilow ſur le Danube, & celui de la Moldavie eſt Galatch, autrefois *Ancyre Galatium*, ſur le même fleuve. C'eſt dans ces deux villes que ſe fait le plus grand commerce des deux provinces.



REVENUS.

REVENUS.

Les revenus ordinaires de la Moldavie ſont d'environ trois millions de livres tournois. Ceux de la Valachie vont à une moitié de plus : ſur quoi chacun de ces deux princes paie à la Porte un tribut, le premier de mille bourſes, c'eſt-à-dire douze cents mille livres tournois, & le ſecond de quinze cents bourſes, c'eſt-à-dire dix-huit cents mille livres ; ſans y comprendre les préſens qu'ils ſont obligés de faire aux grands officiers du ſerrail, pour ſe maintenir dans leurs places. Ces revenus montent quelquefois plus haut, ſuivant l'appétit & l'adreſſe du prince régiſſeur. Par exemple, Grégoire Gika a déjà eu l'eſprit de lever trois contributions ſur les habitans de ces malheureux pays depuis la paix, quoiqu'il fût ſpécifié expreſſément dans le traité de la part des Ruſſes & des Turcs, qu'on n'exigeroit aucun tribut de ces deux provinces pendant deux années,

& quoique le grand-ſeigneur n'en ait exigé aucun du prince. Voici le détail des revenus ordinaires de la Moldavie.

L'impôt ſur les vignobles d'Odobezd, à quatre paras par dix okas, rapportent annuellement cent quarante mille piaſtres turques : ci. . . . . 140000 piaſt.

Pour les autres vignobles à peu près. . .	100000
La dixme du gros & menu bétail, environ .	200000
Celle des chevaux, environ	30000
La dixme des abeilles, des grains & autres menus objets	30000
Les douannes de Gatatſch, Mohilow & Soroka, &c. environ	200000
Les ſalines, environ . .	100000
Le tribut annuel . . .	250000
	1050000



GOUVERNEMENT ET JUSTICE.

QUICONQUE connoît le despotisme oriental peut se figurer confusément quel est le gouvernement dont je vais parler : mais en vain voudroit-on s'en former une idée claire, il faut avoir été témoin observateur, & savoir jusqu'à quel point des Grecs corrompus & avilis peuvent raffiner sur cet article.

La Moldavie & la Valachie, ainsi que tout le reste de l'empire Ottoman, n'ont aucunes loix imprimées ou écrites. Tous les procès sont jugés par le caprice & l'intérêt du prince, ou par les intrigues de ses ministres ; c'est celui qui donne le plus d'argent au favori de son altesse, qui a gain de cause. Tous les raisonnemens, toutes les preuves de bon droit dans une affaire, ne sont d'aucun poids auprès des juges. Les jugemens sont prononcés de vive voix, & rarement écrits. Si par hasard on les couche sur une

feuille volante, ils ne deviennent point un titre pour cela ; car il n'y a aucun greffe ou chancellerie qui en soit dépositaire. Rien de si commun que de voir recommencer dix fois le même procès sous le même prince ou sous un autre. Je rappellerai quelques exemples de la maniere de justice qui se pratique à la cour du prince Grégoire Gika. Un certain marchand de Jassy, nommé Nicoletti, avoit cité par-devant le prince un de ses débiteurs pour la somme de six cents ducats, compte arrêté & signé ; sur cette preuve le débiteur est d'abord condamné par le prince lui-même à payer ladite somme. Le premier ministre, qui favorisoit ce débiteur, lui fait entendre que pour se venger de son créancier & se libérer de toute la dette, il n'a qu'à consigner trois cents ducats. Le compte arrêté & signé sur les registres du sieur Nicoletti est déclaré faux par le prince même qui l'avoit trouvé juste auparavant. Les trois cents ducats sont partagés entre le prince, son premier & son second ministre, & le pauvre créancier

condamné à ſe taire pour ne pas ſe voir enlever le reſte de ſon bien.

Second exemple : un jeune ſeigneur Moldave, nommé Balche, lequel avoit voyagé en Allemagne & qui avoit le malheur de n'être pas auſſi dévot, c'eſt - à - dire auſſi hypocrite que le prince, a un procès avec quelques-uns de ſes aſſociés, dans la ferme des ſalines, pour quatorze ou quinze mille piaſtres à lui dues. Au premier réquiſitoire, donné par ſa partie adverſe, le ſieur Balche eſt condamné ſur la barbe de ſon alteſſe (*) à non - recevoir, ſans avoir été entendu. Ce jeune homme qui a l'eſprit aſſez intrigant, & qui connoît l'allure de cette juſtice à la grecque, va trouver le ſecond miniſtre du prince & lui offre douze cents ducats, s'il peut parvenir à lui faire gagner ſa cauſe, qui en effet étoit la meilleure. Ce ſecond miniſtre réuſſit aſſez bien pour obtenir de ſon alteſſe

(*) Quand le prince jure par ſa barbe, ce ſeroit un jugement irrévocable, s'il n'y avoit point d'argent dans le pays.

qu'on permît au sieur Balche de plaider lui-même. Ses raisons persuadent tous les juges du divan ; le prince même est convaincu, & ordonne aux associés du sieur Balche de lui payer la somme prétendue. Sur cela, le premier ministre qui favorisoit les ennemis du sieur Balche, leur conseille d'intéresser le médecin du prince, espece de carabin Grec, ramassé dans les boues de Constantinople, & de lui offrir quinze cents ducats ; ce qu'ils font. Le dernier résultat de cette affaire m'est inconnu, parce qu'on n'en étoit encore que là lorsque j'ai quitté ces braves gens.

Troisieme exemple : un officier François qui avoit rendu de très-grands services à un Grec, beau-frere du prince, qui se trouvoit à Cronstet en Transilvanie du tems de la guerre, est invité par ce Grec à venir à Jassy, au commencement de la paix, sous les espérances les plus flatteuses. Ce Grec lui abandonne, par reconnoissance soi-disant, pour cinq ans un terrein inculte moyennant quatre cents piastres

par année, avec le droit d'y faire tous les établissemens, bâtimens & manufactures qu'il lui plairoit. Le prince même donne un privilege par écrit à cet officier François. Cet officier dépense près de deux mille piastres pour défricher, ensemencer, bâtir, &c. &c. On commence une manufacture de faïance, &c. A peine ce désert a-t-il changé de forme sous les mains de cet industrieux & infortuné François, que le vieux Grec son protecteur & soi-disant ami, tombe malade; il devient fou & rêve que tous ces établissemens lui appartiennent en propre, que l'officier François n'est que son commis. Il lui fait signifier six mois après l'ordre de venir rendre compte de tout ce qu'il avoit fait & de tout ce qu'il vouloit faire, en le prévenant qu'il eût à lui remettre exactement & fidélement tout l'argent qu'il retiroit de son économie rurale qui ne lui avoit pas encore rendu un sol, & de ses manufactures qui n'étoient commencées que depuis deux mois. Ce François, étonné d'un pareil procédé, a recours aux raisonnemens,

allegue la reconnoissance qui lui est due par ce Grec, l'accord qu'il a fait, le privilege du prince, la foi qu'on doit aux étrangers qu'on attire dans un pays, enfin l'honneur, la parole, &c. tous discours assez bons pour des Européens, mais sophismes pour des Grecs: le mot d'honneur sur-tout leur est inconnu; il n'est pas même dans leur langue, & celui de reconnoissance ne fut jamais dans leur cœur. Ainsi peine perdue pour le pauvre officier François. On donne alors des mémoires au prince contre son beau-frere. Personne n'osoit se mêler de cette affaire: je fus le seul qui pris le parti de cet infortuné; je représentai à son altesse que, si l'on vouloit s'emparer de la manufacture & des établissemens de cet étranger, il falloit au moins le dédommager par un équivalent en argent. Le prince approuvoit toutes mes raisons, & cependant l'affaire ne finissoit point. A la fin, soupçonnant que la décision en étoit trop pénible pour de pareils juges, je leur écrivis un jugement qu'ils suivirent à la lettre, &

que le prince approuva beaucoup. Voilà donc la partie adverſe de l'officier François condamnée à lui payer une ſomme comptant. Mais ce jugement n'eut aucun effet, le beau-frere du prince s'exhala en injures contre lui, & jura par ſa barbe qu'il ne paieroit rien, & qu'il iroit à Conſtantinople déclarer à la ſublime Porte toutes ſes trahiſons ſecretes en faveur des Ruſſes pendant la derniere guerre. Sur ces entrefaites, je demandai mon congé à ſon alteſſe, qui pour me témoigner auſſi de ſon côté ſa reconnoiſſance à la grecque, me refuſa la moitié de la ſomme convenue dans mon contrat, pour mon voyage de retour. Après cela, ſi M. Rouſſeau vient nous dire encore que les peuples barbares & ſans loix valent mieux que les peuples policés, je le prierai d'aller vivre un an dans les forêts de la Moldavie.



Officiers du prince. Magnificence de sa cour.

Les princes de Valachie & de Moldavie ont le titre d'altesse sérénissime, qui leur a été donné par la république de Venise, & que depuis les autres princes de l'Europe ont bien voulu leur accorder aussi; quoique dans le fait, on pourroit ne les considérer que comme des fermiers de l'empire Ottoman, & non comme les égaux des princes d'Allemagne ou d'Italie. Leur premier officier se nomme le grand postelnik, c'est une espece de premier ministre. Son emploi journalier à la cour n'est autre chose que d'entrer & sortir sans cesse de la grande salle où est le prince, en tenant en main un grand bâton noir, garni en-haut d'une boule d'argent, avec lequel il fait un grand bruit; le sujet de ces allées & venues est de rapporter au prince la décision du divan, qui se tient dans une chambre voisine, & qui est composé de

douze boyards ou ſeigneurs, & de porter au divan la déciſion du prince. Quand il eſt fatigué de ces promenades, il ſe repoſe dans une chambre particuliere, où il reçoit des viſites & des placets.

Il y a un ſecond & un troiſieme poſtelniks, qui ont auſſi leur bâton noir; mais ceux-là ſont des officiers très-ſubalternes. Le ſecond miniſtre ſe nomme le caminar; celui-ci n'a point de bâton noir, ſon emploi eſt d'être dans les ſecrets politiques du prince. Enſuite vient le grand-logafeth, autrement le grand-chancelier, ſans chancellerie: il y a le ſecond & le troiſieme logafeths, qui ſont des eſpeces de rapporteurs de procès, ou d'écrivains; le grand-veſtiar autrement le grand-tréſorier, ſans tréſor; il y a un ſecond & un troiſieme veſtiar, qui ſont chargés de payer de la caſſette du prince les aſſignàtions par lui ſignées. Le grand-camerask, autrement le premier chambellan, qui eſt chargé d'acheter les peliſſes & papouches pour ſon alteſſe & ſa famille. Le grand & le

petit paarniks, autrement les échansons qui donnent à boire une fois l'année à son altesse. Le grand & le petit commis ou cagers, dont l'emploi est de veiller sur vingt ou trente haridelles dont sont remplies les écuries de son altesse. Le premier & le second vorniks, qui sont des especes d'intendans de la maison du prince; le grand-hatman qui est le général de la cavalerie, laquelle peut bien se monter, avec les fifres, les tambours, les capitaines, les lieutenans, les officiers & bas-officiers, au nombre de vingt-sept à vingt-huit hommes habillés de bleu. Le grand-serdar, dont on a parlé auparavant: cette charge n'est connue en Valachie que sous le nom de grand-ban; celui-ci a les mêmes honneurs, mais son pouvoir est plus étendu. L'aga, autrement le lieutenant général de police, dont l'emploi est de piller le marchand, l'artisan & la courtisanne, & de se jeter trois fois à genoux devant son altesse, en baisant la semelle de sa botte quand cette altesse va à la promenade sur son petit cheval blanc. Cet aga a toujours

avec lui un régiment de dix ſoldats habillés de verd, qui joints à la garde du prince, laquelle eſt de vingt hommes habillés de bleu, & de dix-huit habillés de rouge, forment, y compris la cavalerie, un corps d'armée de ſoixante & ſeize hommes armés de mouſquetons la plupart ſans platine, & de couteaux la plupart ſans manche. L'artillerie des arſenaux conſiſte en trois vieux canons de fer. Quand le prince va à l'égliſe ou à la promenade pour ſe faire voir à ſes ſujets, (*) il eſt ordinairement ſuivi par toute ſon armée & par tous les officiers dont je viens de parler. Après la proceſſion des récolets du grand couvent de Milan, je ne connois rien de plus impoſant ni de plus majeſtueux que cette marche du Hoſpodar de Moldavie.

(*) Le feld-maréchal de Romanzow invitant un jour le prince Grégoire Gika à faire une petite promenade à pied dans la ville de Jaſſy, le prince s'excuſa ainſi : *que diroient mes ſujets, s'ils voyoient leur ſouverain à pied ? Je prie Votre Excellence de m'en diſpenſer.*

Outre ces officiers du prince, il y a deux vataves, especes d'huissiers qui ont toujours en main une demi-aune de galon d'or attachée à un petit bâton d'argent : ils n'ont d'autre emploi que celui de se faire donner la dixieme partie de tout l'argent en litige, qui se paie & se reçoit par sentence du prince. Le grand & le petit armaches sont les prévôts d'armée de son altesse & ceux qui font emprisonner, donner les coups de bâton sur la plante des pieds, pendre & trancher la tête. Dans les antichambres du palais du prince, on trouve à toute heure du jour deux foux, dont l'emploi est de secouer un grelot d'argent, de faire des contorsions & de rire à gorge déployée, quand son altesse passe & repasse d'un appartement à l'autre. Le reste des officiers du palais sont de petits garçons qui servent le café & les confitures, & qui présentent la pipe. Il faut avoir été un certain nombre d'années parmi ces petits garçons, pour devenir grands officiers & ministres d'état.

Les deux provinces sont divisées en

vingt-quatre diſtricts, dont chacun a un iſpravenik ou gouverneur, choiſi par le prince. Ces iſpraveniks, ainſi que tous les officiers publics & ceux de la cour, n'ont d'autres appointemens que la permiſſion de piller & eſcroquer par-tout où ils peuvent. C'eſt ici où brille l'eſprit grec des Grecs modernes : quand ces officiers ne gagnent pas aſſez, ils font ſuſciter adroitement un procès ou une querelle à un riche marchand ou à un riche bourgeois ; & quand la victime eſt entre leurs mains, elle n'en ſort jamais qu'à force d'argent. Si un malheureux que l'on a dépouillé par ruſe ou par force, vient ſe plaindre à ſon alteſſe de quelques-uns de ſes officiers (ce qu'on oſe rarement faire), ſon alteſſe rit & demande enſuite combien d'argent on a ſu tirer de cet homme ; on lui répond tant : eh bien, ajoute ſon alteſſe, il faut le laiſſer crier auſſi haut qu'il voudra : nous avons l'argent. Cette théorie-pratique de dureté & d'injuſtice eſt cauſe que les marchands & les bourgeois ne ceſſent de faire des préſens au prince & à

ses officiers, dans la crainte d'être condamnés à payer quelque grosse somme au premier jour.

Le palais où réside aujourd'hui le prince de Moldavie, est un vieux château qui a servi d'écurie & d'infirmerie aux Russes pendant la guerre. Ce prince a fait seulement reblanchir les murs & coller du papier blanc aux fenêtres brisées. Les appartemens en sont fort vastes, & il n'y a des meubles que dans la chambre à coucher de son altesse. L'économie domestique est portée si loin dans le palais du souverain, qu'à sa propre table on ne donne des serviettes que de quinze en quinze jours & des petits verres à pied rompu; mais quand ce prince veut déployer sa magnificence & ses richesses, (ce qui arrive seulement le jour de sa fête) on voit alors des tables couvertes de porcelaine & d'argenterie. Ce qu'il y a de singulier chez ces despotes de Moldavie & de Valachie, c'est que toutes leurs richesses, argent, bijoux, hardes & ameublemens sont toujours dans des malles ou coffres de voyage, comme

s'ils devoient partir à chaque instant. Et dans le fait ils n'ont pas tort; car ils ont sans cesse à craindre d'être déposés par force, ou enlevés, ou assassinés; & par cette précaution leur famille peut au moins sauver leurs effets les plus précieux.

Tous les enfans mâles des princes se nomment Bézadés : ils conservent ce nom toute leur vie, mais il ne leur donne aucune prétention sur la chaise de Moldavie; l'argent seul est un titre prépondérant auprès de la sublime Porte. Le sort de ces Bézadés est souvent plus triste que celui d'un fils d'artisan; il y en a un grand nombre à Constantinople, à Buchareſt & à Jaſſy, qui sont dans l'indigence, à qui les princes régnans font de petites pensions qui leur suffisent à peine pour subsister.

La ville de Jassy peut contenir environ trente mille habitans, & celle de Bucharest près de soixante mille. Ces villes ne sont point murées, & les maisons en sont éparses çà & là dans la campagne. Le palais du prince de Valachie n'est guere plus magnifique

que celui du prince de Moldavie, mais la ville capitale du premier a un plus grand nombre d'églises, de couvens & d'édifices particuliers. On trouve dans l'une & dans l'autre des cafés turcs & des boutiques assez bien garnies d'étoffes & de clincaillerie. Les deux princes régnans ont établi, chacun dans sa capitale, des écoles auxquelles ils ont donné le nom pompeux de gymnases, & où deux ou trois moines ignorans donnent des leçons des langues latine & grecque & de théologie. Mais ce qui distingue Alexandre Ypsilandi, prince de Valachie, de son confrere Grégoire Gika prince de Moldavie, c'est la protection que le premier accorde aux arts, & le desir qu'il a d'avoir un code de loix particulieres pour son divan (*) & celui des gouverneurs de provinces ; il a attiré à cet effet dans son pays quelques hommes instruits, qu'il a chargés de rédiger ce code qu'il promulguera sans doute, si le despotisme inquiet & odieux de la sublime Porte n'y met aucun obstacle.

(*) Tribunal de justice.

Caractere des Moldaves & des Valaques.

Les Moldaves & les Valaques ſont en général robuſtes, & d'une taille fort avantageuſe. Leur habillement qui eſt aiſé & fort large ne contraint ni leurs membres ni les articulations ; l'exercice du cheval eſt le ſeul qu'ils aiment, & l'on voit ſouvent dans la belle ſaiſon la jeuneſſe s'exercer à lancer le *girit* (*) à la courſe, à la mode des Turcs. Excepté l'étude qu'ils font de la langue grecque, leur éducation eſt preſque nulle.

Les jeunes ſeigneurs deſtinés aux emplois, ſoit à la cour du hoſpodar, ſoit dans les provinces, ſe donnent quelques peines pour apprendre le turc, le latin, le françois & l'italien ; mais très-peu poſſedent paſſablement les

(*) Le *girit* eſt un javelot de bois qui ſe lance en courant à cheval contre l'ennemi qui fuit ; les Turcs & les Grecs ſont fort adroits à cet exercice.

langues étrangeres. La morale des prêtres & la philosophie d'Aristote sont les uniques sources dans lesquelles ils puisent quelques légeres idées de vice & de vertu; il faut avouer cependant qu'à travers cette ignorance générale & stupide, où se trouvent les deux nations, on rencontre chez elles quelques hommes privilégiés de la nature & formés par une éducation étrangere, qui pourroient figurer à côté de nos plus illustres savans; je pourrois en citer quatre, dont les noms méritent d'être connus, & dont trois vivent actuellement à Jassy, & le quatrieme à Bucharest; le premier est un célebre médecin nommé Théodorati, qui parle, écrit & traduit parfaitement les langues françoise, latine, grecque, turque & italienne; mais son plus grand talent est d'être singuliérement versé dans la géométrie & dans l'algebre; son moindre talent est d'être le plus habile médecin peut-être de l'empire Ottoman. Boerhaave & Astruc lui sont aussi familiers qu'Homere; rien n'est étranger pour lui que les absurdités de la

ſuperſtition & de la ſcholaſtique. Le ſecond, nommé Saoul, poſſede également bien ſix langues & connoît aſſez l'hiſtoire de ſon pays, & parfaitement la politique des Turcs ; cet homme eſt le perſonnage le plus important qu'ait en ce moment le prince de Moldavie. Le troiſieme eſt un nommé Bogdan, d'une des plus anciennes familles du pays, perſonnage admirable par ſon éloquence, ſon jugement & ſes connoiſſances dans les langues étrangeres, & celui pour lequel la nation Moldave a le plus de penchant & de reſpect. Le quatrieme eſt Carataja, grand poſtelnik du prince de Valachie, homme tout à la fois ſavant, aimable, grand politique & de la plus ſtricte probité. Il ſemble que le haſard ait voulu dédommager cet infortuné pays, en y jetant quelques hommes extraordinaires à travers la foule barbare & idiote des moines, des peuples & des boyards.

Mais une qualité chez ces peuples, dont la politique militaire pourroit tirer un grand parti, c'eſt celle d'être bons

soldats sous la discipline. L'empereur en a fait l'expérience avec succès & satisfaction : ce souverain a plusieurs régimens de Valaques dans ses armées, & ces Valaques font l'exercice avec une adresse & une agilité surprenantes. C'est une chose remarquable chez toutes les nations, que ce qu'elles apprennent le plus facilement d'abord, c'est l'art de détruire & de massacrer leurs semblables.

Le caractere des Valaques est en général plus gai que celui des Moldaves; ils ont aussi plus d'esprit & de courage : mais on ne peut dire des deux nations qu'elles ne sont portées ni au vol ni à l'assassinat; elles observent même l'hospitalité avec une sorte de satisfaction : au reste leur caractere a été en quelque façon détourné de son penchant à la bonté; & si la simplicité de leurs mœurs a été corrompue, on ne peut l'attribuer qu'aux Grecs qui, tels que des harpies infectes qui gâtent tout ce qu'elles touchent pour s'en emparer seules, viennent du fond de la Thrace & des isles de l'Archipel dé-

pouiller les deux provinces & n'y laisser en sortant que des traces de leurs vices & de leur cupidité.

Les femmes Moldaves & Valaques sont en général assez belles ; elles ont la peau blanche, mais leur teint est ordinairement pâle. On trouve parmi elles très-peu de blondes, mais une grande quantité de brunes claires, à l'œil noir & bien fendu. Le beau sexe de ces contrées est singuliérement porté à l'amour : on en a vu des exemples durant le séjour des troupes Russes en Moldavie & en Valachie ; chaque soldat, ainsi que chaque officier, avoit sa maîtresse ; filles, femmes, veuves, toutes désertoient leur famille & leur village pour suivre ces vainqueurs des Turcs. L'habillement des femmes est une espece de robe longue sans plis, qui leur colle sur le corps, & qui s'attache avec des crochets au-dessous de la gorge, de façon que cette belle partie de leurs charmes s'offre dans toutes ses rondeurs à l'œil curieux du spectateur. Elles ajoutent à cette robe une pelisse qu'elles mettent sur elles toutes

les fois qu'elles ſortent, même en été. Les payſannes qui ne peuvent ſe procurer ni des robes de ſoie ou de coton, ni des peliſſes, ſe contentent d'une chemiſe qui eſt brodée ſur les épaules, & d'un tablier de toile groſſiere qu'elles attachent en forme de ceinture depuis le nombril juſqu'au gras de jambe. Les femmes & les filles font différentes treſſes de leurs cheveux, qu'elles laiſſent quelquefois pendantes ou qu'elles relevent ſous un mouchoir paſſé autour de la tête en forme de caſque; elles joignent ſouvent à cette coëffure des aigrettes des diamans ou des clinquants. Les femmes juives de ces provinces, au lieu d'adopter cette maniere qui ne leur conviendroit pas, puiſqu'elles coupent leurs cheveux, garniſſent leurs bonnets d'un chapelet de ducats autour du viſage: les payſannes ſe contentent de treſſer leurs cheveux & d'en faire une couronne au-deſſus de la tête.

Le caractere du beau ſexe dans ces deux provinces eſt la douceur même. Eſclaves de leurs parens, de leurs maris,

ris, de leurs amans même, les femmes Moldaves & Valaques ne reconnoiſſent d'autre loi, d'autre volonté ſuprême, que celle des hommes. Quoique libres, elles ne ſortent que fort rarement & jamais ſeules; la pareſſe & l'ignorance profonde où elles vivent ſont vraiſemblablement les cauſes de leur fidélité & de leur ſoumiſſion. La jalouſie par conſéquent a rarement occaſion d'exercer ſa fureur ſur elles; le mari parle & la femme tremblante vient lui baiſer la main & demander ſon pardon.

Je ne crois pas qu'aucune femme, pas même les princeſſes regnantes aujourd'hui en Moldavie & en Valachie, ſachent lire & écrire : les Grecs prétendent à cet égard que les femmes ne doivent rien ſavoir que ce que leur mari veut leur enſeigner. Les jeunes filles ſont cachées aux regards de tous les hommes juſqu'au moment où finit la cérémonie de leur mariage, & où elles entrent dans le lit nuptial. Avant ce tems, elles n'ont d'autre occupation que celle de ſoupirer après le mari

qu'il plaira à la divine Providence de leur envoyer : jusqu'à ce moment elles ne jouissent qu'en spéculation des plaisirs de l'amour & du délire de la volupté.

Le contrat civil de mariage se fait devant témoins ; l'acte est signé double par les parens ou amis des conjoints, sans autre formalité (pour les nobles) que la signature du prince & du métropolitain. Le peuple se marie sans faire de contrat; il n'a besoin que de la bénédiction du ciel, c'est-à-dire, du prêtre. Le jour de la cérémonie du mariage venu, l'on couvre la fiancée d'un voile tissu d'or & d'argent, qui descend de tous côtés à grands plis depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture ; on l'empanache d'une coëffure de plumes noires un peu plus hautes que celles de nos dames Françoises ; & dans cet accoutrement, quatre femmes la prennent par-dessous les bras & la conduisent à pas très-lents, comme un criminel que l'on mene au supplice, jusqu'à l'église. Arrivée là, le prêtre lui fait promettre foi & fidé-

lité à ſon futur ; il met la main de ce futur dans celle de la future ; il leur fait baiſer la ſienne à tous deux, & enſuite on entonne un *Kirie* qui dure deux heures ; après quoi l'on reconduit les époux chez eux un peu moins triſtement & plus vîte ; le feſtin ſuccede bientôt, on s'enivre, on danſe toute la nuit, & les deux époux ſe ſont vus pour la premiere fois & ont couché enſemble.

La langue valaque & la moldave ſont à quelques mots de différence la même. Cette langue dérive en grande partie du latin, comme par exemple les mots *pouiné* pane, *mouiné* mane, *apa* aqua, *vinn* vinum, *venouto* ventus, &c. en partie du ſclavon ou ruſſe, comme *slouga* ſerviteur, *prapadito* perdu ; & du polonois, comme *vaivoda* vaivode, prince. Il s'y eſt introduit d'ailleurs un certain nombre de mots turcs & tartares, qui tous enſemble forment un langage barbare & corrompu, qui n'offre nulle énergie, nul goût, & nulle idée abſtraite. Les caracteres d'écriture & d'impreſſion ſont en partie grecs,

russes & tartares. Le grec vulgaire est la langue polie de la cour des hospodars & des gouverneurs de provinces. On y parle aussi l'italien & le françois; le prince & plusieurs seigneurs du pays ont même des livres en cette derniere langue; les ouvrages de M. de Voltaire se trouvent entre les mains de quelques jeunes boyards; & le goût des auteurs François seroit aujourd'hui un objet de commerce dans ces contrées, si le patriarche de Constantinople n'avoit menacé de la colere du ciel tous ceux qui liroient des livres *catholiques romains*, & particuliérement ceux de M. de Voltaire.



RÉFLEXIONS politiques ſur la Moldavie & la Valachie.

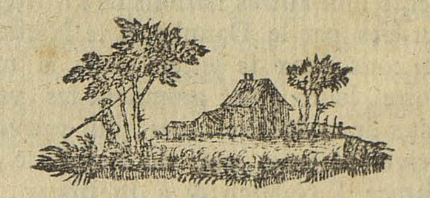
SI les ſuccès d'une politique bien entendue pouvoient faire paſſer ces deux provinces ſous la domination de l'empereur ou du roi de Pruſſe, il ſeroit facile de prévoir & d'expliquer par quels moyens ce pays pourroit devenir un des plus beaux cantons de l'Europe. Les colonies qu'on y enverroit n'auroient point à craindre les inconvéniens & les malheurs qu'ont eſſuyés celles d'Aſtracan, parce que l'éloignement n'eſt point auſſi conſidérable & qu'on a toutes les reſſources de l'Europe policée à eſpérer. On pourroit d'ailleurs éviter les inconvéniens auxquels les établiſſemens du bannat de Temeſvar ont été ſujets, en choiſiſſant mieux les terreins d'habitation; & en cela, les côtes de la Moldavie & de la Valachie ſur le Danube ſont plus favorables, & l'intérieur des terres plus ſalubre; il ne s'agiroit que de ſaigner

les prairies & de faire écouler les eaux ſtagnantes, pour épurer l'athmoſphere & rendre le ſol plus propre à la culture. L'exploitation des mines, des bois, le défrichement des terres, & la culture mieux entendue du vignoble & du fruitier ſeroient des objets qui, dans vingt ans, enrichiroient deux cents mille familles de malheureux expoſés ailleurs à la fainéantiſe & à l'indigence, & rapporteroient au ſouverain ſoixante millions de livres de notre monnoie. Le ſol des plaines & des côteaux a en général des qualités ſi favorables, que par-tout indiſtinctement on pourroit former des établiſſemens avec le riz, le tabac, le ſucre, productions étrangeres à notre continent & ſinguliérement propres à ce terrein. On raſſembleroit dans ce coin de l'Europe preſque tous les objets de culture & de commerce connus ſur le globe. Le déſert qui s'étend depuis Jaſſy juſqu'au Nieſter & aux frontieres de la Podlachie, offre dans une largeur de vingt lieues ſur une longueur de trente, le meilleur terrein

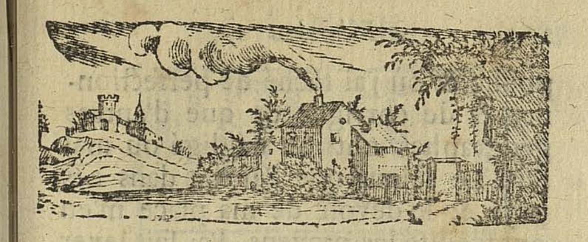
qu'il y ait peut-être nulle part, pour la culture du froment, de l'orge, & la plantation des vergers. Dans cet eſpace on ne trouve pas un ſeul arbre ; mais par-tout la terre eſt couverte d'une herbe haute & d'une verdure vivace ; le terrein eſt ondulé de toutes parts par de petites collines où l'on trouve des ſources d'eau à chaque pas ; il n'y auroit rien de ſi facile que d'y planter des vergers & même des bois : tout y réuſſiroit à merveille.

D'un autre côté, ces deux provinces offrent une nouvelle branche de commerce aux autres nations de l'Europe. Bordées par le Danube & le Nieſter, qui tous deux ſe jettent dans la mer Noire, leurs ports attendent les vaiſſeaux de la Méditerranée, qui peuvent arriver en trois jours du Boſphore de Thrace à Galatch & à Brahilow, & les barques de la Baviere, de l'Autriche & de la Hongrie, qui peuvent y deſcendre en très-peu de tems. Les étrangers n'ont encore tenté aucun commerce de ce côté-là avec les Moldaves & les Valaques. Les Grecs &

les Turcs l'ont fait ſeuls juſqu'à préſent & d'une maniere très-languiſſante. Le tems qui amene toutes les révolutions, doit en amener une ſans doute dans les deux provinces dont je viens de faire l'hiſtoire; mais cette révolution particuliere ne tient-elle pas eſſentiellement au ſort de l'empire Ottoman en Europe? C'eſt ce qu'on ne peut décider qu'après les événemens.



MÉMOIRES
HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES
SUR LA
VALACHIE.
*PUBLIÉS PAR M. DE B***.*



MEMOIRES
SUR LA VALACHIE.

INTRODUCTION.

L'UTILITÉ des bonnes cartes propres à faciliter la connoissance exacte des pays, est trop généralement reconnue pour avoir besoin de démonstration. J'ai appris par ma propre expérience, combien les cartes & les relations que nous avons des contrées qui ont servi de théatre à la présente guerre entre la Russie & la Porte sont imparfaites & remplies de fautes; en conséquence j'ai entrepris l'ouvrage que je présente au

public & où j'ai tâché de perfectionner & de corriger ce que d'autres géographes ont ou négligé ou mal fait.* Le séjour que j'ai fait dans ces pays & le devoir de ma place m'en ont facilité les moyens. J'ai fait lever dans cette vue, par des officiers de l'état-major, des cartes aussi justes & précises que les troubles de la guerre me l'ont permis ; & pour en constater l'exactitude, je les ai confrontées avec les éclaircissemens fournis par les gouverneurs ou *is Prawniks* de chaque canton ; le secours que l'académie impériale des sciences a bien voulu me donner, m'ont mis en état de déterminer assez précisément la longitude & la latitude des lieux suivans :

Lieux.	Latitude.			Longitude de l'obſervatoire de Paris.			Longitude du premier méridien.		
Bender	46°	15′	50″	27°	50′	32″	47°	15′	32″
Ackermann	46	11	56	28	23	45	48	23	45
Kilianova	45	20	23						
Imail	45	21		26	30		46	30	
Buckareſt	44	26	45	23	48		43	48	
Brahilow	45	15	20						
Fockshhani	45	38	50	24	42	50	44	42	30
Jaſſy	47	8	25	25	9	45	45	9	45

Ces points m'ont ſervi de baſe dans la compoſition de la carte générale ; ils ſont fixés avec la plus

grande précision astronomique, & m'ont fait éviter les erreurs qui se trouvent dans les autres cartes & qui se sont conservées faute d'observations exactes ; j'ai tâché aussi d'obtenir à la faveur des triangles un grand nombre d'autres points fixes, pour déterminer la vraie situation des autres lieux. Les sources où j'ai puisé les connoissances de l'état des provinces dont je vais donner la description, sont principalement les archives que j'ai fait fouiller par plusieurs gens du pays, & entr'autres par M. le prince Kantagousin & le *logofet* ou chancelier de la Valachie, qui m'en ont fourni des extraits fort détaillés. Ce *logofet* joignoit à une connoissance approfondie de sa langue, celle de la langue françoise & en général beaucoup de capacité & de mérite. Mais borné aux seules vues d'un géographe, je n'en ai tiré que ce qui avoit rapport au but que je me suis proposé dans cet ouvrage, sans chercher à percer l'obscurité des annales, du tems & de l'origine de ces peuples.

L'enfance des nations reſſemble trop à celle de l'homme pour qu'elles puiſſent ſe ſouvenir dans des ſiecles plus avancés de l'hiſtoire de leurs premieres années. Mille contes fabuleux & ridicules qui amuſent notre enfance, enveloppent de même les premiers tems des peuples ; les troubles & les révolutions qui accompagnent ordinairement cette époque, mettent tant de confuſion & de fauſſeté dans les annales, qu'il eſt preſqu'impoſſible d'en débrouiller le chaos à une diſtance ſi éloignée. J'abandonne ce ſoin aux hiſtoriens ; & me renfermant dans ma ſphere, j'expoſe

1. *La véritable ſituation deſdites provinces & leurs frontieres actuelles.*
2. *La deſcription générale du pays.*
3. *La forme du gouvernement depuis l'époque de la ſoumiſſion de la Valachie & de la Moldavie au pouvoir deſpotique des Turcs.*
4. *Les revenus & dépenſes annuels.*
5. *Le dénombrement des villes, & des*

lieux les plus remarquables selon l'ordre des districts.

Je commencerai par la Valachie, dont la carte est rédigée en quatre feuilles. Après suit la Moldavie dont la carte avec celle de la Bessarabie en remplit six ; les noms des lieux sont traduits autant qu'il a été possible conformément au son de la langue du pays. Ceux qui existent ou dont on voit encore les ruines après les ravages de la guerre, sont marqués sur les cartes ; d'autres dont on ne trouve plus de traces sont mentionnés dans la description, suivant les informations, qu'on a pu tirer des habitans. Si, malgré toute l'attention & tous les soins que j'y ai mis, il s'est glissé quelqu'erreur ou quelque méprise dans cet ouvrage j'espere que l'on voudra bien se souvenir qu'il a été composé au milieu des troubles de la guerre & interrompu par mille occupations inséparables de la charge dont j'ai été revêtue durant tout son cours.

CHAPITRE I.

Situation de la Valachie.

La Valachie, y compris le *Bannat de Crayowa*, s'étend depuis le 43e degré 40 minutes juſqu'au 45e degré 50 minutes de latitude, & depuis le 39e degré 25 minutes juſqu'au 45e degré 30 minutes de longitude depuis le premier méridien.

Les montagnes de *Carapat* (*), qui du ſud-eſt tirent vers le ſud-oueſt, ſéparent cette province de la Tranſilvanie du côté du nord: la petite riviere de *Milkow*, qui prend ſa ſource dans ces montagnes & qui ſe décharge au-deſſous de *Feckschany* dans le *Seret*, & le *Seret* depuis cet endroit juſqu'à ſon embouchure dans le Danube, marquent la frontiere de la Valachie & de la Moldavie vers l'eſt.

Le Danube juſqu'à l'embouchure de la petite riviere de *Woditza*, dans le

(*) Elles ſont plus connues ſous le nom de *Monts Crapacs.*

Bannat de Crayowa, ſert de limite entre cette province & la Bulgarie du côté du ſud ; & la Hongrie depuis la forteresse d'Orſawa juſqu'aux environs de *Mehadia*, borne enfin la Valachie vers le ſud-oueſt. C'eſt ici que la frontiere en quittant le Danube tourne vers les montagnes & ſe retrouve avec celle de la Tranſilvanie. J'aurai l'occaſion de parler plus particuliérement dans le cinquieme chapitre des lieux placés ſur les frontieres ; & c'eſt pour épargner au lecteur des repétitions inutiles, que j'y renvoie.

CHAPITRE II.

Deſcription générale du pays.

Climat.

Comme j'ai determiné dans le chapitre précédent la latitude & la longitude de la Valachie, on pourra aiſément juger que ſon climat doit être doux & tempéré, avec la différence naturelle aux pays, montagneux, qu'il fait plus froid dans les montagnes &

plus chaud dans les plaines. Je me rappelle d'avoir éprouvé dans les plaines qui aboutiſſent au Danube, aux mois de juin, juillet & août, des chaleurs exceſſives, ſuivies ordinairement de tonnerre & d'orages effroyables. Au mois de ſeptembre, où il fait encore très-chaud, les nuits commencent à devenir fraîches, & c'eſt par cette raiſon qu'il fait tous les matins en automne des brouillards fort épais; le ſoleil éleve pendant le jour beaucoup d'exhalaiſons qui ſe condenſent par le froid de la nuit, & qui ordinairement ne ſe diſſipent que vers les neuf ou dix heures du matin. Un étranger qui n'y eſt pas accoutumé, ne ſauroit y faire trop d'attention, & nous avons eu dans cette ſaiſon toujours beaucoup de malades dans les troupes.

L'hiver eſt modéré en comparaiſon de nos climats du nord; le froid y eſt cependant aſſez fort pour faire prendre les eaux des rivieres, des lacs & des marais, excepté le Danube qui ne gele que rarement. L'automne & le printems ſont tout ce qu'il y a de plus agréable

dans ces contrées : le dernier commence au mois d'avril, & le premier ne finit ordinairement qu'avec le mois de novembre.

Situation.

La nature partage elle-même ce pays en deux parties principales; en plaines qui s'étendent du nord-eſt vers le ſud-oueſt le long du Danube depuis la riviere de Seret juſqu'à *Orſawa*, & ont douze à vingt lieues de largeur juſqu'au pied des montagnes de Carapat; & en montagnes qui renferment le reſte du pays du ſud vers le nord.

Un grand nombre de rivieres & de ruiſſeaux y prennent leur ſource, & embelliſſent la contrée en même tems qu'ils ſont d'une grande utilité.

Rivieres.

Je connois peu de pays où il y ait autant de rivieres, ruiſſeaux, lacs & ſources d'eau vive, que dans la Valachie. Les lacs & les rivieres fourmillent de poiſſons les plus délicieux, & la quantité innombrable qu'il y en a

de toute eſpece dans le Danube, ſurpaſſe tout ce qu'on peut dire avec vraiſemblance; on a de la peine à y ajouter foi quand on n'a pas vu le fait de ſes propres yeux.

Les inondations ſont ordinaires aux rivieres de la Valachie, comme à toutes celles qui viennent des hauteurs. Elles arrivent ordinairement au printems, où la neige ſe fond dans les montagnes aux mois de mai & de juin, elles arrivent auſſi vers la fin de l'automne. L'année 1771 l'inondation du Danube dura juſqu'au milieu de juillet; ce fleuve ne rentra dans ſon lit que vers la fin de ce mois, & ſes eaux furent encore très-baſſes au commencement d'octobre. Il arrive auſſi quelquefois au milieu de l'été, que les rivieres & les ruiſſeaux s'enflent ſubitement, lorſqu'il tombe de grandes pluies dans les montagnes. On en eſt averti d'avance, parce que l'eau commence à écumer & à ſe troubler. Souvent on vient de paſſer à ſec un petit ruiſſeau que quelques momens après on ne peut plus traverſer que très-difficilement & avec beaucoup de riſque.

Les gens du pays m'ont aſſuré que pluſieurs rivieres de la Valachie charient des grains d'or parmi le ſable. J'ai vu des bagues & des vaſes faits avec de l'or que l'on trouve parmi le ſable de l'*Olta*, & je ſais que les Ziganes paient un certain tribut pour la permiſſion de pêcher celui de la *Jalówitza*; mais je n'ai pas eu l'occaſion d'en approfondir le fait à l'égard des autres rivieres.

Les principales rivieres de la Valachie, comme *le Seret*, *la Jalowitza*, *l'Argis* & *l'Olta*, ſont navigables; mais elles ne portent que des bateaux plats. Le Danube, dont le courant a de 18 à 60 pieds de profondeur juſqu'aux environs de *Hirſowa*, en porte de toute eſpece.

Toutes ces rivieres & tous ces ruiſſeaux venant pour la plupart des montagnes de Carapat, ſont très-rapides. Le Danube, dans lequel ils ſe déchargent tous directement ou indirectement, eſt un des plus grands fleuves de l'Europe, & juſqu'à l'embouchure de *l'Olta* ſa moindre largeur eſt d'une demi-

lieue commune. Il forme un aſſez grand nombre d'isles, dont pluſieurs ſont habitées, d'autres ornées de belles forèts & de riches prairies.

Il n'y a pas en Europe un fleuve plus agréable & plus utile aux provinces qu'il traverſe & qu'il arroſe, que le Danube; il réunit en lui tous les avantages & toutes les commodités que des rivieres peuvent procurer à un pays.

L'eau des rivieres & ruiſſeaux de la Valachie eſt ordinairement bonne à boire : celle du Danube eſt un peu dure, mais convenable à la ſanté; en revanche l'eau des lacs & marais eſt ſouvent minérale & ſalée : il faut ſe garder d'en faire beaucoup d'uſage; car la diarrhée, les fievres malignes & d'autres maladies en ſont ordinairement la ſuite.

J'obſerverai encore, que les habitans prennent un ſoin particulier d'embellir les ſources d'eau vive; ils les entourent de murailles, leur donnent des noms célebres dans tout le pays, & les embelliſſent de mille manieres différentes. On en trouve auprès des villes & villages, ſur les grands chemins &

en d'autres endroits moins fréquentés. C'eſt une particularité qu'on ne rencontre que dans la Turquie & dans les pays orientaux. J'ignore ſi elle tire ſon origine de la chaleur du climat, ou d'un devoir religieux, ou des deux enſemble, ou de quelqu'autre circonſtance; ce que je ſais, c'eſt que cet uſage eſt très-ancien & que l'on en trouve des traces dans les tems les plus reculés.

Montagnes.

Les montagnes qui bornent le pays au nord, ſont comme nous avons dit, les Carapats. Elles ſont comptées parmi les plus hautes & les plus grandes de la terre; il y en a dont les cimes élevées au-deſſus des nues ſont couvertes d'une neige qui ſe fond rarement. C'eſt la même chaîne de montagnes, qui ſous différens noms ſéparent la Pologne d'avec la Hongrie, bornent la Tranſilvanie, la Moldavie, la Valachie, & traverſent la Hongrie, la Boheme, la Siléſie & une partie de l'Allemagne. Les *Carapats*, principalement celles de *Schachlow*, ſont les plus hautes; leur

largeur

largeur varie de dix à quinze lieues & occupe preſque la moitié du pays. C'eſt la barriere la plus forte que la nature ait pu donner à cette province contre toute inſulte de ce côté - là. Il y a peu de paſſages, & ils ſont très - difficiles ; de ſorte qu'un petit nombre d'hommes peut aiſément les défendre contre des forces infiniment ſupérieures. Ces montagnes ſervent auſſi de refuge aux habitans pendant les troubles de la guerre ; ils ſe ſauvent chez les montagnards, & quittent le plat pays expoſé à toutes les fureurs & aux ravages des Turcs, qui les ſoupçonnent toujours d'intelligence avec leurs ennemis, & exercent en conſéquence contre eux les cruautés les plus inouies.

Dans ces tems malheureux, les Valaques trouvent dans les montagnes un aſyle aſſuré contre la rage de leurs tyrans, qui n'oſent riſquer de les y chercher, craignant les embûches & la fermeté de ceux qui les habitent. Les avenues en ſont preſqu'inacceſſibles, & ne ſont connues que des gens qui y font leur demeure ordinaire. J'ai

trouvé les montagnes en général plus peuplées que les plaines, quoiqu'elles ſoient moins fertiles ; je viens d'en dire la raiſon.

Sol.

Le plat pays, qui fait à peu près l'autre moitié de la Valachie, eſt en général fertile, arroſé par un grand nombre de ruiſſeaux & coupé en mille vallons agréables. La bonté naturelle du ſol récompenſe avec uſure les peines du laboureur, & ſa culture demande très-peu de ſoins & de travail, pour produire en abondance toutes ſortes de fruits & de grains. Les grains ordinaires ſont le froment, le bled que nous nommons de Turquie, l'orge, le bled de ſarraſin, le millet & quelque peu d'avoine : les habitans de ces contrées nourriſſent communément leurs chevaux avec de l'orge, à l'exemple des Turcs.

Ils ne cultivent que rarement le ſeigle, parce qu'ils ne mangent que du pain de froment & de millet, ou une eſpece de pâte préparée avec du bled

turc, appellé dans leur langue *coucou-rouſe.* Pour le lin & le chanvre, ils en ſement peu, & uniquement pour leurs beſoins domeſtiques.

Les pâturages & les prairies répondent parfaitement à la bonté des champs; ils nourriſſent & engraiſſent quantité de troupeaux, de chevaux, de bêtes à cornes & de moutons, dont la chair eſt fort délicate, & très-recherchée parmi les Turcs.

Les pâturages de la Valachie ſont ſi bons & ſi célebres, que les voiſins même y font paſſer tous les ans pluſieurs milliers de chevaux, & des troupeaux nombreux de bœufs & de moutons, qui s'y engraiſſent.

Vin.

La vigne n'eſt pas le dernier objet de la Valachie; elle y croît par-tout, quoiqu'elle ſoit plus généralement & avec plus de ſuccès cultivée au pied des montagnes. Le vin n'eſt pas ſeulement bon, mais il eſt abondant. Il y en a qui le diſpute en bonté avec celui d'Hongrie; & ſi l'on en trouve

peu, c'eſt uniquement la faute des habitans, qui ne ſavent ni le faire, ni le conſerver.

Je ne connois pas de plaiſir égal à celui que l'on éprouve en voyageant pendant l'automne à travers ces vignobles, par-tout entourés de beaux & ſpacieux vergers.

Fruits.

On trouve ſouvent des forêts entieres d'arbres fruitiers, tels que poiriers, pommiers, ceriſiers, &c. & des vignes ſauvages en abondance. La plus grande partie des montagnes reſſemble, à cauſe de ces forêts, aux plus beaux jardins; les ruiſſeaux qui s'en précipitent avec un doux & agréable murmure, roulent dans les plaines une eau claire & ſaine, & arroſent en les traverſant, les vallons les plus agréables: on les diroit formés exprès pour offrir aux yeux la plus belle vue qu'on puiſſe imaginer. L'art s'efforce en vain d'approcher de la nature, nos plus beaux jardins ſont bien au-deſſous de ces habitations ſauvages des montagnards de la Valachie.

On juge aiſément par la douceur du climat & par la bonté du ſol de la Valachie, que les fruits n'y ſauroient manquer. Les melons & ſur-tout les melons d'eau ſont d'une grandeur & d'un goût qui ſurpaſſent tous ceux que j'ai vus en d'autres pays.

Bois.

La Valachie ne manque point de bois ; les montagnes ſont couvertes de vaſtes & belles forêts, & une partie du plat pays en eſt garnie. Il faut en excepter cependant toute la plaine qui côtoie le Danube ; à la diſtance de quatre ou cinq lieues de ce fleuve on trouve rarement du bois. Le bois le plus commun eſt le chêne, le hêtre, l'orme, &c. Le chêne ſur-tout eſt d'une grandeur & d'une bonté particulieres, & fort recherché pour la conſtruction des vaiſſeaux & de toutes ſortes de bâtimens. Il y a très-peu de bouleaux dans la Valachie, & point de ſapins dans les plaines : mais il y en a dans les montagnes, d'une eſpece plus noble que le ſapin ordinaire ; ſon écorce eſt

blanchâtre, l'arbre fort haut, fort droit & presque sans nœuds; il donne des mâts excellens, & il est très-propre à faire des bâtimens de mer.

Animaux.

Les animaux, tant sauvages que domestiques, forment encore un objet important de la subsistance & de la richesse d'un pays. La bonté & la beauté des chevaux de la Valachie, la grandeur & la force des bœufs, la fertilité des vaches, les troupeaux nombreux de moutons & de chevres sont connus & célebres dans toute la Turquie & dans tous les pays voisins. Le gros gibier de toute espece y est aussi en grande abondance, & le chasseur y trouve aisément de quoi exercer son industrie. Les forêts & les montagnes fourmillent de chevreuils, daims, bouquetins, sangliers, & les plaines sur-tout de lievres. Les bêtes carnassieres qu'on y trouve, sont les renards, les ours, les loups, loups cerviers, &c. Il y a encore une espece particuliere de loups de plaine de moindre grandeur que les

montagnards. Ces loups de plaine habitent ſur-tout le rivage du Danube, & ſe cachent dans les roſeaux des lacs & marais qui y communiquent. Ils ſont en grand nombre, fort carnaſſiers, & cauſent beaucoup de dommage aux troupeaux.

La quantité du menu gibier ſurpaſſe encore le nombre des quadrupedes; les perdrix & les outardes ſont d'un goût délicieux & en grand nombre, ſur-tout dans les plaines qui avoiſinent le Danube.

J'ai remarqué dans les forêts une variété agréable de pigeons ſauvages, & une eſpece de pie noire à tête rouge, de la grandeur d'un poulet: ſa chair eſt délicieuſe; mais elle connoît toutes les fineſſes du chaſſeur, & on ne l'attrape que très-difficilement.

Les oiſeaux de proie, les aigles, les faucons, &c. y abondent.

Les oiſeaux aquatiques, les oies, les canards, couvrent les eaux & ſur-tout le Danube; les cignes & les pélicans ſont auſſi très-nombreux ſur ce fleuve.

Insectes.

Il y a dans la Valachie, comme dans tous les pays chauds, beaucoup d'insectes de toute espece. Celle qui récompense les incommodités que les autres causent aux hommes, aux animaux & quelquefois même aux fruits, c'est l'abeille. Elle y trouve par-tout sa nourriture, sur les montagnes comme dans les plaines, qui sont couvertes des plus belles fleurs : l'abeille en tire le suc & compose un miel délicieux qui est en même tems un des plus riches produits du pays. Je ne saurois passer ici sous silence un insecte fort commun & fort incommode dans tous les pays, savoir, les cousins ; ils sont plus acharnés & plus sanguinaires dans ces contrées que par-tout ailleurs.

Mines.

Comme nous avons déjà remarqué que la moitié de la Valachie consiste en montagnes qui forment une même chaîne avec celles de la Hongrie, on n'a qu'à jeter les yeux sur les trésors que

la derniere tire de ſes mines, pour préſumer avec vraiſemblance que les montagnes de la Valachie ne doivent pas renfermer moins de richeſſes. Le fait que nous avons rapporté, ſavoir, que pluſieurs rivieres qui prennent leur ſource dans les montagnes roulent des grains d'or, en fournit une preuve d'autant plus convaincante que toutes les eaux s'enflent ſubitement: on trouve, après qu'elles ſont rentrées dans leur lit, ces grains d'or en plus grande quantité. La raiſon en eſt ſimple; les rivieres en s'accroiſſant deviennent plus rapides & acquierent par conſéquent plus de force pour entraîner les petites particules d'or qu'elles rencontrent dans leur paſſage à travers les montagnes. Quoi qu'il en ſoit, des richeſſes auſſi clairement annoncées par la nature & auſſi avidement recherchées dans d'autres pays, ſont abſolument négligées dans celui-ci. L'on peut en donner pluſieurs raiſons. L'indolence du gouvernement, la pareſſe & l'ignorance de la nation, la crainte qu'elle a de perdre avec ſes richeſſes les foibles reſtes de

liberté que ſes maîtres lui ont encore laiſſés, le changement continuel des hoſpodars dont la dignité paſſe rarement à leurs héritiers, le peu de beſoin encore que l'on a de richeſſes dans un pays que la nature a ſi abondamment pourvu de tout ce qui peut fournir à la ſubſiſtance & à l'aiſance des habitans, toutes ces conſidérations enfin peuvent entrer dans le ſoin qu'on s'eſt toujours donné de cacher ces tréſors à l'avidité inſatiable des Turcs. Peut-être auſſi ceux-ci en ſont bien inſtruits; mais par une ſuite d'une politique encore plus raffinée, ne ſe ſoucient-ils pas qu'il y ait des mines ſur leurs frontieres. Du reſte les Turcs n'aiment guere à ſe donner beaucoup de peine eux-mêmes, ils ſont accoutumés à cueillir le fruit du travail d'autrui.

On ne trouve pas ſeulement des indices d'or dans les montagnes de la Valachie, on en trouve auſſi d'argent & de toutes ſortes de métaux & minéraux: cependant il n'y a pas une ſeule mine dans tout le pays, excepté les mines de ſel, qui ſont fort abondantes

& conſidérables ; on me les a aſſuré inépuiſables.

Le ſel en eſt très-bon & du plus pur cryſtal qu'on puiſſe trouver ; il eſt de la même qualité que celui qu'on trouve en Pologne, à *Wieliczka*, à *Bochnia*, &c. On m'a aſſuré encore, qu'il y a eu autrefois des mines de cuivre & de fer dans le Bannat Sévérien ou de Crayowa ; mais aujourd'hui il n'y en a abſolument plus.

Après avoir donné une deſcription abrégée de la nature du pays, il nous reſte à parler de ſa diviſion politique & générale, de ſes habitans, de ſon commerce & de quelques points qui y ſont relatifs.

Diviſion politique du pays.

La Valachie eſt diviſée aujourd'hui en deux parties ſéparées par la riviere d'Olta, ſavoir, la principauté de la Valachie proprement dite, & le *Bannat Sévérien*, ou le *Ban de Crayowa.* La premiere eſt encore diviſée en douze diſtricts appellés dans la langue du pays *zinutes*, ſans comprendre la *raya* de

Braïla, & le Bannat ſe partage en cinq diſtricts.

Les diſtricts de la Valachie ſont :

1. Slam-Ribnik.
2. Buſeo.
3. Sekujeni.
4. Prachowa.
5. Jalowitza.
6. Ilfow.
7. Dembowitza.
8. Wlaska.
9. Telcorman.
10. Muſchzelul.
11. d'Argiſch.
12. Oltul.
13. La Raya de Braïla, la Raya de Giourgewo, & la Raya de Tourno.

Le pays au-delà de l'Olta ou le Ban de Crayowa conſiſte dans les diſtricts ſuivans :

1. Romanozi.
2. Wulza.
3. Dolſchi.
4. Gorſy.
5. Mehedinza.

Des habitans.

Comme je me ſuis déjà expliqué ſur le but de cet ouvrage, j'aurai ſoin de ne m'en pas écarter en parlant des habitans de la Valachie, & je ne m'arrêterai point à leur origine ni aux recherches relatives aux révolutions qu'ils ont eſſuyées dans la ſuite du tems.

Il eſt hors de doute que les habitans actuels de la Valachie deſcendent de la colonie Romaine que l'empereur Trajan établit dans ces contrées, après en avoir vaincu les anciens poſſeſſeurs, dont le nom & la mémoire ont été effacés par l'éclat du nom romain. Et quoique la Valachie n'ait pas plus été garantie que les autres pays du midi, des inondations & des invaſions des barbares, le nom romain & la langue romaine s'y ſont toujours conſervés. Les habitans s'appellent encore *Romains*; le nom de Valaque eſt apparemment un nom eſclavon, que les Turcs ont cependant adopté. Mais comme les Valaques d'aujourd'hui ſont un mèlange de pluſieurs peuples, leur langue eſt de même mèlée de pluſieurs termes

étrangers si défigurés, qu'il est très-souvent impossible d'en deviner l'origine. Chaque peuple barbare y a mis du sien, & du tout ensemble il est résulté un jargon effroyable. Cependant la langue romaine a prévalu; mais elle n'a pas eu un meilleur sort dans la Valachie que dans les autres contrées, où elle dominoit autrefois. Elle s'y est même plus corrompue que par-tout ailleurs.

Les Valaques sont en général de grande taille, bien faits, robustes & d'un tempérament fort sain. Les maladies sont rares parmi eux; & la peste, quoique fort fréquente en Turquie, ne s'y manifeste presque jamais, excepté en tems de guerre, où ce fléau leur est apporté de l'Asie par les troupes.

Il est affligeant qu'un pays si beau, d'un sol si fertile, sous un ciel si heureux, & habité par des hommes de cette trempe, soit si peu peuplé; je suis persuadé qu'il pourroit nourrir cinq ou six fois plus d'habitans qu'il n'en contient actuellement, & le pis est qu'il se dépeuple de plus en plus, sur-tout depuis trente ou quarante ans. On peut

en donner pluſieurs raiſons. Le gouvernement trop deſpotique des Turcs; les impôts dont l'hoſpodar eſt obligé de ſurcharger le pays pour ſe mettre en état de payer le tribut annuel & de s'acheter des amis puiſſans à la cour du grand-ſeigneur; la maniere tyrannique dont ces impôts ſont levés; les vexations des boyards qui ſe vengent ſur leurs ſujets, du ſouverain mépris que les Turcs leur font eſſuyer; les guerres où la Porte a été engagée ſi ſouvent, dont la Valachie n'a que trop reſſenti les ſuites & dont elle a été ſouvent le théatre; les barbaries & les cruautés inouies que les troupes exercent à leur paſſage, où elles n'obſervent ni ordre ni diſcipline, & foulent également aux pieds les loix, la religion & l'humanité, dont elles n'eurent jamais la moindre connoiſſance; la peſte même qu'elles y amenent ordinairement à leur ſuite. Toute cette foule de maux deſtructeurs, dont un ſeul ſuffit pour dévaſter & dépeupler le pays le plus floriſſant, contribuent en proportion égale au dépeuplement

de ces provinces, qui augmente tous les jours encore par la désertion de ses habitans. La politique sage & bienfaisante des voisins les reçoit à bras ouverts, & la Transilvanie sur-tout a été depuis quelque tems leur refuge ordinaire ; ils y trouvent, par la ressemblance du sol, des mœurs & de la langue, une seconde patrie & un gouvernement moins sujet à des révolutions si funestes.

Depuis que les Russes ont fait la conquête de ce pays, plusieurs familles sont retournées à leurs foyers. Mais il faudroit une longue suite d'années pour rendre à la Valachie son ancienne splendeur, pour ressusciter tant de villes autrefois peuplées & florissantes, & pour rétablir tant de riches villages & tant d'habitations désertes, dont en traversant le pays on trouve à chaque pas de tristes vestiges.

Les mœurs des Valaques sont simples, & ne sont point embellies ni gâtées par l'art. Ils ont pris beaucoup de choses des Turcs leurs maîtres ; ils s'habillent & vivent à peu près à leur

maniere; ſobres dans leurs repas, ils préferent les légumes & les fruits aux mets plus recherchés. Leurs maiſons & demeures ſont auſſi bâties & arrangées à la turque, ſur-tout celles des grands & des gens à leur aiſe. On ne ſe ſert pas ordinairement de vitres dans la Valachie ; ce ſont des veſſies de cochons qui en tiennent lieu : les chambres où les femmes ſe trouvent, ſont toujours fermées par ces ſortes de fenêtres ; car les Valaques cachent le ſexe ainſi que les Turcs, & cherchent à le ſouſtraire aux yeux avides de l'étranger ; la galanterie en devient plus difficile & plus raffinée chez les uns & chez les autres. Leurs vertus, ainſi que leurs vices, ont encore beaucoup de rapport enſemble. Les Valaques, comme les Turcs, ſont hoſpitaliers entr'eux, mais très-réſervés à l'égard de l'étranger. Comme il n'exiſte point d'auberges publiques dans toute la Valachie, l'hoſpitalité y eſt très-néceſſaire, & il ſeroit à deſirer qu'elle devînt d'une pratique générale.

On entend fort rarement parler dans

la Valachie de meurtres, de vols, d'assassinats, ou d'autres crimes atroces. Ces peuples aiment un peu le vin, ils sont paresseux & avares, mais du reste assez bonnes gens; si l'on trouve parmi eux des fourbes, ce sont presque toujours des Arméniens, des Grecs & des Juifs, qui ici, comme par-tout ailleurs, excellent dans les moyens de s'enrichir aux dépens d'autrui.

Les Valaques sont braves & bons guerriers; ils aiment presque tous la chasse, sur-tout les montagnards, qui sont d'excellens tireurs; & cette occupation les forme extrêmement à la guerre.

Ce que je viens de dire du caractere moral des Valaques, de leurs mœurs & de leurs coutumes, ne doit s'entendre que de la portion la plus nombreuse de la nation; car les grands, les courtisans & les gens riches imitent entiérement les Turcs, & leur ressemblent parfaitement, à la différence près, que la religion peut mettre entre deux peuples. Ils sont lâches & rampans devant leurs supérieurs, in-

ſupportablement fiers avec leurs inférieurs : l'argent leur fait tout faire ; ils ſont intrigans, cabaleurs, ſang-ſues impitoyables du peuple, oppreſſeurs du foible, ſéveres envers leurs ſujets & tyrans dans leurs maiſons. En un mot, ils ont tous les ſymptomes du deſpotiſme ſous lequel ils ſont abattus. L'eſclave ne ſait traiter qu'en tyran ceux que le ſort a ſoumis à ſon pouvoir. Cette regle n'eſt cependant pas ſans exception. J'ai connu moi-même en Valachie des ſeigneurs d'un caractere très-eſtimable. Si la plus grande partie ne l'eſt pas davantage, c'eſt que la jeuneſſe n'y reçoit aucune éducation, & que dès la plus tendre enfance elle eſt entourée d'eſclaves & accoutumée à commander, avant d'avoir appris à obéir.

Au reſte, tous les Valaques ſont libres ; il n'y a que les Zigans, que les François appellent Bohémiens qui ſoient eſclaves en Valachie. Ce peuple vagabond, qui n'a nulle part de patrie, s'y trouve en grand nombre. Ils ont leur propre langue ; mais ils ſavent auſſi la

langue du pays. Ils ſont chrétiens, mais d'ailleurs tout différens des autres Valaques, & en général fort mauvais ſujets.

Sciences.

Les ſciences & les beaux arts n'ont guere fait plus de fortune en Valachie que dans les autres pays ſoumis à la Porte : ils y ſont négligés & mépriſés au point qu'il n'y a pas même de terme dans la langue du pays, pour exprimer le mot d'art ou de ſcience. On peut en conclure que l'ignorance doit être extrême dans ces provinces. Il n'y a que quelques ſeigneurs ou marchands qui ont voyagé, qu'on diſtingue de la foule. La médecine eſt la ſeule ſcience à laquelle ils s'appliquent ; on va pour l'étudier, en Italie ou en Allemagne : cependant je n'aimerois pas à confier le ſoin de ma ſanté aux médecins Valaques. Quelques - uns d'entr'eux ſavent l'italien, & parmi les marchands il y en a qui parlent l'allemand, ceux principalement qui fréquentent la foire de Leipſic.

La langue françoiſe eſt peu connue dans ce pays. Les gens de condition parlent turc, & c'eſt la langue du bel air. Boukareſt eſt la capitale de la Valachie, & tout le monde y alloit ci-devant apprendre le ton & les uſages du monde ; c'étoit un endroit brillant & agréable avant la guerre.

Métiers.

Ce ne ſont pas ſeulement les gens de lettres, les ſavans & les habiles artiſtes, qui manquent à la Valachie ; les métiers même les plus néceſſaires y ſont également négligés. On y trouve à la vérité des gens de toutes ſortes de profeſſions ; mais ce ſont les plus lourds & les plus ignorans que j'ai vus. Les meilleurs d'entr'eux ſont Arméniens, ou Juifs, & pour les métiers bas, les Zigans ou Bohémiens ; car les Valaques eux-mêmes ne ſont nullement portés à s'appliquer à quelque choſe qui exige du jugement, des ſoins & un travail aſſidu. Ils ne ſe donneroient pas la moindre peine pour ſe procurer quelques commodités, ou pour réfor-

mer d'anciennes habitudes & chercher à se rendre la vie plus agréable. Ils vivent toujours à leur ancienne maniere, ne s'embarrassant nullement de ce qui se passe ailleurs; & autant que j'ai pu le remarquer, ils n'en sont pas plus malheureux pour cela.

Religion.

Les Valaques sont du rite grec, mais aussi ignorans en fait de religion qu'en fait de sciences & d'autres connoissances utiles. Cela n'est pas du tout étonnant: un esprit imbécille & étranger à toute réflexion ne peut échapper à la superstition, il s'attache aux cérémonies extérieures, & croit aveuglément ce que le mensonge a intérêt de lui persuader; les fantômes, les sorciers, les démons & mille autres absurdités enfantées par la crédulité & l'ignorance, & méprisées des peuples éclairés, conservent tout leur empire dans la Valachie; & tant qu'on n'y sera pas plus instruit & qu'on n'y aura pas de bons livres, on croupira toujours dans cet état de ténebres. Dans toute la Va-

lachie on ne trouve que des livres d'égliſe en caracteres moitié grecs, moitié eſclavons ; ils ſont pour la plupart imprimés en Pologne ou en Tranſilvanie. Les prêtres eux-mêmes ſont peu inſtruits & peu éclairés ; toute leur ſcience ſe borne à ſavoir lire & écrire.

L'hiſtoire de l'eſprit humain eſt toujours la même. Le premier âge d'un peuple eſt celui de la barbarie & de la ſuperſtition. La philoſophie arrive à pas lents & tardifs à la ſuite de l'aiſance & de la proſpérité publiques, pour arracher aux nations les fers que l'ignorance, la fourberie & la politique leur avoient forgés dans des ſiecles groſſiers, & qui ne peuvent plus être ſupportés dans des ſiecles éclairés. Mais le ſiecle de la philoſophie eſt encore loin de la Valachie.

Commerce.

Quand on jette les yeux ſur le Danube, auſſi diſtingué par ſa grandeur & la longueur de ſon cours, que propre par ſa ſituation à favoriſer le commerce le plus étendu entre une partie de l'A-

ſie & de l'Europe ; quand on remarque les rivieres comme *l'Olta*, *la Jalowitza*, *le Seret*, qui traverſent la Valachie & ſont toutes navigables, on apperçoit d'abord que ce pays a reçu pour le commerce tous les avantages naturels que d'autres pays ne ſe procurent qu'à grands frais & efforts, & par des canaux auſſi diſpendieux à établir qu'à entretenir.

Toutes les contrées de la Valachie pourroient, par le moyen de ces rivieres, aiſément prendre part au commerce le plus avantageux. Car en voyant d'un côté vers l'orient la capitale d'un grand & riche empire, & de l'autre vers l'occident tous les arts & toutes les fabriques dans leur perfection, fourniſſant tous les objets d'un trafic deſiré, l'on ſent à quel degré de richeſſe le commerce de la Valachie pourroit être porté. Il y eut autrefois quelques villes marchandes, parmi leſquelles on doit principalement compter la ville d'*Oraſch*, à l'embouchure de la Jalowitza ; elle étoit très-floriſſante, mais nous n'en avons plus trouvé que les ruines. En général, le commerce a toujours été languiſſant ;

ſant; & la nation n'a jamais eu cet eſprit d'induſtrie, d'activité & de travail qui en eſt la baſe.

Giourgewo & *Braila* ſervoient de nos tems d'entrepôts généraux aux marchandiſes qui paſſoient en Turquie, tant par eau ſur le Danube & la mer Noire, que par terre ſur les grandes routes de Conſtantinople; mais la guerre préſente les a ruinées, & tout commerce eſt actuellement interrompu. Les principaux objets d'exportation ſont les bœufs, les chevaux, les moutons, la viande ſalée, les fruits, le vin, le miel, le beurre, la laine, les peaux de bœufs, le bois, le ſel, &c. Les chevaux ſont fort eſtimés en Turquie pour leur qualité & leur beauté; ils ſont même recherchés de pluſieurs princes d'Allemagne pour la cavalerie légere. Les bœufs ſont connus par leur grandeur & leur force, auſſi bien que par la bonté de leur chair: on les mene juſqu'en Siléſie & dans d'autres provinces d'Allemagne. Les moutons ſont préférés en Turquie, pour la délicateſſe de leur chair, à tous les autres, & il y en

paſſe un grand nombre tous les ans. Il ſe faiſoit auſſi autrefois un débit conſidérable de viande ſalée, que l'on préparoit dans une isle du Danube ſituée vis-à-vis de *Braila*, & qui en tiroit le nom d'Isle de Boucherie; cette viande ſe tranſportoit enſuite à Conſtantinople & en d'autres endroits de la Turquie.

Le beurre, le miel, la laine & les peaux formoient auſſi une branche de commerce important avec les Turcs.

Nous avons déjà obſervé que l'agriculture a été de tout tems négligée en Valachie, & l'exportation des grains n'y a jamais été conſidérable.

Voilà à peu près les principaux objets du commerce qui ſe faiſoit avant la guerre entre les Valaques & les Turcs; mais toute communication entr'eux ayant été interrompue depuis que les Ruſſes ont fait la conquête de la Valachie, le commerce l'a été de même.

Les Turcs en ſouffrent beaucoup: ils tiroient de cette province beaucoup de proviſions pour la ſubſiſtance de Conſtantinople & de leurs fortereſſes le long du Danube. Les Va-

laques n'y ont pas gagné non plus ; car bien que l'armée Ruſſe y ait apporté & dépenſé beaucoup d'argent, & occaſionné une grande conſommation, le pays n'en a pas moins été la victime d'une guerre ſi fatale aux Turcs : ceux-ci voyant qu'ils n'étoient plus en état de s'y maintenir, l'ont preſqu'entiérement dévaſté en l'abandonnant aux vainqueurs.

Le poiſſon qui eſt en ſi grande abondance dans le Danube, pourroit encore former un objet conſidérable de commerce, à cauſe de la conſommation que les pays catholiques & grecs en font pendant le tems du carême : mais la pêche eſt négligée en Valachie comme tout autre genre d'induſtrie. Il ſe fait à la vérité quelque débit de poiſſon ſalé dans le pays même, ſur-tout dans les montagnes, il en paſſe auſſi en Hongrie & en Tranſilvanie ; mais tout cela eſt peu de choſe en comparaiſon de ce que cela pourroit être.

Les fruits délicieux qui dans ces climats heureux n'exigent preſque aucun ſoin & que la nature y donne avec lar-

geſſe, mériteroient encore plus d'attention, ſi l'on cherchoit à en tirer parti.

Le vin en général eſt bon : il ſe vend en Hongrie, en Pologne & dans l'Ukraine. Sans examiner ſi une culture plus ſoignée ne pourroit ajouter à ſa qualité naturelle, j'obſerverai ſeulement que l'on en pourroit faire une quantité incomparablement plus conſidérable.

Les bois remplis d'arbres de toute eſpece, dont la commodité, le luxe & la navigation ont diverſifié l'uſage, & qui pour ces raiſons ſont par-tout recherchés, ne ſervent preſqu'ici que de refuge aux bêtes ſauvages.

Pluſieurs arbres fruitiers, & ſur-tout le noyer, fourniſſent un excellent bois de menuiſerie. L'orme & le hêtre ſont d'un uſage connu, & le chêne eſt ſur-tout d'une qualité ſupérieure en Valachie, tant pour la charpente que pour la navigation. On ſait que les pays ſeptentrionaux font de leur bois, quoique d'une eſpece inférieure, une des branches les plus riches de leur commerce; mais rien ne peut exciter l'induſtrie des

Valaques. Je n'ai pas trouvé dans tout le pays un ſeul moulin à ſcier.

On jugera aiſément qu'une nation qui ſe ſoucie ſi peu de commerce, ne prendra pas un grand ſoin de l'établiſſement de fabriques : auſſi n'y en a-t-il pas en Valachie. Il y avoit autrefois à Boukareſt une fabrique d'étoffes & de draps, dont les entrepreneurs, ainſi que les ouvriers, étoient preſque tous Allemands ; mais ils ſe ſont retirés, & les fabriques avec eux.

Ce que nous venons de dire prouve aſſez que non-ſeulement la Valachie a de quoi faire un commerce ſolide, durable, lucratif, mais que la nature & ſa ſituation l'ont miſe à portée de s'en procurer ſans aucun effort tous les avantages poſſibles : cependant le commerce y languit d'une maniere déplorable ; & ce qui dans ce ſiecle eſt devenu la ſource principale de la richeſſe & de la force des nations, l'objet de l'attention la plus forte des gouvernemens & de la méditation la plus profonde des meilleurs eſprits, eſt totalement ignoré dans un pays favoriſé par la nature de

l'abondance & de la fécondité en tout genre. Tels sont les fruits de la pareſſe & de la ſtupidité.

Mais cette léthargie profonde qui accable & abrutit toute une nation, n'eſt pas une maladie ſoudaine qui ſaiſit un peuple ſubitement; elle eſt la ſuite d'un long deſpotiſme, qui deſſeche peu à peu toutes les ſources de la vie, qui arrête enfin tous les reſſorts de l'ame & finit par cauſer une ſtagnation univerſelle & mortelle dans tout le corps politique. Telle eſt aujourd'hui la triſte ſituation des princes de la Valachie, que toute démarche qui tendroit à développer quelque germe de talent, à donner un peu d'énergie aux ames, leur ſeroit imputée à crime.

Les hoſpodars n'ont qu'un ſoin, qu'une affaire, qu'une ſcience. Tout ſe borne à ſavoir ſe garantir de l'effet des intrigues & des cabales de la cour de Conſtantinople, à ne donner aucune eſpece de jalouſie à des maîtres altiers & ſtupides, & à chercher les moyens de ſatisfaire continuellement l'avarice inſatiable d'un grand viſir ou

des autres principaux officiers de la Porte. L'idée de faire le bonheur de ſes peuples, le deſſein d'en étudier les moyens n'a jamais pu entrer dans l'ame d'un hoſpodar ; la plus ſimple démarche vers un tel but ſuffiroit pour appeſantir le joug ſur ce malheureux pays. Une politique cruelle & barbare ne permet pas aux Ottomans de ſouffrir un peuple éclairé, riche & floriſſant ſur leurs frontieres ; & les révolutions fréquentes du ſerrail, les dépoſitions auſſi fréquentes des princes, les guerres, la licence effrénée de la ſoldateſque Turque y ont mis bon ordre. Toutes ces calamités ont jeté la terreur & la conſternation dans l'ame d'un peuple ſans appui au-dehors, ſans force au-dedans, & en ont fait un troupeau vil, rampant & timide.

Telle eſt la viciſſitude des choſes humaines. Les deſcendans des Romains ſont devenus les eſclaves d'un peuple barbare & jadis inconnu ; ils ont perdu avec la liberté le goût des ſciences, des arts & de l'induſtrie. Les monumens de ſi illuſtres ancêtres, dont on découvre encore les ruines dans le pays, ne font

pas la plus légere impreſſion ſur des ames avilies, & les laiſſent auſſi étrangeres à tout ſentiment de gloire qu'elles ſont peu capables de ſe rappeller leur grandeur paſſée.

CHAPITRE III.

Du gouvernement.

De l'époque du gouvernement des hoſpodars.

Après bien des révolutions que les colonies romaines eſſuyerent ſur les bords du Danube, & après une ſuite de malheurs & de déſordres de pluſieurs ſiecles, la Valachie reprit enfin la forme d'un état policé ſous le gouvernement des hoſpodars.

Rade le noir, ſorti de la Tranſilvanie en 1080, ou ſelon d'autres en 1313, fut le premier hoſpodar. Les hiſtoriens ſont d'accord ſur ce point, quoiqu'ils different dans la date. Ce prince avoit déjà fait auparavant quelque ſéjour dans ce

pays ; attiré par la bonté de ſon climat & par ſa ſituation avantageuſe, il entreprit de s'y établir.

Tous les pays voiſins du Danube étoient expoſés depuis long-tems aux invaſions & aux ravages des barbares, que ni les Romains ni les Grecs ne réuſſirent jamais à vaincre entiérement. La Valachie déſolée & preſque déſerte n'étoit pas dans un meilleur état.

Le nouveau prince fit tous ſes efforts pour repeupler un ſi beau pays, & pour y rétablir le bon ordre ; ceux qu'il avoit amenés avec lui, le ſeconderent fidélement dans ſes vues.

Le Bannat de Crayowa fut dans ce tems déjà un pays cultivé ; ſon chef s'appelloit *Banowitz* ou *Ban ;* ce chef vint avec ſes boyards rendre hommage à *Rade ;* aimant apparemment mieux avoir en lui un protecteur qu'un ennemi & un voiſin dangereux.

Le Bannat de Crayowa a été depuis ce tems regardé comme un pays relevant de la Valachie ; mais le titre de *Banowitz* ou *Ban* eſt reſté juſqu'à préſent au gouverneur de cette province.

De la forme du gouvernement & de sa succession.

Le gouvernement de la Valachie étoit despotique & électif entre les fils & parens de l'hospodar, ou bien à leur défaut entre les *boyards* par le consentement commun des *boyards*, des *marils* & du clergé.

Les Turcs, avoir après soumis le pays, commencerent aussi-tôt à se mêler des affaires publiques; donnant du secours tantôt à l'un, tantôt à l'autre des différens partis, ils parvinrent bientôt à disposer de la principauté à leur fantaisie. Indépendamment de cette politique, ils donnoient asyle aux princes & boyards mécontens, sous prétexte de protéger des gens injustement persécutés, & saisissoient ainsi toutes les occasions de changer les hospodars à leur gré, ou de borner du moins leur autorité: ce qui leur réussit parfaitement, sur-tout au commencement de ce siecle, après le décès de *Constantin Brancovan.*

Dans les premiers tems de la soumission, la principauté fut donnée à

vie ; mais dans la ſuite il fut établi que cette premiere inſtallation ſe renouvelleroit tous les trois ans : depuis il a fallu s'en procurer une confirmation annuelle par le moyen d'un *firman* du ſultan. Cette confirmation eſt appellée le *moucarer.*

Les princes ne pouvoient donc ſe ſoutenir que d'une maniere très - précaire, & le pays ſouffroit infiniment de cet état vacillant ; la forme même du gouvernement intérieur ſubit par intervalles différens changemens, dont le dernier date de la réforme de *Conſtantin Maurocordato* l'an 1739. Tout changea de face ſous cet hoſpodar. Pluſieurs nouveaux réglemens pour chaque partie du gouvernement n'eurent pour objet que l'augmentation de ſes revenus. Tout devint ſcience financiere, & l'argent fut la meſure de tout. Le vice & la vertu étoient devenus une branche de finances, & les peines & les récompenſes ne conſiſtoient qu'en impôts & immunités. Ces principes, ſi conformes à ceux de la cour du grand ſeigneur, ont été fidélement ſuivis par

les ſucceſſeurs de Conſtantin Maurocordato, & la principauté même n'a plus été conſidérée depuis que comme un objet de trafic.

De l'hommage du pays.

On ſait par tradition que *Mitza le vieux*, devenu hoſpodar en 1383, reconnut la ſouveraineté des Turcs. Cette tradition eſt confirmée par l'hiſtoire de la Turquie, qui dit que l'an 1394 *Bajazet* II ſe fit payer tribut de la Valachie. Les annales diſent que *Layota Beſſaraba*, dont le regne commence en 1454, ſoumit le pays aux Turcs; mais il faut regarder cela comme une ſeconde ſoumiſſion. Les conventions faites à cette occaſion ne ſont guere connues. Il eſt à préſumer qu'à un tribut modéré près, les Valaques reſterent d'ailleurs libres & indépendans. Le droit qu'avoient les hoſpodars de faire la guerre & la paix à leur volonté, & celui qu'ils exerçoient ſur la vie & ſur les biens de leurs ſujets, confirment cette opinion. Les *firmans* les plus récens portent de même, que ce pays a

de tout tems été regardé comme détaché de l'empire & gouverné ſelon ſes propres loix. Ces *firmans* prouvent les conſtitutions primitives, ſans quoi le pays n'auroit jamais joui de ſi grands privileges dans les derniers tems. Les diſtinctions accordées anciennement aux hoſpodars, & qui ont continué juſqu'à la révolution, prouvent encore la conſidération que les ſultans avoient pour ce pays. Les hoſpodars ont joui des mêmes honneurs que les chans de la Crimée, quoique leur qualité de prince chrétien les rende inférieurs aux princes Tartares. Ils ont porté le *cabanitza*, eſpece de peliſſe pareille à celle des chans : ils étoient entretenus à Conſtantinople & conduits chez eux de la même maniere que les chans ; & tout cela fait une différence eſſentielle entr'eux & les autres princes, viſirs & pachas, qui ne jouiſſent d'aucune de ces prérogatives.

Du koratz ou tribut.

Les relations ne s'accordent pas touchant le tribut du pays. Selon quelques-

unes, *Mitza le vieux* paya au commencement 3000 *banniroches* ou aſpres (*) ſans compter 600 eſclaves. D'autres prétendent que le tribut en argent n'a été payé pour la premiere fois qu'en 1517 & que ſous *Matthieu Beſſaraba*, dont le regne commence en l'an 1633; on l'a augmenté. En 1739, à l'occaſion de l'incorporation du *Bannat de Crayowa*, on l'augmenta encore de 100 mille *lews* (**); & en 1765 pour la repriſe de poſſeſſion de quelques isles dépendantes du gouvernement de *Siliſtria*, on ajouta encore 2000 *lews* : de ſorte que toute la ſomme monta à 309500 *lews*. Outre cette ſomme on payoit encore ſous diverſes qualifications d'autres contributions au ſultan, au viſir & aux grands de la Turquie. Celles-ci augmenterent annuellement, & les hoſpodars n'obtenoient plus la principauté qu'à force de préſens, que l'uſage fit regarder

(*) Valeur de huit à dix deniers de France.

(**) Un lews eſt eſtimé 60 ſols de France.

comme un tribut légitime. En 1761, ſous *Conſtantin Maurocordato*, le *dzai za* ou préſent de l'empereur s'accrut tout-à-coup preſque de 500 *lews*, & celui du viſir fut de 125 mille *lews*.

Le détail de toutes ces contributions ne ſe trouve plus aux archives depuis la réforme, parce que les comptes en ont été faits entre les hoſpodars & leurs agens à Conſtantinople.

De l'adminiſtration de la juſtice.

Matthieu Beſſaraba fit imprimer en Valaque un code de loix rurales, tiré de Juſtinien. C'eſt ſuivant ces loix & les anciennes coutumes qu'on adminiſtra la juſtice. *Conſtantin Maurocordato* établit depuis trois tribunaux, où l'on devoit juger les procès ſelon les loix de Juſtinien. On y devoit auſſi tenir des protocoles & enregiſtrer toutes les procédures. Mais après ſa dépoſition ce réglement a été aboli, & l'on a motivé toutes les ſentences & déciſions en conformité des uſages & coutumes; & cet ordre de procédure, quoique le plus incertain & le plus ſujet à chicane & à

des inconvéniens innombrables, a été pourtant ſuivi juſqu'à nos jours.

De la maniere d'adminiſtrer les diſtricts du pays.

Dans les principales villes il y avoit autrefois des grands capitaines, nommés *capitaines de mille*, avec leurs garniſons, composées de *Slouſitors* ou ſoldats du pays. En tems de paix ces *Slouſitors* ſe relevoient alternativement pour la garde des frontieres, & en tems de guerre ils ſervoient tous ſous les ordres du grand *Spatari.*

Nicolas Maurocordato diminua beaucoup leur nombre, & ſon fils dans ſa réforme les réduiſit encore; de ſorte qu'il en reſte peu. Il priva les capitaines de leur autorité & de leurs privileges, & mit dans les différens diſtricts à leur place, des boyards, dont l'emploi conſiſte à lever les impôts: ils ſont en même tems les fonctions de juges & de commandans dans leurs diſtricts. Ces officiers ſont appellés *Iſprawniks.*



Diviſion des fonds de terre ſelon les poſſeſſions.

Anciennement il y avoit beaucoup de terres appartenantes au public & au domaine des hoſpodars. Ceux-ci en ont de tems à autre largement diſpoſé en faveur des monaſteres ou des perſonnes qu'ils vouloient favoriſer ; de façon que de nos jours il reſte fort peu de ces terres communes. Ceux qui y ſont établis ne paient ni dîme ni d'autres droits relatifs à ces terres.

Le reſte du pays ſe trouve partagé entre des particuliers qui prélevent certains droits ſur leurs locataires. Ces propriétaires pouvoient autrefois, en vertu d'une ordonnance de *Conſtantin Maurocordato* de 1739, obliger chaque habitant de leur terre, de travailler vingt-quatre jours de l'année pour eux ; mais par édit de 1747 le nombre de ces corvées fut réduit à douze par an. Des productions des vignes ils prenoient pour eux la vingtieme partie. Ce même hoſpodar ordonna qu'ils n'en prendroient plus qu'un demi *paral* par meſure ; mais

cette ordonnance a été peu obſervée.

Perſonne ne peut, ſans le conſentement du propriétaire, employer le terrein à ſon gré, pour y planter des vignes ou des arbres fruitiers : ſi après le terme de trois ans un locataire vient à abandonner ſon terrein, le propriétaire en diſpoſe à ſa fantaiſie.

Les propriétaires prélevent la dîme ſur toutes les productions. Dans les lacs & étangs qui ſe trouvent ſur leurs terres, perſonne ne peut pêcher ſans leur aveu. Ils choiſiſſent dans les champs ou dans les bois tel endroit qui leur convient & ſe le réſervent pour leur propre uſage, ſans que le locataire puiſſe y trouver à redire. Ils prennent une botte de foin ſur cinq ; ils ſe font payer trois *parals* par ruche, & de jeunes abeilles ils prennent une ruche ſur vingt ; de chaque chevre ils prennent quatre *parals* ; de chaque troupeau un agneau & du fromage à proportion, ſelon ce qui a été ſtipulé dans les baux ; ſix *parals* de chaque cochon par-tout où il y a des glands pour les nourrir.

Le propriétaire eſt ſeul maître de

vendre du vin, de l'eau-de-vie & d'autres denrées ſemblables ſur ſon terrein, ſans que perſonne puiſſe l'en empêcher ni jouir du même privilege. Ceux qui ont des vignobles, les donnent à ferme, ou en diſpoſent comme bon leur ſemble.

Des eccléſiaſtiques en général.

Juſqu'à *Rade le grand*, qui commença à régner l'an 1496, il n'y avoit qu'un ſeul prélat ou évêque dans toute la Valachie; mais cet hoſpodar, ſuivant le conſeil de *Niſon*, patriarche de Conſtantinople, érigea encore deux autres évêchés, ſavoir, ceux de *Rimnik* & de *Buſeo*. Les nominations des prélats & abbés ſe font par l'autorité de l'hoſpodar. La marque de leur dignité eſt un bâton donné par ce prince. Celui de l'archevêque eſt appellé le *pateritza* ou bâton paſtoral, & celui de l'évêque le *hazzan*. Les abbés reçoivent auſſi un bâton, mais plus ſimple que celui des prélats.

Les eccléſiaſtiques ont la préſéance dans les aſſemblées publiques. Chaque

évêque a le pouvoir de juger le clergé de ſon dioceſe ; il tire une rétribution annuelle des prêtres & ſe fait payer auſſi pour leur ordination. Il a encore certains revenus des laïques à l'occaſion des baptêmes, des mariages, des enterremens, & d'autres caſuels ſemblables. Le métropolitain, l'archevêque, chaque évêque & les douze grands monaſteres ont chacun une cave à vin à *Boukareſt*, exempte de tout impôt. Le même métropolitain, les évêques & les monaſteres avec leurs dépendances ſont encore exempts du *vinarit*, du *deſmarit*, & ne payoient l'*ajanit* anciennement que tous les trois ans ; mais ils furent obligés dans la ſuite de le payer tous les ans ; toutefois ils obtenoient ſouvent des billets d'immunité des hoſpodars pour une partie de ce tribut.

Les eccléſiaſtiques avoient autrefois, par les décrets des princes, des villages remplis de *ſerfs* & exempts de tout tribut. Cela a été aboli, & au lieu des ſerfs, on leur a donné un certain nombre de *ſcoutelmaks* ou payſans libres ; on leur a accordé auſſi le revenu

de quelques douanes & la pêche de plusieurs étangs. Ils ont encore le droit de tirer le *vinarit* de quelques vignobles & une certaine quantité de ſel de mines, & ils reçoivent malgré tout cela encore annuellement de l'argent comptant du tréſor du prince. On voit par ce détail, que le clergé n'eſt pas tout-à-fait mal partagé dans la Valachie, & que l'influence de la religion y a ſervi comme par-tout ailleurs à enrichir ſes miniſtres par les aumônes de l'état.

Du métropolitain ou archevêque.

Ce prélat eſt ſuffragant du ſiege de Conſtantinople, qui eſt la derniere inſtance dans les affaires ſpirituelles. La charge eſt à la nomination du prince, qui ſuit cependant les conſeils des évêques & des principaux boyards. On notifie enſuite ſa nomination au patriarche, qui l'agrée toujours & ordonne de le ſacrer. La nomination faite, le prélat envoie quelques petits préſens au patriarche pour marque de ſa ſoumiſſion, & la bulle lui eſt auſſi-tôt expédiée.

L'évêque de *Rimnik* eſt ordinairement de droit le plus proche de cette dignité. L'archevêché embraſſe neuf des douze diſtricts de la principauté proprement dite. Il y a dans ſon dioceſe, de même que dans celui de *Rimnik*, des monaſteres dont les abbés ont le titre d'archimandrite : ils relevent immédiatement de lui.

Des évêques de Rimnik & de Buſeo.

L'évèché de *Rimnik* comprend les cinq diſtricts de *Crayowa* ; & celui de *Buſeo*, trois diſtricts de la principauté, & la *Rayæ de Braila*, en vertu d'un décret de *Rade*, fils de *Rade* le grand, donné l'an 1544.

Des monaſteres & des prêtres.

Les uns ſont ſous la juriſdiction des évêques, d'autres ſous celle du métropolitain, d'autres enfin immédiatement ſoumis aux ſieges d'Antioche, d'Alexandrie & de Jéruſalem. Il y en a qui relevent du mont *Athos*, de la Syrie & d'autres égliſes de la Turquie. La nomination de leurs abbés ſe fait ſous

l'autorité de l'hoſpodar par les chefs de ces égliſes ou monaſteres, dont ils ſont toujours ſuffragans. Quant aux monaſteres des trois évêchés, leurs abbés ſont nommés par leurs évêques reſpectifs avec le conſentement de l'hoſpodar, & les comptes de revenus & dépenſes des monaſteres ſont rendus à la tréſorerie publique par les prélats conjointement avec le *grand Logofet.* Mais pour les monaſteres qui relevent de la Turquie, les comptes en ſont rendus à quiconque a le fidéicommis de leur chef & du *grand Logofet.* Les prêtres étoient anciennement exempts de tribut : ce privilege a été tantôt ſupprimé, tantôt reſpecté.

Des boyards.

On appelle ainſi ceux qui ſont en charge ou qui y ont été. Cette dignité eſt auſſi ancienne que le gouvernement des hoſpodars. Mais l'ordre qui a ſubſiſté entre eux juſqu'à la révolution, peut avoir commencé du tems de *Rade le grand*, qui par les conſeils du patriarche *Nifone*, à ce que l'on prétend,

mit les charges du pays ſur le même pied où elles ſont à Conſtantinople : les dénominations qu'on leur a données le prouvent aſſez, comme celles de *Logofet*, de *Spatari*, de *Viſtiari*, de *Commiſſe*, de même les noms d'*Aga*, de *Sedari*, &c.

Le ſuffrage des boyards étoit autrefois d'un grand poids dans l'élection des princes, & la Porte agréoit & confirmoit toujours celui qui étoit élu d'une voix unanime. L'élection de *Conſtantin Maurocordato* en 1730 fournit le dernier exemple de cette grande prérogative. Mais depuis cette époque la Porte nomme hoſpodar qui bon lui ſemble, ſans aucun égard à la volonté des boyards. Le *firman* donné au nouveau prince, porte qu'on doit le reconnoître pour hoſpodar & ſe ſoumettre à ſa volonté, pour l'accompliſſement des ordres impériaux, enjoignant en même tems aux hoſpodars de protéger les boyards & les raias, & de rendre compte à la Porte de ceux qui oſeroient déſobéir. Le ſultan & le viſir répetent à peu près la même choſe à l'hoſpodar

&

& aux boyards qui dans ce moment ſe trouvent à Conſtantinople. Chaque boyard a des fonctions particulieres, mais tous enſemble ſont conſeillers & aides du prince dans les affaires épineuſes & de conſéquence : il tâche de s'appuyer ſur leur unanimité, comme on peut le remarquer dans les diplômes & décrets du prince, dont la formule eſt du conſentement unanime du conſeil des boyards tant grands que petits.

Les boyards de la premiere & de la ſeconde claſſe avoient autrefois une grande ſuite, & les gens qui la compoſoient prenoient ſouvent le nom des charges de leurs maîtres. Ils portoient tous les armes en tems de guerre, & alloient avec leurs chefs au ſecours du prince. *Conſtantin Maurocordato* dans ſa réforme abolit preſqu'entiérement tous ces ſatellites, & leur impoſa tribut. Il n'en reſte aujourd'hui qu'un petit nombre pour le ſervice civil, comme on le verra dans le chapitre des charges.

Les boyards ſont tous exempts du *vinarit* & du *diſmarit*, & paient l'*ojarit* ſur le même pied que les eccléſiaſti-

ques. Depuis le *grand Ban* jusqu'au *Klutzen d'Aria*, qui est le dernier de la seconde classe des nobles, personne ne paie aucun droit des productions de ses terres, qui se vendent dans les marchés. Les douze boyards de la premiere classe & ceux qui jouissent du même rang ont à *Boukarest* chacun une cave à vin exempte de tout droit.

Des Mazils.

Ce mot signifie en turc un officier dépouillé de sa charge; en Valachie on appelle ainsi les descendans des boyards qui ne sont pas en place. *Constantin Maurocordato* choisit d'entr'eux les descendans de la premiere & de la seconde classe, & en forma une classe à part sous le nom de *Niamours.*

Les uns & les autres sont exempts du *vinarit* & du *dismarit*, ils l'étoient même auparavant de l'*ojarit*; en tems de guerre ils sont obligés de faire le service du convoi des vivres & des munitions.

Quant aux *bresles* ou ceux qui paient tribut au trésor public & à la cassette

du prince, on peut comprendre les uns dans la claſſe des bourgeois, & les autres dans celle des *mazils*. Par exemple, les capitaines des *slouſitors*, &c. Les *logofets* du *divan* appartiennent à la claſſe des *mazils*; car ils jouiſſent des mêmes privileges, non-ſeulement ceux qui ſont au ſervice, mais auſſi ceux qui en ſont ſortis.

Des Slouſitors ou ſoldats du pays.

Les meilleurs ſoldats du pays étoient anciennement les *Tarabans*, qui de pere en fils portoient les armes & pouvoient être regardés comme les gardes prétoriennes de la Valachie. *Conſtantin Quiſne* régnant en 1654, diminua leur influence, & *Cherban Cantacouſin*, dont le regne commença en 1688, les caſſa preſqu'entiérement; le peu qui en reſta fut diviſé en *Talpochs* ſous le premier chef ou grand capitaine de *Tarabans*, & en *Caſois* ſous le commandement de l'*Aga*. Il y avoit auſſi autrefois des *Rochi de Czaza*, ou les rouges du pays, ſous le grand *Patarnik*; mais il n'en exiſtoit plus du tems de *Conſtantin Bran-*

cowar. Sous les *Seimans*, nom turc, on comprenoit la milice étrangere ; leur chef, le *bachboula bachi* étoit ſous les ordres du *grand ſpatari*.

Toutes ces différentes ſortes de troupes étoient exemptes de tribut ; elles recevoient des gages, des rations, de la viande & du pain, & à pâque un préſent en drap pour un habit.

Le petit nombre qui en reſta après la réforme de *Conſtantin Maurocordato*, reçut encore pendant quelque tems trois lews par mois, le pain & la viande, & le drap de pâque. Mais ces reſtes perdirent auſſi peu à peu tous ces avantages ; & bien loin de recevoir une paie, ils furent obligés d'entretenir leurs officiers tant grands que petits, moyennant une contribution réglée. On ne peut trouver d'autre raiſon d'un ſervice ſi bizarre que l'attrait de l'indépendance & l'envie décidée de s'élever toujours par quelqu'endroit au-deſſus de ſes pareils ; car le peu d'avantages encore attachés à la condition de ſoldat, comme, par exemple, l'exemption des impôts publics, n'eſt guere aſſez conſidérable

pour le retenir dans un ſervice ſi peu lucratif. Cet arrangement, quoique ſingulier, a été pourtant ſtrictement ſuivi dans tous les autres ſervices du pays. Outre les troupes dont nous avons fait mention, il y avoit encore une eſpece de milice dans les diſtricts ſous les *capitaines de mille* ; ceux qui la compoſoient étoient exempts de tribut, ſans toutefois recevoir de paie ; on les appelloit *Coſacs Martolozi* & *Catararzi* ; ils portoient tous les armes en tems de guerre. Le nombre de tous ces *slouſitors* n'eſt pas connu : mais il ne doit pas avoir été petit dans les tems reculés ; car ils ont ſoutenu des guerres vives avec ſuccès, contre des ennemis très-formidables.

Nicolas Maurocordato, régnant depuis l'an 1716, congédia la plus grande partie des troupes & diminua auſſi le nombre des *slouſitors* dans les diſtricts ſous les capitaines de mille. Son fils *Conſtantin Maurocordato* les caſſa preſque tous, & n'en garda qu'un petit nombre pour le ſervice civil & pour les poſtes, comme il ſera dit dans le

chapitre des charges. Cette réduction commencée par le pere & achevée par le fils, affoiblit tout-à-fait l'état: non-seulement elle accéléra l'exécution des projets de la Porte, en livrant la Valachie à son caprice, sans crainte de contradiction ou de révolte, mais elle exposa encore le pays aux insultes des Turcs & sur-tout des habitans circonvoisins du Danube, ses plus implacables ennemis. Jusqu'au commencement de la guerre présente, ils faisoient impunément des courses continuelles de tous côtés pour extorquer des présens au prince, ou pour s'enrichir aux dépens des pauvres, s'appropriant en même tems tout le commerce, parce qu'il n'y avoit plus de bras armés pour réprimer leurs excès.

Des Marchands.

Les marchands sont ou natifs ou étrangers: parmi les premiers on comprend aussi les Arméniens & les Juifs. Le commerce avec les peuples, ou voisins ou éloignés, se fait presque tout entier par les étrangers, les habitans

ſe bornant pour la plupart au commerce de l'intérieur du pays. Tous enſemble dépendent du *grand Camarache.*

Des Tzarans ou payſans.

Il y a deux ſortes de payſans en Valachie ; les uns peuvent poſſéder des terres en propre & ſont appellés *Medziaches ;* les autres, quoique libres, ne jouiſſent point de ce privilege. On appelle ceux-ci *Tzarans ;* ils s'établiſſent ſur les terres d'autrui & ſervent à la diſcrétion des propriétaires. Il y avoit autrefois des payſans ſerfs ou eſclaves de leurs maîtres ; & quoique les payſans, qui ſe trouvoient du tems des Autrichiens ſur les terres nobles dans le *Bannat* de *Crayowa*, ne fuſſent pas tout-à-fait ſerfs, ils étoient obligés à quarante-huit corvées par an envers leurs ſeigneurs reſpectifs. Après la réunion de cette province, *Conſtantin Maurocordato* fixa le nombre de ces corvées à vingt-quatre & enſuite à douze par année ; enfin par un décret ſolemnel donné en 1747 & ſigné de tous les boyards, il abolit entiérement la ſervi-

tude. Le même prince voulant avoir le dénombrement des payſans par *pezetès* ou billets imprimés, on en trouva au commencement de ſon regne 147000 familles : ce nombre avoit diminué juſqu'à 70000 lors du dénombrement qu'il fit faire en 1745. On en fit encore pluſieurs dans la ſuite, dont le moindre a été de 35000 familles. L'émigration du peuple à l'occaſion des vexations n'eſt pas la ſeule raiſon de ces énormes diminutions ; un grand nombre de familles trouva moyen de n'être pas inſcrit dans les liſtes publiques.

Des Zigans.

Les *zigans* ſont les ſeuls eſclaves dans la Valachie ; ceux du domaine du prince ſont des *roudars*, *ourſars* & des *laiachis*. Les *roudars* ſont des charpentiers. Les *ourſars* ont reçu ce nom des ours qu'ils menent par le pays pour leur profit ; ils ſont auſſi maréchaux ferrans. Les *laiachis* travaillent en cuivre, & s'appliquent d'ailleurs à toutes ſortes de bas métiers. Les *vatras* ou ceux qui vivent dans les maiſons & ha-

bitent les villages, ſont exempts de tribut, & ils travaillent pour le compte de leurs maîtres.

Quant aux *zigans* de l'hoſpodar, les *roudars* paient un tribut en or pour la jouiſſance de la pêche dans les rivieres, & les autres donnent un tribut fixe par an. Les *zigans* des particuliers ſont abandonnés à la diſcrétion de leurs maîtres; ils vivent preſque tous ſous des tentes & changent de lieu & de demeure pour mieux faire leurs affaires & ſe mettre en état de payer leur tribut.

Des Charges.

Les boyards qui compoſent enſemble la nobleſſe du pays & ſont revêtus des dignités les plus conſidérables de l'état, forment trois claſſes.

La premiere eſt appellée la claſſe des grands ou les douze boyards; le *vel commiſſé* en eſt le dernier; ils ont le titre d'honorés & féaux. La ſeconde claſſe commence par le grand *ſerdari* & finit avec le *vel cloutzer d'Aria;* ils ont le titre de féaux. La troiſieme claſſe a le ſimple titre de boyards.

Les boyards de la premiere classe sont toujours assis devant le prince ; ceux de la seconde ne le sont que dans les assemblées publiques. Ils ont tous différentes marques de leurs dignités & charges, & à leur installation ils sont revêtus d'un *caftan*.

L'avancement des boyards & la disposition des charges dépendit de tout tems de la volonté du prince : anciennement les avancemens subits & les passe-droits étoient plus rares ; mais dans les derniers tems la foiblesse des hospodars, la nécessité de complaire aux Turcs, aux Grecs & aux Valaques à la fois, & la vénalité des charges multiplierent les titres avec les moyens de parvenir. C'est là la marche ordinaire des états sur leur déclin : un faux éclat & de vains noms tiennent lieu de réalité ; on cherche à se consoler des pertes réelles par des acquisitions chimériques. Les anciens soldats qui défendoient le pays contre les insultes & l'oppression, ont fait place à des hommes de rien parvenus, qui étalent des titres fastueux. La cour de l'hospodar devint plus nom-

breuſe & plus brillante à proportion du progrès de la dépopulation & de l'oppreſſion.

Les revenus des charges, les gages ou penſions y attachées ſe paient par les contributions de ceux qui en relevent, & par la dixieme partie des dettes des particuliers en conteſtation. Un certain nombre de *ſcoutelniks* eſt encore attribué à chaque charge pour le ſervice des officiers reſpectifs. Ces gens ſont exempts de tribut; & ſi les boyards en charge n'en veulent pas, ils reçoivent à toutes les capitations pour chaque *ſcoutelnik* deux lews du tréſor public, en dédommagement de la liberté donnée aux ſerfs. Les appointemens & le nombre des *ſcoutelniks* varient ſouvent ſelon la volonté du prince. La regle la plus communément ſuivie & les devoirs de chaque charge ſeront expliqués par articles ſéparés. Anciennement les boyards recevoient des préſens à pâque, à noël & au nouvel an, ce qui ne fut pas toujours obſervé dans les derniers tems.

La premiere claſſe des boyards qu'on

appelle communément les douze, n'étoit effectivement que de dix jusqu'en 1761, que *Constantin Maurocordato* créa encore un *vel vornik*; de sorte qu'il y en a actuellement onze. Ceux qui occupent les sept premieres charges, depuis le *ban* jusqu'au *vel postelnik*, sont les ministres & les conseillers du prince, & les divers départemens sont partagés entr'eux.

PREMIERE CLASSE.

Le grand Ban de Crayowa.

Il est gouverneur des cinq districts du *bannat*. Les demandes extravagantes que les Turcs lui firent comme représentant le prince, furent cause que, depuis l'an 1761, les hospodars n'envoyoient plus de *ban* à *Crayowa*. Un boyard sous le nom du *caimacan* du prince, y exécutoit ses ordres, ayant pour ses gages trois cents lews par mois. En 1759 après la réunion du *bannat Constant. Maurocordato* fixa les appointemens du *ban* à un paral par lew sur toutes les capitations du *bannat*. Les *logofets*,

portars, *armaches* en ſecond & autres, ayant leurs charges par ſa méditation, lui font des préſens. Il avoit auparavant encore un revenu des *barnichors*, pour juger les petites querelles & les adulteres dans les cinq diſtricts. Mais *Conſtantin Maurocordato* retrancha ces émolumens, en obligeant les *iſprawniks* de faire leur devoir, & de convenir avec le *ban* de l'équivalent à ſubſtituer aux *barnichors*; cet équivalent vaut 500 lews par an. Les chevaux égarés dans les diſtricts, ſont gardés chez le *ban* juſqu'à ce que leurs propriétaires viennent les réclamer. Il a un bâton pour marque de ſon autorité, & adminiſtre la juſtice dans le *bannat* en dernier reſſort. Mais les *iſprawniks* des cinq diſtricts relevent immédiatement de l'hoſpodar, & rendent leurs comptes à la tréſorerie publique, en qualité de receveurs des impôts.

SECONDE CHARGE.

Le grand Vornik dans le haut pays.

Il n'y eut autrefois qu'un ſeul *vornik*,

Constantin Maurocordato en établit deux l'an 1761, l'un dans le haut, & l'autre dans le bas pays.

Le premier est juge principal des districts occidentaux, savoir, de l'*Olta*, d'*Ordzes*, de *Telcorman*, de *Vlaka* & d'*Ilfow*; il l'est encore de *Dembowitza*, quand il n'y a pas de *vornik* à *Tergowist*. Il y avoit jusqu'au tems de *Constantin Maurocordato* dans tous les districts des *vornizei*, comme des *barnichors*; mais ce prince les supprima également, & conféra leur autorité de juge aux *isprawniks*, qui en conséquence s'arrangent avec le grand *vornik* touchant les revenus.

Les *vatafs* des *playaches* ou gardiens des avenues des montagnes de *Karapat* dans lesdits districts, de même que dans les districts montagneux du bannat, sont sous les ordres du *vornik* & lui font des présens en entrant en charge; ils sont aussi tenus de lui faciliter la vente en détail d'un tonneau de vin par chaque *vatafiat*.

Le *vornik* juge encore le petit peuple de *Boukarest*. Anciennement il jouis-

ſoit de la moitié de la douane de l'*Obor* au marché de *Valezi*, & de la troiſieme partie de l'*Obor de Boukareſt;* mais il a perdu ces privileges par la réforme. Les chevaux égarés ſont gardés chez lui, de même que chez le *ban*, en faveur des propriétaires. Il porte auſſi, comme celui-ci, le bâton pour marque de ſa dignité.

Troisieme Charge.

Le grand Vornik du bas pays.

Le *grand vornik* du bas pays, ayant le même emploi que celui du haut, il jouit auſſi dans les diſtricts orientaux, de toutes les prérogatives & de tous les avantages attachés à cette place dans les diſtricts occidentaux.

Quatrieme Charge.

Le grand Logofet.

Il eſt à la tête de la chancellerie de la principauté. C'eſt par lui que ſont expédiés tous les écrits concernant le gouvernement du pays & la juriſdiction,

les décrets, lettres-patentes, ſentences, gratifications accordées par les hoſpodars, &c. Il préſente les requêtes des particuliers au prince ; il eſt le procureur général du prince dans les affaires eccléſiaſtiques, même pour ce qui concerne les avancemens du clergé ; il eſt enfin le garde des ſceaux de la principauté. Il a les honneurs du bâton comme les deux précédens. Il reçoit 500 lews par an du *vamech* ou de la douane, auxquelles il joignoit ci-devant la ſixieme partie de la douane de l'*Obor* de *Boukareſt*. Le ſecond & le troiſieme *logofet* & tous les *logofets* du *divan* ſont ſous ſes ordres.

Cinquieme Charge.

Le grand Spatari.

Il eſt le chef des troupes de la principauté, & commande dans tous les quartiers de la ville de *Boukareſt*. Sa charge étoit avant la réforme une des plus importantes & des plus lucratives du pays. Chaque officier à ſon avancement lui faiſoit un préſent, & chaque

slouſitor lui donnoit une peau de renard à ſon entrée en charge, & tous les ans une voiture de foin. C'eſt ſur ces préſens que ſe fonde le droit de trois lews par an, que chaque *slouſitor* eſt obligé de lui payer encore. Il a ſous ſes ordres depuis la réduction.

1 Capitaine des *lefedzis* avec	100 *lefedzis*
1 *Vel Czaouche* avec - - -	100 *lefedzis*
1 *Bactbouloubach* avec - -	400 *ſeimars*
1 Capitaine des *catanes* avec	50 *catanes*
2 Capitaines pour les incendies - - - - - - -	100 *slouſit.*
8 Capitaines avec - - - - -	400 *scout.*
4 Capitaines des *marchinions* des frontieres avec -	200 *slouſit.*
1 Capitaine des poſtes de *Boukareſt* avec - - -	100 *mezilz.*
12 Capitaines avec - - -	200 *Alban.*
1 Capitaine avec - - -	30 *catorens* étrangers.
78 Capitaines du dehors avec - - - - - - - -	3144 *slouſit.*

mezilzis ou gens de poſtes.

Le *ſpatari* a le pouvoir d'accorder des congés à ces *slouſitors*; il ſe fait payer pour chaque congé un demi-lew

par ſemaine, tant à ſon profit qu'à celui de ſes officiers.

Sixieme Charge.

Le grand Viſtiar.

Il eſt l'intendant des finances & du tréſor public. La chancellerie des comptes & dépenſes des revenus, auſſi bien que de la partie contentieuſe des impôts, dépend de lui. Il jouit de quatre parals par lew, ſur la capitation de *bresles*. Les *slouſitors* & autres privilégiés, ſont obligés de juſtifier leur exemption par billets imprimés, qu'ils paient dix *parals* la piece au grand *viſtiar*. Autrefois il recevoit tous les revenus en ancienne monnoie, le lew à 44 *parals*, & rendoit ſes comptes en nouveaux lews, évalués à 40 *parals* chacun. Les ſous tréſoriers & les commis partageoient avec lui ce profit; il en retenoit un tiers, ou le revenu de quatre mois, le reſte étoit pour ſes ſubalternes. Il diſtribuoit encore aux *slouſitors* le drap aux pâques, & tiroit auſſi 500 lews des ſalines données en ferme: au lieu

de tous ces profits, il ne reçoit plus depuis la réforme, que 1500 lews à chaque *czwert* ou capitation.

Septieme Charge.

Le grand Poſtelnik.

C'eſt le lieutenant de l'hoſpodar, à l'imitation du gouvernement Turc. Cette charge eſt toujours occupée par des Grecs & par un favori du prince, par le canal duquel ſouvent tout ſe fait. Dans les cas où le *poſtelnik* eſt chargé de quelque commiſſion dans les affaires de la tréſorerie, il prend, tout comme le *vel viſtiar*, quatre *parals* par *lew* de la capitation. Il a ſous ſes ordres le *polkownik* ou colonel des *cataraches*, les *lipcars* & leur chef Turc, ainſi que le ſecond & le troiſieme *poſtelnik* avec les douze *poſtelnizei.* La marque de ſa dignité eſt un bâton tout d'argent.

A chacune des ſept charges, dont nous venons de parler, ſont attachés cinquante *ſcoutelniks* & des penſions. Les deux *vorniks* & le *logofet* ont à peu près 250 *lews* par mois, plus ou moins,

& le *vel poſtelnik* 500 *lews* & même quelquefois davantage.

En 1763, à l'occaſion de la diſgrace de *Conſtantin Maurocordato*, la Porte nomma par un ordre exprès, un des boyards régent de la principauté durant l'interregne, & le déclara *bach-boyard*. Ce titre fut depuis donné quelquefois à un des plus anciens d'entre les boyards, mais ſans y attacher quelqu'autorité.

HUITIEME CHARGE.

Le vel Kloutziar.

C'étoit autrefois l'inſpecteur genéral des proviſions de guerre; il diſtribuoit les portions aux boyards & aux troupes. Ses fonctions ont entiérement ceſſé après la réforme de *Conſtantin Maurocordato*; mais la charge exiſte toujonrs.

NEUVIEME CHARGE.

Le vel Patarnik.

C'eſt le grand échanſon du prince. Lorſqu'aux quatre grandes fêtes de l'année le prince eſt dans l'égliſe, cet

officier lui préſente une coupe avec du vin & du pain, & dans les repas publics il lui préſente le premier pocal. Il a deux tiers du *commiranit*, impôt établi au profit de cette charge, & montant à 24 *parals* par chaque tonneau de vin vendu dans les cabarets. Indépendamment de ce revenu, il jouiſſoit anciennement encore de 500 *balowans* de ſel.

Dixieme Charge.

Le vel Stolnik.

C'eſt l'intendant de la cuiſine du prince & de tout ce qui appartient à la bouche. Dans les grands repas, il ſert le premier plat.

Onzieme Charge.

Le vel Commiſſe.

C'eſt le grand écuyer de l'hoſpodar. Il monte un cheval richement harnaché, à la cérémonie du jour des rois, ſi le prince fait ſortir ſes chevaux dans les prairies, où un évêque les bénit.

Toutes les dépenſes de l'écurie ſe font par lui.

Ces quatre charges ont ordinairement par mois 100 à 200 lews de gages & 20 à 30 *ſcoutelniks*. Mais la volonté du prince en fait ſouvent varier les émolumens, ſelon le degré de faveur des perſonnes qui les occupent.

SECONDE CLASSE.

Le vel Perdari.

Il eſt le premier de la ſeconde claſſe des boyards, chef des Mazils & waguemeſtre général des troupes ; ſon eſcorte ordinaire conſiſte dans une brigade.

L'Aga.

Auparavant il avoit le titre de capitaine des *vinatori* ou des chaſſeurs. Il eſt maître de police & l'intendant du marché de *Boukareſt*, & il porte un marteau d'argent pour marque de ſon autorité. Il a ſous ſes ordres, depuis la réforme,

120 *Talpoches* ſous le capitaine des *Tarabans*.

120 *Coſaques* ſous leur *Polkownik* de *Boukareſt.*

120 *Coſaques* ſous leur *Polkownik* de *Tergowiſt.*

120 *Slouſitors* ſous l'étendard de *l'Aga.*

1500 *Slouſitors* avec leurs 30 capitaines & 600 officiers.

Le grand *czaouch*, le *vel eſtkgar*, le *vatafet* & un *logofet* ſont auſſi ſous lui. Tous les *slouſitors* font le ſervice chez lui à tour de rôle, & les abſens paient pour un congé 20 *parals* par ſemaine, ce qui entre dans la caiſſe de l'*aga* & de ſes officiers. Du reſte il eſt ſouvent en conteſtation avec le *vel ſerdari*, qui ordinairement prend le pas ſur lui.

Le vel Meditnitzar.

Il eſt l'intendant de la table du prince, & lui préſente l'aſſiette dans les grands repas.

Le vel Souldziar.

C'eſt encore une charge ſans fonctions depuis la réforme de *Conſtantin Maurocordato.* Cet officier diſtribuoit autrefois aux boyards & aux *slouſitors* leurs portions de viande.

Le vel Pittari.

Il eſt ſous-écuyer de la cour, & chargé d'avoir ſoin des carroſſes & des chevaux d'attelage du prince.

Le vel Armach.

C'eſt l'inſpecteur des criminels, & le gouverneur de la grande priſon d'état. Le ſecond & le troiſieme *armach* dépendent de lui. Il a encore la ſurintendance des *zigans* du domaine du prince, & il eſt commandant d'artillerie, & directeur de la muſique guerriere. Il a ſous ſes ordres les cannoniers, 65 fuſiliers, 40 *armachs*, 24 *maſalzis* & 20 muſiciens. Le droit du *gardouravit*, ou le revenu des vignobles de *Slam Ribnik*, de *Buſeo* & de *Sekujeni*, lui appartient; anciennement il avoit auſſi 500 *bolevans* de ſel.

Le vel Portar.

Il eſt de ſon devoir d'introduire les Turcs auprès du prince, & d'avoir ſoin de leurs quartiers & de leur entretien. Il a ſous lui un ſecond & troiſieme

portar & 30 *portazis*. Il eſt auſſi avec ſes ſubalternes en droit de porter le bâton.

Le vel Chatrar.

Il a l'intendance des tentes de l'hoſpodar. Le ſecond *chatrar* & quelques *chatrazei* ſont ſous ſes ordres.

Le Vornik de Tergowiſt.

Il eſt baillif du diſtrict de *Dembowitza*, mais depuis quelque tems cette charge n'exiſte plus.

Le vel Kloutziar d'Aria.

Il étoit autrefois inſpecteur des magaſins de foin & d'orge, qu'il diſtribua aux boyards & aux troupes. Il n'en exiſte plus aujourd'hui que le nom.

Ces dix boyards ont 10 à 12 *ſcoutelniks*; & ſi l'on en excepte *l'aga* & le *vornik de Tegowiſt*, leurs gages ſont de 30 à 40 *lews* par mois, excepté le *vel portar* qui en a pour le moins 150.

Les Iſprawniks.

Dans chaque diſtrict il y a un *iſprawnik*, & ſouvent deux. Ceux de *Slam*

Ribnik & de *Mehedinza* le diſtinguent par une plus grande autorité dans leurs diſtricts, parce qu'il n'y en a qu'un ſeul dans chaque endroit, & par l'honneur du *catſan*, dont ils ſont revêtus à leur inſtallation, tandis que les autres n'ont que des lettres-patentes.

Tous les *iſprawiks* prennent, au lieu d'appointemens, quatre *parals* de chaque *lew* de capitation, dont cependant ils ſont obligés d'envoyer le quart à la tréſorerie. Cet argent eſt deſtiné au paiement des gages des boyards, afin de ménager les fonds du tréſor.

TROISIEME CLASSE.

Cette claſſe eſt partagée en deux ſubdiviſions. Celle des petits officiers, dépendans des charges ſupérieures, & celle des *zapizi* ou exécuteurs.

Des petits Officiers.

Les petits officiers ſont: le ſecond *logofet*; le ſecond *viſtiar*; le ſecond *poſtelnik*, qui, ainſi que le troiſieme & douze *poſtelnizei*, portent tous des bâtons; le troiſieme *viſtiar*; deux *logofets*

du *viſtiar* & ſes autres commis & écrivains ; deux *logofets* du *taina* ou ſecret ; les *logofets* du *divan* & les quatre *ſpatari*. Ces derniers portent alternativement le ſabre & la *tabouſe* du prince, qu'ils ſuivent toujours, hormis dans les grandes fêtes, où il eſt du devoir du grand *ſpatari*, de porter le ſabre lui-même. Les quatre *ſpatari* jouiſſent du *pogonorit*, ou impôt ſur les vignobles, à quatre *parals* par grand tonneau & à deux par petit.

Les principaux de ces officiers ont 15 à 30 *lews* par mois & 10 à 15 *ſcoutelniks* ; le ſecond *viſtiar* a 20 *lews* par *czwert* ou capitation de chaque diſtrict ; le reſte ſert à *dix lews* par mois, & chacun a deux *ſcoutelniks*.

Des Zaptzii.

Les *zaptzii* ſont : le capitaine des *tarabans*, qui porte la *tabouſe* pour marque de ſa dignité ; le *vataf* d'*Aprocz*, qui commande cent cinquante *aproczii*; le *czaouch*, qui en commande cent ; le *vataf* des *patarnitzei* & le *vataf de viſtiari*, dont le premier a ſous ſes

ordres 100 *patarnitzei*, & le ſecond 100 *itzoglans*. Tous ces officiers ont l'honneur de porter le *pil*.

On compte encore parmi les *zaptzii*, le capitaine des *lefedzi* & le *polkownik* de *l'aga*, qui portent la *tabouſe*; le *polkownik* des *catarachs*; le ſecond *armach*; le ſecond *portar*; le troiſieme *armach* & le troiſieme *portar*, & le *bachbouloubach*. Celui-ci a la garde de la cour de l'hoſpodar & les honneurs de la *tabouſe*. Tous ces officiers ont 15 à 30 *lews* & 5 à 10 *ſcoutelniks* par mois, le *bachbouloubach* a 40 *lews*.

Du Divan.

Le *divan* eſt le ſuprême tribunal du pays, auquel ſont ſoumis tous les autres tribunaux & toutes les charges qui ont rapport au gouvernement. Toutes les affaires, de quelque nature qu'elles ſoient, y ſont jugées, & on peut y appeller de chaque tribunal ſubalterne. Ordinairement il y a deux fois par ſemaine ſéance publique au *divan*, tout le monde a la liberté d'y aſſiſter & de plaider ſa cauſe; & quand l'ac-

cuſé ſeroit boyard de la premiere claſſe, il eſt obligé de ſe défendre en public. L'hoſpodar aſſiſte ordinairement lui-même à ces aſſemblées, pour mieux faire obſerver la juſtice, & il y a des exemples où il a fait punir rigoureuſement les boyards qui étoient convaincus d'injuſtice. Mais il faut être bien ſûr de ſon fait, avant de ſe plaindre d'un ſupérieur ; car lorſque l'accuſateur ne peut prouver ce qu'il a avancé, il eſt puni avec la derniere rigueur.

Les boyards de la premiere & de la ſeconde claſſe ont ſéance dans le *divan ;* ils y ſont aſſis, & le prince eſt aſſis ſous un dais. Il eſt en quelque façon au-deſſus de ce conſeil ſuprême, parce qu'il peut annuller ſes jugemens, s'il les trouve faux & contraires aux loix, ou s'il eſt de ſon interêt ou de ſon caprice de les trouver tels. Les ſept premiers boyards ont le plus de part au gouvernement, & ſont comme membres & conſeillers du *divan* : car bien que pluſieurs de la ſeconde claſſe y aient auſſi ſéance, on ne peut guere les conſidérer que comme ſubalternes

& comme de ſimples aſſeſſeurs. Le mé-tropolitain, dans ces aſſemblées, prend le pas ſur tous les boyards. Il eſt à la gauche de l'hoſpodar, ſelon la coutume des Turcs, qui donnent à ce côté la préférence.

On a remarqué plus haut, que toutes les ſentences & tous les jugemens ne portent que ſur les uſages & coutumes du pays. C'eſt là une juriſprudence bien incertaine, dont le peuple n'éprouve que trop les inconvéniens. Les tribunaux eux-mêmes en ſont ſouvent ſi embarraſſés, qu'ils ne ſavent à quoi ſe décider; & le *divan*, auquel tout arrive à la fin par appel, ne fait la plupart du tems qu'embrouiller les choſes ſans reſſource.

Les Ruſſes ont fait après la conquête pluſieurs changemens ſalutaires dans le gouvernement du pays. Ils ont entr'autres aſſigné à chaque boyard & officier ſes fonctions & ſon emploi, & l'en ont rendu reſponſable; mais les Valaques, peu accoutumés au bon ordre, ne ſont pas fort contens de pareils arrangemens. Ils préferent la pa-

reſſe & le déſordre, au travail & à la regle.

De la Maiſon du prince.

Avant de finir ce chapitre, il reſte encore un mot à dire de la cour & de la maiſon de l'hoſpodar. J'en nommerai ici les principaux officiers.

Le grand *camarache*, ou receveur des revenus du tréſor de l'hoſpodar, a ſous ſes ordres les marchands, les Arméniens & les Juifs. Il eſt le premier intendant de la maiſon du prince, & a le droit du *coſarit* ou impôt, payé par tout marchand qui ſe ſert de l'aune dans ſon trafic. C'eſt par lui encore que ſe fait la dépenſe des préſens pour les Turcs. Le ſecond *camarache* eſt ſous lui.

Le grand *grammattic* ou ſecretaire de l'hoſpodar. Il eſt le chef des autres *grammatius*, & a une penſion de 1000 *lews*, dont la moitié lui eſt payée par la douane; l'autre, il la tire des mines de ſel.

Le grand *coupari* ou échanſon préſente la coupe à pain & à vin au prince,

quand il eſt à l'égliſe ; & à table, il lui verſe ordinairement à boire.

Le *credintzar* & douze *pacharnizei* nobles ſont ſous ſes ordres. Outre le droit de la *vadoura*, impôt à un *lew* & demi ſur chaque tonneau de vin qu'on vend en détail à *Boukareſt*, il reçoit encore le tiers du *caminarit*, & a l'inſpection de la cave & des vignobles de la cour.

Le *vataf* de *copii*, avec 100 *copii* ou enfans ſous ſes ordres. Il porte dans les occaſions ſolemnelles l'étendard de la principauté immédiatement après le prince, & tous les *copii* portent des *prapours* ou banderolles.

Le *vel cafedzi* préſente le café au prince & a le monopole du café à *Boukareſt*.

Le *vel czocodar* donne les bottes au prince. Tous les cordonniers dépendent de lui, & il jouit du *czocodarit* ou impôt annuel à un *lew* par tête de cordonnier.

L'*iſprawnik* de la cour eſt l'inſpecteur de la maiſon du prince, & préſide aux approviſionnemens du pain & autres menues dépenſes. Outre ces offi-

ciers, l'on peut remarquer encore les emplois ſuivans.

Le *rhativan* a ſoin des harnois, des houſſes & des ſelles de la cour; lorſque le prince va à cheval, il lui préſente une chaiſe pour monter & deſcendre.

Le ſecond *camarach* & le *caſtandzi* ont l'inſpection de la garde-robe de l'hoſpodar.

Le *czіboudzi* lui donne la pipe; le *viviclar* a ſon écritoire; le *cherbedzi* lui préſente le *cherbet*.

Le *bachezohadar* a ſous ſes ordres 24 *czohadars* ou valets de pied.

Le *chatirbach* a ſous lui 5 *chatirs* ou porteurs de haches.

Vingt *itzoglans* ou pages, avec deux *tzaouchs* leurs chefs, qui portent des *tzoiens* ou bâtons d'argent. Deux autres *tzaouchs* avec des *tzoiens*.

Le *zybach* reçoit les ſuppliques du peuple au ſortir du cabinet du prince; on le reconnoît à ſon pil.

Douze *touſtachs*, qui marchent devant le prince avec des haches. Tous ces officiers ont des gages, des *ſcou-*

telniks à proportion, & reçoivent des préſens à pâques & à noël. Les pages & les valets de pied ſont habillés aux frais de la cour. Il y a encore un *camarache* ou commiſſaire des mines, & le *vel vamech* ou douanier, qui ſont auſſi compris dans l'état de la maiſon du prince, laquelle, comme nous l'avons dit plus haut, dépend toute entiere du grand *camarach*.

Ces emplois ſont donnés ordinairement à gens de la bourgeoiſie & quelquefois de la lie du peuple, qui trouvent ainſi le moyen d'entrer dans la claſſe des nobles, & de s'élever aux premieres dignités de l'état.

Toutes ces charges inutiles peuvent former un petit tableau du faſte aſiatique qui regne à la cour de l'hoſpodar. Les dignités les plus éminentes de l'état, ſont confondues avec des emplois frivoles & fantaſques, qui ne décelent que l'eſclavage du prince & des peuples.

Nos ſouverains, en prenant le café, ou étant à leur toilette, n'ont plus guere beſoin de grands ſeigneurs pour

ſe faire allumer la pipe, ou ſe faire préſenter les bottes. Les dignités & les emplois, chez un peuple ſage, doivent ſe meſurer ſur le mérite du perſonnage & l'intérêt de l'état.

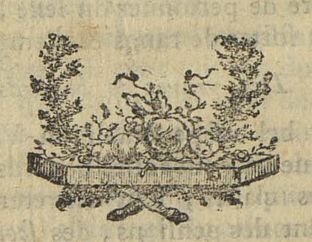
De la Maiſon de la princeſſe.

La maiſon de la princeſſe eſt compoſée d'un *vornik* ou grand gouverneur qui introduit les boyards, & d'une grande gouvernante qui introduit les dames auprès de la maîtreſſe; d'un *vet pitta*, qui a l'intendance des carroſſes; d'un *grammattic* ou ſecretaire; d'un *isbachi* avec douze *touſtachs*; & d'un grand nombre de perſonnes du ſexe, qui ont toutes ſortes de rangs & d'emplois.

Des veuves de boyards.

Un bel uſage établi en Valachie, c'eſt que les veuves des boyards de toutes les claſſes, ſont entretenues, & jouiſſent des penſions, des *ſcoutelniks*, des préſens & gratifications, à pâques, à noël, & au jour de l'an, toutes ſelon le rang & la qualité de leurs défunts maris.

Cet inſtitut me paroît ſage & favorable aux mariages, & digne d'être imité ailleurs. Le mérite naîtroit & croîtroit ſous la main bienfaiſante des loix ; & l'homme en place, débarraſſé de tout ſouci domeſtique, ſerviroit l'état avec plus de zele & d'intégrité, s'il avoit pour récompenſe de ſes travaux la certitude conſolante que ſa femme & ſes enfans jouiront du fruit de ſes ſervices après lui, & que la reconnoiſſance publique le pourſuivra, pour ainſi dire, au-delà du trépas.



CHAPITRE IV.

Des revenus & des dépenſes de la Valachie.

Des finances en général.

LES revenus publics en Valachie ont pour la plupart leur ſource dans la capitation & dans l'impôt territorial.

La capitation a toujours été payée en argent, & l'impôt territorial & celui ſur les beſtiaux eſt levé en nature par la dîme. Ce ne fut au commencement qu'un impôt léger, qui rapportoit une ſomme très-modique; mais ſucceſſivement on a ſu l'augmenter, ſur-tout dans les derniers tems.

L'hiſtoire du pays ne fait aucune mention détaillée de l'adminiſtration des anciennes finances & des changemens ſurvenus dans la ſuite des tems. Tout ce qu'on peut apprendre par les dates de diverſes immunités accordées par les diplômes des hoſpodars, ce ſont

les différentes dénominations des tailles imposées au pays.

Le regne de *Constantin Brancowa* vers la fin du dernier siecle, fournit la premiere époque de l'augmentation des finances ; la seconde est celle de *Constatin Maurocordata.* Ce prince, faisant l'an 1739 un changement général dans le pays, changea aussi les finances : c'est cette époque qu'on appelle la réforme de *Maurocordato.* Les arrangemens qu'il fit dans les finances, auroient pu être utiles à plusieurs égards, s'ils avoient été invariablement suivis ; mais le changement continuel des hospodars & leur avarice ont été la cause de toutes les innovations & augmentations qu'on va exposer.

Des anciennes finances.

On peut diviser les anciennes finances, en revenus du trésor public & en revenus de l'hospodar.

Le revenu du trésor public, ou le tribut du pays, se payoit deux fois par an sous titre du grand & du second compte, non compris le présent du *bai-*

ram, les portions de viande, &c. dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, non plus que les dépenſes de détail, pour l'acquit deſquelles on avoit fixé quatre différens termes de l'année.

Les revenus de l'hoſpodar conſiſtoient dans le droit de 4 *parals* par tête de mouton, & dans le droit ſur le vin à 1 *paral* par meſure. Les monaſteres, les boyards & les *mazils* ne payoient le premier tribut que tous les trois ans, & étoient entiérement exempts du dernier, comme on l'a déjà remarqué plus haut.

De la maniere de lever les anciens revenus.

Les tailles, faiſant partie du revenu du tréſor public, ſe levoient du commun conſentement des boyards, eu égard à la qualité & aux facultés de chaque canton. Ceux d'entr'eux, qui étoient nommés *zaptziis* ou commiſſaires, avoient ſoin de faire la répartition en détail dans les différens diſtricts, les *parcalabes* ou échevins faiſoient la

même opération dans les bourgs & les villages. Par ce moyen l'argent entroit dans le trésor, sans qu'on eût besoin d'autre chose que de marquer les noms des villages dans les archives.

Pour les revenus du trésor de l'hospodar, ils étoient perçus tantôt par des fermiers & tantôt par des commissaires.

Des nouvelles Finances.

La derniere époque des nouvelles finances commence, comme il a été dit, avec la réforme de *Constantin Maurocordato.* L'ancienne division en revenus du trésor public & du trésor de l'hospodar, n'étoit plus la même; car en 1755 ce dernier fut borné aux seuls revenus des mines de sel & de la douane. Dans la suite ces revenus en furent aussi soustraits, & le trésor de l'hospodar entiérement aboli. Mais comme les mines de sel & la douane, ainsi que la plus grande partie des autres revenus, sont données en ferme de l'aveu du prince, celui-ci ne manque jamais de moyens de se dédommager, & s'arro-

geant le droit d'augmenter les impôts à ſon gré, il ſe ſert de cet expédient pour confondre adroitement ſes beſoins perſonnels avec ceux de l'état.

Des différentes dénominations des impôts & de leur adminiſtration.

Le *czwert* ou la capitation ſe leve par les *iſprawniks*; l'impôt territorial eſt affermé & rarement levé par des commiſſaires. *Conſtantin Maurocordato* voulant mettre de l'ordre dans les finances & rendre en même tems les impôts plus ſupportables, fit faire en 1739 un dénombrement de tous les habitans par *petzeders* ou billets imprimés. Il abolit en même tems les anciennes tailles, qu'on levoit ſous divers noms, & les fixa à dix *lews* par famille, payables en quatre termes. Voilà l'origine du nom de *czwert*, qui ſignifie un quart, dont le premier après le dénombrement de 1739 monta à 367,500 *lews* dans la ſeule claſſe des payſans.

Michel Racowicz impoſa un cinquieme *czwert* en 1741, & *Conſtantin Maurocordato*, après avoir repris les rênes

du gouvernement, y ajouta un ſixieme l'an 1744.

Grégoire Guica ſe fit encore payer par-deſſus les *czwerts*, le préſent du *bairam* & la *lipſa* ou le déficit de *czwerts ;* noms inventés pour colorer cette énorme aggravation de charges & d'impôts.

Durant les regnes de *Matthieu Guica*, de *Conſtantin Racowiez* & de *Conſtantin Maurocordato*, (dont le dernier a été hoſpodar plus d'une fois) la ſomme payée aux *czwerts* alla toujours en diminuant ; en revanche on augmenta leur nombre ſi conſidérablement, qu'à la fin il y en eut autant que de mois, & quelquefois on fit payer ces mois doubles.

En 1758, *Conſtantin Maurocordato* remarquant l'énorme quantité des *czwerts* d'une ſeule année, les remit ſur l'ancien pied & les appella comptes généraux. Ce fut alors qu'il tira du corps des boyards des commiſſaires pour les différens diſtricts, qui conjointement avec les *iſprawniks* devoient faire le compte des villages. Il leur fit donner des billets ſur la ſomme payable en vertu des

liſtes de la tréſorerie, & fixa le paiement à quatre termes dans l'année.

Son ſucceſſeur *Scarlat Guica* trouva par ce réglement le *czwert* monté à près de 200,000 *lews*. Il ne ſuivit pourtant pas cette ſage ordonnance, il diminua la ſomme & multiplia derechef le nombre des *czwerts*. Il en fit la levée tous les mois, & réuſſit par ce moyen à amaſſer des ſommes conſidérables en 1758 & 1759, comme on le verra par la liſte de cette derniere année ajoutée à la fin de ce chapitre.

Cet arrangement ſi favorable à l'avarice & à la cupidité des hoſpodars a été toujours agréé dans la ſuite, quoique le total de la ſomme payée en *czwerts*, ait ſouvent diminué par la déſertion des habitans, écraſés par cet impôt.

L'an 1766, par exemple, le même hoſpodar *Scarlat Guica* ne reçut en tout de la capitation des payſans que 849,458$\frac{2}{3}$ *lews*, & en 1767 l'hoſpodar *Alexandre Guica* n'en retira que 785,776$\frac{2}{3}$ *lews*.

Du poklon , du moucarer & de l'adjoutariza.

Le *poklon ſtagouloui* ou préſent de l'étendard , eſt un tribut que le pays a donné de tems immémorial au commencement d'un nouveau regne. Perſonne n'en eſt exempt.

Les boyards le paient ſelon leur rang ; les payſans & les autres ſujets donnent le double de leurs *czwerts* & quelquefois davantage.

Le *moucarer* ou la confirmation eſt le même tribut ſous un autre nom. On le fait payer au commencement de la ſeconde ou de la troiſieme année de chaque regne.

L'*atoutariza* ou le ſecours eſt encore le même impôt ; il eſt payé au milieu de l'année & prend ſouvent le nom de double *czwert.*

Le *poklon* des payſans en 1766 ſous *Scarlat Guica* montoit à 173,724½ *lews*

leur *adjoutariza* pour le mois de mai	141995
	315719⅔ *lews*

L'an 1767, ſous *Alexandre Guica*, le

poklon montoit à - - -	157857 *lewś*
le double de l'*adjoutariʒa* à	202279
	360136

Des Bresles.

Les différentes conditions des habitans, autres que payſans, qui paient tribut au tréſor public, ſont appellés *bresles*. Sous cette dénomination ſont compris les *maʒils* ou deſcendans des boyards, qui ſont ſans emploi. Les *niamours* ou les principaux d'entre les *maʒils*. Les *paharnitʒei* ſous les ordres de leurs *vataſs* ou chef des *paharnitʒei*. Les *logofets* du *divan*, dont les parens ſont des *maʒils*. Les capitaines congédiés. Les officiers de la douane hors de charge. Les *alcihys* ou les plus diſtingués d'entre les payſans. Les négocians des douze diſtricts. La compagnie de *crayowa*, qui eſt une aſſignation des marchands de cette ville. La compagnie de *Gorʒy*, autre ſociété de commerçans du diſtrict de ce nom. Les *rouptochis* ou ceux d'entre les étrangers & les habitans du pays, avec leſquels on fait des conventions particulieres relativement au tribut.

Les *Brancowans* habitans de *Cronstadt*, tributaires en vertu d'une convention. Les *Siliſtriens*, les *Arméniens* habitans du pays. Les Juifs, les *Quiprovazi* & les *Cabiliens*, certains habitans venus de l'autre côté du Danube, tous tributaires par convention.

Les négocians & les différens étrangers que nous venons de nommer, payoient leur tribut autrefois au tréſor de l'hoſpodar; ils le paient depuis l'abolition de ce tréſor au tréſor public.

Des Monaſteres.

Le tribut des monaſteres a été payé ou refuſé ſelon les circonſtances. *Etienne Cantacouſin* les déclara exempts par un diplôme en 1715.

Nicolas Maurocordato leur impoſa de nouveau tribut, & ils furent obligés de le payer en deux termes.

Conſtantin Maurocordato les affranchit derechef dans ſa réforme; mais il leur ôta les gratifications qu'ils avoient coutume de recevoir des princes. Il chargea dix eccléſiaſtiques de l'économie des couvens, & établit une caiſſe com-

mune, où les abbés devoient rendre un compte exact de leurs revenus & de leurs dépenſes néceſſaires. Les monaſteres de la dépendance des égliſes turques y envoyoient leur quote part, le reſte étoit deſtiné à l'entretien des écoles publiques & à l'établiſſement de pauvres filles.

D'abord après ſa diſgrace ce réglement fut aboli, & *Michel Racowitz* obligea encore les monaſteres de payer le tribut en deux termes. Le même *Conſtantin Maurocordato* redevenu hoſpodar, porta ces termes à quatre ; mais *Etienne Racowitz* remit de nouveau le tribut ſur le même pied où il étoit ſous *Michel* ſon couſin. Cette derniere ordonnance a été obſervée juſqu'à *Gregoire Guica*.

Du tems de *Scarlat Guica*, en 1766, les *czwerts* des *bresles*, y compris le tribut des monaſteres, montoit

à - - - - - - -	37583	*lews*
Poklon & *adjoutaritza* des *bresles*	36224	
Poklon des monaſteres -	9000	
	82807	

Sous *Alexandre Guica* en 1767 les *czwerts* des *bresles* avec ceux des monasteres montoient à - - - 31042 $\frac{1}{3}$ *lews*
Poklon & *adjoutaritza* des
bresles - - - - 29761
Poklon des monasteres - 9000

Des Prêtres.

Les prêtres payoient deux contributions par an jusqu'au regne d'*Etienne Cantacousin*, qui les en exempta par un diplôme d'immunité. *Nicolas Maurocordato* les imposa de nouveau, & ils paierent tribut jusqu'à la réforme de *Constantin Maurocordato.*

En 1741 *Michel Racowitz* les taxa à une contribution payable en quatre termes, exigeant de plus le *poklon* & *l'adjoutaritza;* ses successeurs ont suivi cette ordonnance.

La somme de leurs *czwerts* du tems de *Scarlat Guica* montoit à 25858 *lews*
leur *poklon* & *adjoutaritza* 27045

52903

Sous

Sous *Alexandre Guica* la ſomme de leurs *czwerts* étoit de . 28009 *lews*
Le *poklon* & l'*adjoutaritza* de 28001 $\frac{1}{3}$

56010 $\frac{1}{3}$

En 1769 *Grégoire Guica* fit faire le dénombrement du clergé, & ordonna que chaque prêtre ne paieroit plus que quatre *lews* par an. Une partie de cet argent fut employée dans la ſuite aux œuvres de charité.

Les Etrangers.

Les étrangers, & ceux qui viennent par occaſion ſéjourner dans la Valachie, font une convention particuliere touchant le tribut. En 1766 ſous *Scarlat Guica* leurs *czwerts* étoient
de - - - - - - - 16948 *lews*
En 1767 ſous *Alexandre Guica* - - - - - - 16742
Le *poklon* & *l'adjoutaritza* 12351

Du tems d'*Etienne Racowicz* en 1765 quelques Valaques qui étoient reſtés long-tems hors du pays, obtinrent à leur retour le privilege de ne payer que deux fois par an : leur tribut en 1767

ſous *Alexandre Guica* monta à 919 *lews*.

Les Boyards.

Anciennement les boyards, tant en charge que hors de charge, payoient au commencement d'un nouveau regne le *poklon* & annuellement le *banni katalli*, ou l'argent des chevaux.

L'un & l'autre de ces tributs furent abolis par la réforme dont il a été fait mention ſi ſouvent. Mais ſous *Grégoire Guica* en 1748 les boyards furent obligés de nouveau de payer le tribut ſous le titre de *poklon* & de *moucarer*. *Conſtantin Racowitz* les diſpenſa depuis du *moucarer*, mais ils ont toujours payé le *poklon*. Ce tribut en 1766 monta à 8000 *lews*.

Les Slouſitors.

Après avoir diminué le nombre des *slouſitors* ou la milice du pays, & dépouillé de la plupart de leurs anciens privileges ceux qui reſtoient encore au ſervice, *Conſtantin Maurocordato* les exempta de tribut dans ſa réforme.

Grégoire Guica obligea le premier en

1748 les *slouſitors* qui étoient hors de la ville de *Boukareſt*, de payer le *pokton* & l'*adjoutaritza* à quatre *lews*, & les gens des poſtes à deux *lews* par chaque terme. Depuis ce tems ils ont toujours continué de payer cet impôt, qui du tems de *Scarlat Guica* montoit à - - - - - - - 13690 *lews*

Et en 1767 ſous *Alexandre Guica* à - - - - 11797

Les proviſions du printems & de l'automne.

Ces proviſions, qui conſiſtent en toutes ſortes de grains, ſont appellées *zahire*. Elles furent exigées pour la premiere fois en 1756 au printems. La quantité de bled ordonnée n'eſt pas toujours la même. En 1756 au printems, elle fut de 15 mille *kills* meſure de *Braila*, & en 1760 en automne de 20 mille *kills*. Ces bleds doivent être livrés à *Braila*, d'où ils ſont tranſportés enſuite aux magaſins de Conſtantinople. Le *mazir* ou intendant de la ville de la part du ſultan eſt chargé de délivrer les quittances ſur chaque livrai-

ſon ; & le commiſſaire, que les hoſpodars y entretiennent depuis 1759 pour empêcher les fraudes, reçoit ces différentes ſignatures du *nazir*, qui, dès que la quantité des bleds ordonnés eſt complete, fait conſtater le tout par un certificat général. Ce certificat, que le commiſſaire n'obtient qu'à force de préſens, eſt envoyé enſuite à Conſtantinople.

Ces proviſions au reſte ſont impoſées au pays en argent, & levées deux fois par an, au printems & en automne. Les bleds en nature ſont achetés avec cet argent pour le compte du pays dans le voiſinage de *Braila*, par les marchands de cette ville, qui ne manquent pas de mettre à profit une pareille occaſion.

Si d'un côté cet arrangement convient à ceux qui ſont trop éloignés de la ville pour y tranſporter leurs bleds commodément, de l'autre il ne laiſſe pas d'avoir ſes inconvéniens, l'achat d'une quantité conſidérable de bleds ne manquant guere d'être à charge.

En 1766, ſous le regne de *Scarlat*

Guica, cet impôt monta à 50331 *lews*, & en 1767 du tems d'*Alexandre Guica* à 58000.

L'Oyarit.

L'*oyarit* eſt une ancienne dixme qui fut payée au commencement en nature & dans la ſuite en argent. Cet impôt a été toujours en augmentant. Il étoit d'abord à trois *parals*, puis à quatre & cinq, juſqu'à ce qu'enfin *Conſtantin Maurocordato* en 1748 le hauſſa juſqu'à ſix. Encore ce même prince en 1744, puis *Grégoire Guica* en 1752, & *Etienne Racowitz* en 1765, s'aviſerent-ils d'en exiger le double.

De plus, les couvens, les boyards & les *mazils*, qui depuis long-tems avoient joui du privilege de ne payer l'*oyarit* que tous les trois ans, furent obligés de le payer tous les ans, comme les autres ſujets. Quelquefois les hoſpodars tâchent de les en dédommager, en leur accordant des gratifications par des billets d'immunité, à chacun ſelon ſon rang & ſa qualité.

Ce tribut eſt levé depuis la fête de

ſaint Dimitri juſqu'à celle de ſaint George. Autrefois les contribuables étoient encore obligés d'entretenir les commiſſaires, & cet entretien s'appelloit *poklon. Conſtantin Maurocordato* ordonna qu'à la place de ce *poklon* on donnât un demi *paral* pour dix brebis, & que ceux qui en auroient davantage, donnaſſent encore 27 *parals* outre la taxe ordinaire. Cet argent entra dans la caiſſe de l'hoſpodar, & les commiſſaires n'eurent pour tout entretien que leur ſalaire. En 1758 & 1761 les payſans de la Tranſilvanie, qui ſont tributaires par convention, obtinrent, par le crédit du miniſtre Autrichien a Conſtantinople, des firmans, en vertu deſquels ils ne devoient plus payer que trois *parals* ſur l'ancien pied; mais les hoſpodars ayant proteſté contre cet ordre de la Porte, il fut aboli avant d'avoir été mis à exécution.

Etienne Racowicz fit une ordonnance en faveur des Valaques revenus de la Tranſilvanie, ſuivant laquelle on leur devoit faire grace de deux brebis ſur dix, ce qui a été obſervé depuis.

La ſomme reçue pour l'*oyarit* en 1766, monta à 215900 *lews*, & en 1767 à 218500.

Le Démarit.

Le *démarit* eſt l'impôt ſur les abeilles & les cochons ; chaque ruche & chaque cochon ſont taxés à quatre *parals* & demi. On établit ici comme à l'ordinaire le droit de *poklon*, pour fournir à l'entretien des commiſſaires. *Conſtantin Maurocordato* fit payer, au lieu du *poklon*, un demi *paral* de trois juſqu'à dix, & vingt-ſept *parals* de tout ce qui excédoit le nombre de dix. Le terme du paiement eſt au milieu de juillet. Les grands monaſteres avec leurs dépendances, les *boyards* & les *mazils* ſont exempts du *démarit*. En 1766, ſous *Scarlat Guica*, cet impôt monta à 55800 *lews*, & en 1767 ſous *Alexandre Guica*, à 60650.

Le Vinarit.

Le *vinarit*, ou l'impôt ſur le vin, fut anciennement levé en nature comme une dixme ; mais dans la ſuite on prit

un *paral* par meſure & le *poklon* pour les commiſſaires. Le produit de cet impôt fut cédé en quelques endroits aux monaſteres. *Conſtantin Maurocordato* s'appropria, à l'occaſion de la réforme, le *poklon* du *vinarit*, & le mit d'abord à un demi *paral* pour une proviſion de trois juſqu'à 120 meſures, & à quatre *parals* pour ce qui eſt au-delà. Ledit prince a augmenté depuis ce *poklon* du double en 1747, & du triple en 1761. Ceux même qui payoient le *vinarit* aux monaſteres n'étoient pas exempts du *poklon*. Les grands monaſteres avec leurs dépendances, les *boyards*, les *mazils*, & même les *logofets* du *divan*, ſont exempts du *vinarit*. Cet impôt fut en 1765 de . . 36992 *lews.*
& en 1767 de 45500

Le Pogonarit des vignobles des étrangers.

Nicolas Maurocordato en 1716 mit le premier un impôt ſur les vignobles ſous le nom de *pogonarit*. Les propriétaires payoient pour chaque *pogon* (*)

(*) *Pogon* ſignifie un certain nombre

deux *lews* & huit *parals*. Conſtantin Maurocordato abolit le *pogonarit* dans ſa réforme; mais Michel Racowicz le rétablit, & il fut payé juſqu'à ce que Conſtantin Maurocordato le ſupprima de nouveau en 1744: depuis ce tems on ne l'a plus payé. Les étrangers qui ont des vignobles, ou des jardins, ou des vignes dans le pays, ont toujours payé le *pogonarit*. Cet impôt ſur les vignobles des étrangers, eſt ordinairement donné à ferme pour 1500 *lews*. L'an 1762 la ferme monta juſqu'à 2100 *lews*.

Le Vacarit des étrangers.

Le *vacarit* eſt l'impôt ſur les bœufs & les chevaux. *Conſtantin Brancowan* l'établit le premier à ſon retour d'Andrinople, ſous le nom de rembourſement des frais de voyage; il fut alors de 10 *parals* par tête. *Etienne Cantacouſin* l'abolit; mais *Nicolas Maurocordato* le rétablit de nouveau, & depuis il a toujours été

---

de toiſes qu'on meſure avec des cordes marquées du ſceau de l'hoſpodar.

perçu & augmenté juſqu'à la réforme de *Conſtantin Maurocordato*. Après ſon premier regne depuis 1741 juſqu'en 1761, preſque tous les hoſpodars l'exigerent de nouveau, & il fut augmenté ſucceſſivement depuis dix *parals* juſquà 66. Enfin, en 1761 ſous *Conſtantin Racowicz*, le *vacarit* fut aboli pour toujours par un *firman* du ſultan. Quant aux étrangers qui font nourrir leurs troupeaux pendant l'hiver dans le pays, ils ont toujours payé le *vacarit*, ou 22 *parals* par tête : on leur fait cependant grace de deux bœufs par troupeau, qui ſont appellés *d'ova*.

Le petit bétail ſe compte à deux pour un. En 1763 cet impôt fut compris dans *l'oyarit*, & en 1767 il fut donné en ferme pour la ſomme de 4000 *lews*.

Le Toutounarit.

Le *toutounarit* eſt un ancien impôt ſur le tabac, chaque *pogon* paie quatre *lews* ſeize *parals*. En outre le propriétaire d'un plantage eſt obligé de donner vingt-ſept *parals* pour l'entretien du commiſſaire. Cet impôt eſt levé au

mois d'août. En 1766 il fut compris dans le *démarit*, en 1767 il fut donné à ferme pour la ſomme de 7950 *lews*. Quand le tabac croît en abondance, le *toutounarit* augmente du double, comme cela arriva en 1751, où il valut 15000 *lews*.

Les Mines de ſel.

Il y a des mines de ſel à *Telega* dans le diſtrict de *Prachowa*, & à *Slaniky* dans le diſtrict de *Sekujeny*. La grande mine du *Bannat* eſt dans le diſtrict de *Vulza*.

Anciennement les revenus de ces mines étoient très-modiques : le ſel ſe vendoit à un prix ſi bas, que pour trois *occas* on ne payoit guere plus d'un *paral*. Dans un tems encore plus reculé, on ne payoit que vingt *parals* pour cent *occas*.

La ferme des mines de ſel a été avant la réforme de 40000 *lews*. Après la réunion du *bannat* de *Crayowa* avec la principauté de la Valachie, on hauſſa le prix du ſel par un *firman*, en vertu duquel il fut perçu dans les ports de

la principauté ſur le Danube pour 100 *occas* 44 *parals* , avec un ſurplus de dix pour cent, & dans les ports du *Bannat* 50 *parals*, avec un ſurplus de 15. Ce prix fut encore hauſſé depuis juſqu'à 50 *parals* pour les mines de la principauté, & à 60 *parals* pour la grande mine du *Bannat ;* & lorſque le ſel eſt en grands morceaux, on en fait payer 67 *parals* pour 100 *occas*. La premiere ferme de toutes les mines a été de 90000 *lews*, on l'a hauſſé depuis tous les ans, juſqu'à ce qu'en 1766 & 1767 elle eût monté à 150000 *lews*.

Le tems du renouvellement de cette ferme eſt au mois de janvier. Au renouvellement de chaque bail, le ſel qui ſe trouve près des mines appartient au prince, & celui qui eſt dans les ports ou en route reſte aux anciens fermiers. Au ſurplus il eſt défendu à ceux-ci d'en vendre avant le mois d'avril, & cette défenſe a pour objet de favoriſer les nouveaux fermiers. La plus grande quantité de ſel fut tirée des mines en 1755 ; elle alla juſqu'à 2500000 *occas*. Cependant elles en fourniroient

bien davantage, s'il y avoit moyen d'en trouver le débit.

La Douane.

Les droits de douane ou d'entrée & de ſortie, ſont payés dans les principaux marchés & ſur les frontieres. Cet impôt fut d'abord fort modique; mais *Gregoire Guica* le hauſſa en 1735 & fit un nouveau tarif, qui a été en vigueur juſqu'à la réforme. Ce même prince établit une maiſon de douane & un grand douanier. Douze villages aux environs de *Boukareſt* & huit autres autour des principaux marchés ſont exempts de ce droit pour tout ce qu'ils apportent ou emmenent. En 1766 les revenus de la douane montoient à cent mille *lews*, & en 1768 à 115000.

Les Revenus de la princeſſe.

Les *zigans*, eſclaves des domaines de l'hoſpodar, font partie des revenus de la princeſſe. Quelques - uns d'eux donnent de l'or qu'ils pêchent dans les rivieres. On voit par une liſte authentique d'*Etienne Racowicz*, de l'année

1764 que de 240 *zigans*, nommés *roudars*, 171 donnerent six dragmes par tête, 21 quatre, & 48 trois. Le tout ensemble alla à 1254 dragmes, ce qui fait en or raffiné 1003 dragmes.

Ces mêmes *zigans* sont encore obligés de vendre au grand *armach* leur chef, tout l'or qu'ils trouvent, à deux *lews* la dragme. Celui-ci le revend ensuite à un prix plus haut, au profit de la princesse. Cependant la quantité d'or vendue de cette maniere au grand *armach*, ne surpasse guere celle qui est donnée en tribut. Les autres *zigans*, savoir, 195 appellés *oursars*, & 473 nommés *lajachis*, paient cinq *lews* par tête, ce qui fait une somme de 3340 *lews*.

La princesse jouit encore de certains droits & monopoles, compris en ces derniers tems parmi les droits de douane, d'où elle reçoit l'argent qui lui en revient.

En 1763 la somme qu'elle reçut de la douane, monta à . . 32000 *lews*

Le tribut des *zigans* à . 3340

35340

Encore l'or en nature n'eſt-il pas compté ici.

Le fief nommé Kisla de Vizir.

Le *Kisla* de *Vizir* eſt une grande bourgade enclavée dans la *Raia* de *Braila.*

Autrefois elle étoit ſéparée de la principauté ; mais à cauſe des grands déſavantages qui en réſulterent, elle fut réunie en 1765 ſous titre de fief, à condition toutefois que l'on paieroit tous les ans 25000 *lews* au tréſor de la ſultane qui a ladite bourgade pour apanage, & 3500 *lews* au *nazir* de *Braila.*

Revenus de Kisla de Vizir.

De l'année 1763 avant ſon incorporation à la principauté.

Quatorze cents quarante familles, qu'elle contenoit alors, payoient pour l'entretien des chevaux & des animaux & le chauffage des officiers, une voiture de foin & de bois par famille. On ne prit en nature que 700 voitures de foin & 300 de bois, le reſte fut payé en argent.

Pour le foin, la charge évaluée à un *lew* . .	740 *lews*
Pour le bois, la charge à 30 *parals* . . .	855
Pour le privilege exclusif de faire & de vendre des fromages . . .	250
Pour les mariages des filles & des veuves, les premiers à deux *lews* & les derniers à un *lew* & demi le jour de la noce.	215
Pour l'honoraire du commissaire chargé par le *nazir* de lever la capitation	333 $\frac{1}{3}$
Droits sur les brebis à un paral & demi tant pour grands que petits .	2500
La dixme sur les biens des morts	431
Produit de la douane selon le tarif particulier de la bourgade . . .	380 $\frac{1}{3}$
Droit sur les abeilles à quatre *parals* par ruche	140
	5844 $\frac{2}{3}$

De l'autre part . .	5844 $\frac{2}{3}$ *lews*
Droit ſur le vin fait ſur le lieu même ; s'il y en a peu , à un *paral* par meſure; s'il y en a beaucoup à trois *lews* par tonneau	180
Droit ſur le vin étranger (qui n'eſt pas fait ſur le lieu) à 3 *lews* 10 *parals* par tonneau . .	588
Amendes pécuniaires . .	2800
Pour le loyer des boutiques appartenantes à la Sultane	380
Le *ſalliani* ou impôt levé depuis pâque juſqu'à l'automne , ſavoir quatre *lews* par tête ſur les hommes , un demi *lew* par bête de labourage, un *lew* par cent brebis, & vingt pour cent du total du tribut , le tout enſemble . . .	11000
	20792 $\frac{2}{3}$

De l'autre part . . .	20792 $\frac{2}{3}$ *lews*
La dîme des bleds, du miel & des autres productions	61500
Total	82292 $\frac{2}{3}$

Revenus de ce fief.

De l'année 1766 après son incorporation.

Capitation à deux *lews* par tête	6794 *lews*
Salliani	10038
Bois & foin . . .	1698
Impôt des *zigans* . .	25
Dixme des bleds . .	1282
Oyarit sur 70 mille brebis	7000
	26837

La dixme sur les bleds a été presqu'entiérement abolie après l'incorporation de ce fief, parce que les autres sujets de la principauté ne la paient point. Le reste des impôts détaillés dans la liste précédente a été abandonné aux *isprawniks* & à leurs *logofets*.

En 1767 le prince *Alexandre Guica* tira en tout de ce fief 30211 *lews*.

Listes des revenus de la principauté.

Liste des revenus de l'année 1766 sous le regne de *Scarlat Guica.* (*)

Czwerts des paysans.

Du mois d'août	78518 *lews*
de septembre	71117
d'octobre .	72130
de novembre	74253
de décembre	72518
de janvier . . .	70784
de février . . .	69163
de mars	67998
d'avril	67894
de mai	68914
de juin	68330
de juillet . . .	68140
Total des *czwerts* des paysans	849759
Poklon & adjoutaritza du pays	141995
Czwerts des *bresles* pour	

(*) Cette liste commence au mois d'août 1766, & finit au mois de juillet 1767.

De l'autre part . .	141995 *lews.*
les mois de ſeptembre, octobre & novembre	9410
de décembre, janvier & février	9391
de mars, avril & mai	9391
de juin, juillet & août	9391
Poklon des *bresles* . .	19513
Czwerts des prêtres depuis le mois d'octobre juſqu'au mois d'août incluſivement	25858
Adjoutaritza des *bresles*	16711
Double *adjoutaritza* des prêtres	14000
Tribut des étrangers depuis le mois de ſeptembre juſqu'à la fin d'août	16948
Poklon des monaſteres	9833
Poklon des *boyards* . .	8000
Poklon & *adjoutaritza* des *slouſitors* & des gens des poſtes . . .	13690
	305131

Ci-contre . .	305131	*lews.*
Proviſions de l'automne	37000	
Proviſions du printems	23000	
Oyarit	215900	
Démarit	55800	
Vinarit	36993	
Pogonarit des étrangers	1500	
Vocarit des étrangers .	4100	
Toutounarit . . .	4200	
Douane	100000	
Mines de ſel . . .	150000	
Revenus du fief . . .	26837	
Total des revenus	960461	

Seconde liſte (*) des revenus de l'année 1767 ſous le regne d'*Alexandre Guica.*

Cwerts des payſans.

Du mois de décembre	64166	*lews*
de janvier. .	66143	
de février .	61877	
de mars . . .	61552	
	253738	

(*) Cette liſte commen ce avec le mois de décembre 1767, & finit en novemb. 1768.

De l'autre part . .	253738	*lews.*
d'avril . . .	61674	
de mai . . .	68300	
de juin . . .	68564	
de juillet . .	68514	
d'août	67819	
de ſeptembre	66310	
d'octobre . .	65502	
de novembre	65357	
Total des *czwerts*	785778	

Poklon des payſans . .	157857
Double *adjoutaritza* . .	208945
Cwerts des *bresles* pour les mois de décembre, de janvier & de février	8133
de mars, avril & mai	8163
de juin, juillet & août	8219
de ſeptembre, octobre & novembre	8194
Poklon des *bresles* . . .	17515
Adjoutaritza	12246
Czwerts des prêtres pour les mois de décembre, janvier & février . .	7001
	436273

Ci-contre . .	436273	*lews*
de mars, avril & mai	7001	
de juin, juillet & août	7002	
de ſeptembre, octobre & novembre	7005	
Poklon des prêtres . . .	14002	
Adjoutaritza . . .	14001	
Czwerts des étrangers pour les mois de décembre, de janvier & de février . . .	4511	
Mars, avril & mai . .	4662	
Juin, juillet & août . .	4120	
Septembre, octobre & novembre . . .	5449	
Poklon des étrangers .	8240	
Adjoutaritza	4111	
Poklon des monaſteres	9000	
Poklon des *boyards* . . .	8000	
Poklon & *adjoutaritza* des *slouſitors* & des gens des poſtes . . .	11798	
Proviſions de l'automne	35000	
Proviſions du printems	22000	
Oyarit	218500	
	818675	

De l'autre part . .	818675 *lews*
Démarit	60650
Vinarit	45900
Pogonarit des étrangers	2100
Vocarit	4000
Toutounarit . . .	7950
Tribut des Hongrois . .	919
Douane	115000
Mines de sel . . .	150000
Revenus du fief de *Braila*	30210
Total des revenus	1235404

Troisieme liste (*) des revenus de l'année 1759 sous le regne de *Scarlat Guica.*

Czwerts des paysans.

Des mois de juillet & août . . .	143668
de septembre & octobre .	142263
de novembre & décembre	151298
	437229

(*) Cette liste commence au mois de juillet 1759, & finit en juin 1760.

Ci-

Ci-contre . . .	437229 *lews.*
de janvier & février . . .	130351
de mars & avril	129427
de mai & juin	124529
Poklon & *moucarer* du mois d'août	286276
Double *adjoutaritza* du mois d'octobre . . .	301581
Double *poklon* du mois de juin	329599$\frac{1}{3}$
Czwerts des *bresles* pour les mois de juillet, août & ſeptembre	26318
d'octobre, novembre & décembre	26070
de janvier, février & mars	23886
d'avril, mai & juin . . .	23815
Adjoutaritza des bresles	61457
Czwert extraordinaire	23663
Czwert des payſans qui travaillent pour les Turcs	2662
Démarit.	37000
Pogonarit	1500
	1665363$\frac{1}{3}$

De l'autre part . .	1965363 $\frac{1}{3}$	*lews*
Toutounarit . . .	5000	
Vinarit	47500	
Oyarit	191000	
	2208863 $\frac{1}{3}$	
Billets d'exemption . .	131965	
Somme totale entrée dans le trésor public .	2340828 $\frac{1}{3}$	
Mines de sel . .	120000	
Douane	86000	
Total des revenus	2546828 $\frac{2}{3}$	

Cette liste excede de beaucoup les deux précédentes ; la raison en est, que de plusieurs impôts on a levé le double.

Des charges générales de la principauté.

Anciennement le pays payoit la capitation, le droit du *bairam*, le *dzaize* ou le présent du sultan, indépendamment de quelques présens pour le visir & les principaux seigneurs de la cour de Constantinople. De plus, il entretenoit les troupes ou la milice du pays,

& quelquefois encore des troupes auxiliaires. Ces dépenſes ont diminué par degrés après les différentes réductions, dont l'époque remonte vers le milieu du ſiecle paſſé, juſqu'à ce qu'enfin après la grande réduction des deux *Maurocordato*, elles aient entiérement ceſſé : le peu de troupes qui furent conſervées alors pour le ſervice civil, reſterent ſans gages, comme on l'a remarqué ci-devant. En revanche les dépenſes d'abord très-modiques, deſtinées au tribut & aux préſens pour la Porte, ont conſidérablement augmenté depuis *Conſtantin Brancowan* juſqu'à la réforme de *Maurocordato*, particuliérement en 1761, où ce prince y ajouta tout d'un coup 500 mille *lews* payables au commencement de chaque regne. Cette démarche mit le comble aux malheurs du pays. Les Turcs trouvoient leur compte à changer continuellement les hoſpodars, & il ne reſtoit à ceux-ci d'autre reſſource que de ſurcharger le pays d'impôts, pour pouvoir ſuffire à tant de dépenſes.

Il ne ſe trouve aucune liſte authen-

tique & détaillée des charges annuelles de la principauté. Les agens des hospodars à Constantinople tirent les sommes en gros de la trésorerie, & en rendent leurs comptes particuliers aux princes, sans les envoyer aux archives du pays. Ce qui s'y trouve de plus authentique, ce sont les listes des dépenses en 1766 sous *Scarlat Guica*, & en 1767 sous *Alexandre Guica.* Il suffit de rapporter ici la premiere, la seconde étant, à l'exception des dates, presque entiérement la même. On a joint à chaque article une explication dont le précis a été fourni par le trésor public. On s'est servi aussi des listes de quelques principaux seigneurs, qui par leur rang & leurs fonctions devoient être au fait de tout ce qui concerne les finances du pays.

Liste des dépenses de l'année 1766.

Installation & tribut sous différentes dénominations	917313 *lews*
Solde payée aux janissaires dans les forteresses voi-	

Ci-contre . . .	917313	*lews*
ſines ſur l'aſſignation de la Porte . . .	153540	
Amortiſſement des dettes contractées par les hoſpodars	145196	
Intérêts des dettes mentionnées ci-deſſus. . .	4275	
Préſens au chan de la Crimée, aux pachas & aux premiers officiers	34146	
Préſens en étoffes, peliſſes, draps, &c. faits aux officiers Turcs du voiſinage, chargés de pourvoir aux affaires de la principauté . .	84010	
Préſens auxdits officiers en argent comptant	19063	
Entretien des Turcs dans leurs quartiers . .	7582	
Préſens aux officiers du ſultan pour prévenir les excès & les déſor-		
	1365125	

De l'autre part . .	1365125 *lews*
dres des Turcs, qui viennent dans le pays sous prétexte de commerce	12882
Gages des écrivains Turcs de l'hospodar & des *bachils* ou gens destinés à pourvoir à la sûreté des marchés & des frontieres vers la Turquie	40246
Présens au mois de *ramazan* ou carême des Turcs, & à leur *bairam*, faits auxdits officiers & à d'autres étrangers de distinction, se trouvant fortuitement à *Boukarest* . . .	6235
Pensions des boyards, y compris leurs veuves & aumônes pour les pauvres . . .	56766
Gratifications à pâques &	
	1481254

Ci-contre . . .	1481254 *lews*
à noël pour les boyards, leurs veuves & quelques autres perſonnes	6947
Bouche de l'hoſpodar & menues dépenſes de ſa cour	21907
Autres dépenſes de la cour	8663
Entretien des deux égliſes de la cour & autres dépenſes y relatives au jour de l'an & aux grandes fêtes . .	10854
Ecurie de l'hoſpodar	3635
Convoi de l'agent envoyé à Conſtantinople	730
Gages du grand *viſtiar* & des commis de la tréſorerie publique	7825
Gratifications faites aux juges voiſins, pour juger les aſſaſſinats & d'autres déſordres commis par les Turcs,	
	1541815

De l'autre part .	1541815	*lews*
& les procès des Turcs contres les habitans du pays . . .	799	
Caftans donnés à l'investiture des boyards	505	
Frais de voyage pour les *calarachs* & *lipars* ou couriers, de même que pour ceux qui ont été envoyés extraordinairement . .	7941	
Provisions du printems & de l'automne, & paiement des quittances sur la somme ordonnée des bleds . .	60000	
Maison de l'hospodar à Constantinop. au commencement de son regne	43578	
Billets d'exemption de l'hospodar . . .	64386	
Somme totale des dépenses	1719024	

En vertu deſdits billets étoient exempts du tribut annuel, 1. les *ſcoutelniks* au ſervice des boyards. 2. Les commis à l'achat des brebis pour Conſtantinople. 3. Les *dvivars* ou gens qui portent le bois pour le chauffage de la cour. 4. Les *playachs* ou gens qui gardent les avenues des montagnes de *Carapat.* 5. Quelques boyards & pluſieurs monaſteres.

Les dépenſes pour les mines de ſel & pour la douane ſe font à part & n'ont aucune liaiſon avec le tréſor public. L'hoſpodar diſpoſe auſſi à ſa fantaiſie du revenu de ces deux branches, & y a recours toutes les fois que les revenus du tréſor public ne ſuffiſent pas aux beſoins de l'état.

Concluſion du chapitre.

Les liſtes que l'on vient de donner, repréſentent d'après nature le tableau de l'état actuel de la Valachie. La derniere ſur-tout met dans tout leur jour la foibleſſe des hoſpodars & les malheurs de la nation. On voit un peuple

écrasé par des désordres affreux (*) & par des impôts insupportables & des princes à la merci d'un maître despote & avare. Ce despote est parvenu enfin à s'emparer des deux tiers des revenus & à faire de princes puissans autrefois & riches, des fermiers méprisables. Encore a-t-on soin de les changer le plus souvent possible, ou du moins de renouveller annuellement le bail de la ferme. Les causes d'un changement si fréquent & si pernicieux ont été déjà indiquées. Dès que la principauté devint amovible, il étoit aisé de pronostiquer l'esclavage du prince & l'oppression du peuple. Le premier n'a aucune raison de ménager un pays qu'il ne peut plus regarder comme son bien; & le peuple privé de tout appui, n'a rien à attendre d'un prince parvenu à la dignité par les intrigues du serrail, &

(*) Ces désordres sont pour la plupart commis par la soldatesque, qu'il est fort difficile de contenir. Elle n'ignore pas qu'elle est le soutien du trône des sultans, & que ces princes n'osent la punir.

chargé d'exécuter aveuglément la volonté des maîtres mal-intentionnés. L'augmentation ſucceſſive du tribut, d'abord modique au commencement de la ſoumiſſion, & la multiplication énorme des impôts, ſont des ſuites inévitables du changement continuel des princes.

Les Turcs, par une politique bien raffinée, laiſſerent aux hoſpodars quelques prérogatives qui pouvoient flatter leur vanité. Ils conſerverent le titre de prince, & une cour qui reſpiroit encore le faſte aſiatique & perpétuoit le ſimulacre de leur grandeur paſſée. Il fut aiſé de trouver parmi les boyards toujours quelqu'ambitieux qui, ſe flattant d'être plus heureux que ſes prédéceſſeurs & de ſe conſerver plus longtems dans la dignité ſuprême de ſa patrie, promettoit tout ce qu'on vouloit. Par une ſuite de la même politique, les Turcs ne ſe ſont jamais mêlés directement du gouvernement intérieur de la principauté, ne voulant pas choquer les Valaques & leurs voſins par une injuſtice ouverte & inutile. Mais ſous les apparences de juſtice & d'équité,

& ſous le titre impoſant de protecteurs & de ſeigneurs ſuzerains, ils ont ſu piller impunément le pays.

L'intérêt a en même tems empêché les ſultans de réunir la Valachie aux autres provinces de leur empire, & de s'en déclarer maîtres abſolus. De cette maniere ils auroient perdu une bonne partie des revenus qu'ils en tirent actuellement; car les ſultans, quoique deſpotes, n'ont pas le pouvoir dans leurs états de lever de nouveaux impôts, ni même de hauſſer ceux qui ſont une fois établis ; & ceux qui ont oſé tenter quelqu'innovation à cet égard, ne l'ont jamais entrepris qu'au riſque de leur diadême. Dans la Valachie, qui ne leur appartient qu'à titre de ſuzeraineté, ils ont occaſionné une augmentation énorme de tribut à leur fantaiſie & commis des injuſtices, ſans courir le moindre riſque.

Cette poſition politique a appeſanti le joug ſur le peuple & entiérement détruit les avantages que la nature lui avoit accordés. Le caractere particulier des Valaques, leur pareſſe, leur

ignorance, la mauvaiſe adminiſtration des finances, les intrigues & la vanité de leurs princes, enfin tout ce qui a concouru à la ruine de l'état, n'a été qu'une ſuite inévitable de cette poſition malheureuſe.

Il n'eſt point étonnant que depuis plus d'un ſiecle il ne ſe ſoit trouvé preſqu'aucun prince qui ſe ſoit rendu recommandable par des réglemens ſages & ſalutaires. Aucun n'avoit le loiſir d'en faire; tous devoient craindre de déplaire à des maîtres jaloux & nullement portés à rendre la condition du pays heureuſe.

Quelques hoſpodars ont eſſayé de faire des réglemens pour l'adminiſtration de la juſtice, qui n'ont ſervi qu'à embrouiller de plus en plus le chaos des loix; pluſieurs de ces princes ſe ſont occupés des finances, mais dans la ſeule vue d'augmenter leur revenu par des impôts, ſans ſe mettre en peine des effets funeſtes de la plupart de ces impôts.

D'entre tous les hoſpodars *Conſtantin Maurocordato* fut celui qui fit le plus de tort à ſa patrie. Sans vouloir

apprécier ſon caractere moral, on peut aſſurer qu'il étoit mauvais politique, & plus mauvais financier. Peut-être ſes premieres intentions ne furent-elles pas repréhenſibles, on peut même avancer qu'il fit quelques bons réglemens dans les finances durant ſon premier regne. Mais en général il ne ſut employer que des palliatifs contre des maux invétérés ; & à quelques modifications près, il ne s'écarta jamais de l'ancien plan vicieux. Bien loin de ſonger à abolir la capitation, à la diminuer du moins & à la fixer, encore moins de ſonger à aſſeoir le poids principal de l'impôt ſur les productions & la conſommation du pays, il augmenta la capitation & abandonna ſes autres revenus à des fermiers, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs. Cette maniere de percevoir les impôts, pour être commode aux hoſpodars, eſt très-pernicieuſe au pays. Mais lorſque *Conſtantin Maurocordato* ſe vit ſuccomber à pluſieurs repriſes ſous les cabales de ſes ennemis & obligé de céder ſa principauté à ſes rivaux, il ne fut plus délicat ſur les

moyens de ſe maintenir, & crut s'affermir en ajoutant tout-à-coup un demi million de *lews* au tribut payable à la Porte. Cette démarche inconſidérée plongea non-ſeulement ſon pays dans un abyme de malheurs, mais fut pour lui-même la ſource de ſa diſgrace. Cinq cents mille *lews* payables au commencement de chaque regne, parurent aux Turcs une raiſon ſuffiſante pour changer continuellement d'hoſpodars, afin de ſe procurer cette ſomme le plus ſouvent poſſible; de ſorte que cet expédient eut le double effet & d'écraſer le pays par des charges inſupportables, & d'avilir la dignité des princes.

Pour achever la ruine du peuple, on aſſit ſur le laboureur excluſivement tout le poids d'un tribut ſi exorbitant & ſi peu proportionné au nombre & aux moyens des habitans; car cette ſurcharge ſe leva auſſi par voie de capitation: & cet impôt eſt d'autant plus pernicieux, qu'il eſt preſque toujours arbitraire. Il faut s'étonner qu'aucun prince n'en ait connu les ſuites fâcheuſes, & n'ait entrepris de l'abolir. Il

étoit cependant facile de s'appercevoir qu'en mettant l'impôt & son accroissement sur les productions de la terre & la consommation des denrées, le riche seroit forcé d'y contribuer au soulagement du pauvre, & que les Turcs eux-mêmes répandus dans la Valachie auroient été obligés d'en supporter en partie le fardeau.

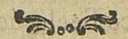
Personne n'ignore aujourd'hui, que l'impôt assis sur la terre & les productions, & non sur les personnes, lorsqu'il est restreint dans de justes bornes, peut servir à encourager l'industrie, à multiplier les productions, à favoriser la population & la circulation, à faire fleurir les arts & le commerce & à donner ainsi l'essor à l'esprit humain de toutes les manieres possibles. La capitation au contraire, arbitraire dans tous ses procédés, appauvrit le peuple, en écrasant le pauvre & épargnant le riche & le puissant; elle détruit l'agriculture, enchaîne l'industrie, engourdit les esprits & traîne à sa suite tout ce cortege de maux & de calamités dont les états les mieux constitués deviennent à la fin

la victime. Cependant, par une ſuite de l'ignorance naturelle à l'homme, la capitation eſt l'impôt le plus ancien dont l'hiſtoire faſſe mention, & l'on ne connoît dans tout l'empire Ottoman & même dans tout l'Orient preſqu'aucune autre eſpece de tribut. Elle ſe ſoutient même, dans ce ſiecle éclairé & calculateur, dans quelques monarchies en Europe, en dépit des plaintes de nos politiques les plus habiles, & pourroit ſervir de preuve nouvelle, s'il en étoit beſoin, combien il nous eſt difficile de nous défaire des préjugés tranſmis par nos aïeux.



CHAPITRE V.

Dénombrement des villes & autres lieux remarquables de la Valachie.



AVERTISSEMENT.

On obſervera qu'à l'égard de la ſituation marquée dans la deſcription géographique de la Valachie, on a non-ſeulement ſuivi l'indication des cartes; mais on a conſulté auſſi les différens états des gouverneurs civils prépoſés aux diſtricts, & l'on a rectifié l'un d'après l'autre.

Pour la plus grande commodité du lecteur & pour pouvoir ſe former d'autant plus facilement une idée de la ſituation des lieux, on a placé dans cette deſcription les villes & bourgs, non d'après leur rang, mais l'on a ſuivi, autant qu'il a été poſſible, le cours des différentes rivieres.

Dans les diſtricts entre le Sereth & l'Olta, on ſe flatte d'avoir marqué avec la plus grande exactitude la poſition de tous les endroits ; mais dans le bannat de Crayowa, dont une partie eſt reſtée pendant toute la guerre au pouvoir des Turcs, & dans d'autres diſtricts où les viciſſitudes de la guerre n'ont point permis des recherches auſſi exactes, on n'a pu ſuivre que les liſtes & les détails donnés par les différens gouverneurs de ces diſtricts.

Nota. On trouve dans ce mémoire & à la ſuite de l'avertiſſement que l'on vient de lire, un dénombrement exact des villes, bourgs, villages & même des hameaux de la Valachie ; mais comme cette longue nomenclature n'eſt rien moins qu'intéreſſante pour la très-grande partie des lecteurs, nous l'avons réduite aux villes ou autres lieux en aſſez petit nombre, qui préſentent quelque choſe de curieux.



Diſtrict de Slam Ribnik.

Fokſchani, ville appartenante à l'hoſpodar ; le petit bras de Milka la traverſe en ſéparant la Valachie d'avec la Moldavie, & diviſe la ville en deux parties. La partie Valachienne a ſix égliſes de brique, huit de bois, & un couvent qui releve de la Macédonie. Fokſchani étoit autrefois une place très-conſidérable, grande & fort marchande. Les marchandiſes qui ſortoient des deux principautés payoient ici les droits : mais pendant la derniere guerre elle a été brûlée par les Turcs. Pas loin de cette ville, les Ruſſes ont remporté un avantage ſur les Turcs.

Gouleſchti de ſus, *Gouleſchti* de ſchos, ou le haut & le bas Gouleſchti, ſont deux petits villages à trois quarts de lieue de Fokſchani dans une plaine près d'une belle forêt. Ils appartiennent à l'archimandrit de Fokſchani. Ce lieu eſt devenu remarquable par l'ouverture d'un congrès pour la paix en 1772 entre les ambaſſadeurs de la Ruſſie & de la Turquie.

Dembojeſti, village avec une égliſe & une maiſon ſeigneuriale en pierre, au pied des montagnes entre le Kaſul-Kapra & la riviere de Slimnik, où la derniere ſe joint avec le Fontankabaſſoul.

Slimnik, village au pied des montagnes entre le Kaſul-Kapra & la riviere de Rimnik, où la derniere ſe joint avec le Fontankabaſſoul. On y trouve des vignobles, une égliſe & une maiſon de pierre.

Kueſdeni, village avec une égliſe dans les montagnes ſur le Rimnik; il y a de bons vergers & de belles vallées arroſées par pluſieurs ruiſſeaux qui en font de riches prairies. Les montagnes qui l'entourent ſont, Merulai, Kurbulai & Wagi.

Doblizeni, village avec une égliſe: à côté eſt une maiſon ſeigneuriale de brique, avec un réſervoir formé par le ruiſſeau de Kokowa; il eſt ſitué ſur la rive droite du Rimnik au pied des montagnes. La vigne y réuſſit très-bien.

Rimnik, bourg appartenant au prin-

ce; l'on y trouve un couvent, quatre églises de brique, & six moulins sur le Rimnik; il est situé dans une plaine. Le grand chemin de Fokschani à Boukarest passe par ce lieu. Il a été à moitié consumé par les flammes dans la derniere guerre.

Karigegi, village de trente maisons, situé dans un angle que fait le Rimnik en tombant dans le Sereth.

Rimnizeni, village situé sur la riviere de Barescha, pas loin du Sereth.

District de Buseo.

Buseo, bourg appartenant à l'hospodar: il y a Busseul, la résidence de l'évêque, bâtie de brique, une chapelle, deux églises de brique, une église hors de la place Banul, un couvent de brique, quatre maisons de boyards, quarante boutiques & deux étangs.

District de Sekujeni.

Wale Prilischnia, vallée remplie de maisons de boyards & d'habitans, tout comme le reste de la pente des mon-

tagnes au-deſſus de Schajeni ou Sekujeni.

Oka Slanikul, une ſaline ou plutôt une mine de ſel, d'où l'on tire le ſel juſqu'à 30 toiſes de profondeur de la terre.

Diſtrict de Prachowa.

Plojeſchti, bourgade du prince, avec huit égliſes, ſitué ſur le Dymbow.

Okna Telega, village avec une maiſon de boyard, deux fabriques de goudron & une ſaline.

Mont Tyrſchora, près des quatre ſources de Witijew, eſt un village du prince avec un couvent, trois égliſes de pierres, une maiſon de boyard, un moulin & deux étangs.

Diſtrict de Jalowitza.

Flominda, Oraſch weki, Gidilitza. Des égliſes ruinées, ſituées l'une près de l'autre ſur le Danube, vis-à-vis la ville d'Hirſowa, ce ſont les ſeuls reſtes de l'ancienne ville d'Oraſch ou Flotri, ſituée à l'embouchure de la Jalowitza, ville fameuſe par l'étendue de ſon com-

merce : elle fut ruinée il y a près de quatre-vingts ans.

District d'Ilfow.

Tzokaneschti, village situé à l'ouest sur les frontieres du district de Jalowitza près du Danube. Il y a une église, un passage, une douane dépendante du prince, & une capitainerie.

Buccorest, *M. Maximen*, *M. Catrusthane*, *M. Vacareschti*, ville divisée en soixante-sept quartiers : on y trouve vingt-huit couvens & trente & une églises de pierres, vingt de bois, dix chapelles, un palais de prince, une école publique & trente-cinq maisons de boyards, & sept entrepôts bâtis en pierre.

Olteniza, village avec une église, une maison de boyard, un moulin & une douane, situé sur le Danube : il a des bords très-favorables à l'abordage.

District de Dembowiza.

Kenteschty, deux villages avec des églises, situés l'un dans une vallée & l'autre sur une montagne.

Munischeni,

Muniſcheny, petit village.

Sertuleny, petit village.

Dſchamnile, village avec deux égliſes de bois.

Woineſchti, village avec deux moulins.

Soduleni, village avec une égliſe de pierres.

Capriora, village avec un moulin ſur la Dembowiza.

Tetteroni, village avec une égliſe.

Ungureni, petit village.

Dracojeſchti, village avec un moulin.

Dragomireſchti, village avec une égliſe de pierres & des vignes.

Lutſchieni, village.

M. Nutſchet, village avec un couvent de pierres.

M. Gineſchti, village avec un couvent de pierres.

Metſcheſchti, village avec une maiſon de boyard.

Baneſchti, petit village avec une maiſon de boyard.

Mora Saſſuli, terroir avec une maiſon de boyard.

Kretſchany, village avec un terroir de boyard.

Saweſchty, village.

Koneſchty de ſus, *Koneſchty* de degos, deux villages avec une égliſe & une maiſon de boyard.

Baldana, village.

Bandaſy, village.

Briaſa Poſoli, *Briaſa Bulgari*, *Briaſa Miſchlok*, *Briaſa Komaraſch*, quatre villages avec des égliſes & des maiſons de boyards.

Poſtowal, village ſur les frontieres du diſtrict d'Ilfow, ſur la Dembowiza.

Triſtieni, village près de l'origine de la riviere de Czoragirla, ſur les frontieres du diſtrict vers le ſud.

Kkingu-werde village avec une égliſe près du ruiſſeau Meria, plus haut que le précédent.

Floreſchti, village avec une égliſe.

Redeſchti, village ſur le Reſtoaka.

Baſchar, village avec une égliſe.

Carpeneſchti, village avec une égliſe.

Romaneſchti, village avec une égliſe.

Podloſch, village avec une égliſe de pierres.

Pitari Jordaeki, village ſitué à l'endroit où la riviere de Spalatra tombe dans celle Reſtoaka.

Crowul, village avec une égliſe de pierres.

Woineſchti, village avec une égliſe.

Moronzeſchti, village avec un paſſage.

Coſteſchti, village avec une égliſe.

Roduleſchti, village ſur la riviere de Schuza.

M. Trimbowiza-Schore, village avec une chapelle.

Odenni, petit village.

Braniſchte, village.

Cornet, *Silguza*, deux villages.

Funde Boruli, village ſur l'Argis.

Potu Brancowani, village avec un pont ſur l'Artiſch.

Floreſchti, village.

Gaiſeni, couvent de pierres appartenant au village précédent

Tirgowiſcht, ville avec un couvent de pierres, nommé Tirgowiſcht, un couvent nommé Stela, une chapelle de pierres, dix-neuf égliſes de pierres, une égliſe de cour, un palais de prince, une petite capitainerie, un marché, des vignes & un tribunal de province.

Diſtrict d'Argiſch.

Stina - dun - Sinoga, auberge ſur le mont Sinoga près du ſentier qui mene dans les montagnes ; vis - à - vis ſur les bords de l'Olta à l'oueſt ſe trouve un monument de l'empereur Charles VI.

Kineni, village ſur l'Olta avec deux égliſes & un paſſage ſur ladite riviere ; on voit encore ſur le bord oppoſé un ancien retranchement des Impériaux.

Raya de Brailow.

Brailow, grande ville avec un château fortifié de cinq baſtions, ſur une rive eſcarpée du Danube, ſituée près de l'embouchure du Sereth. Avant la guerre elle faiſoit le commerce le plus conſidérable, & étoit l'entrepôt de toutes les marchandiſes qui alloient & venoient de Conſtantinople par la mer Noire.

Le Danube forme ici pluſieurs bras, dont un ſert à la ville de port qui eſt défendu par une redoute établie ſur la rive au bas du château. Le gouverneur

Turc, duquel toute la Raya dépend immédiatement, y fait ſa réſidence.

Le tribut que la Valachie eſt obligée de donner annuellement aux Turcs ſous le nom de proviſions du printems & de l'automne, eſt tranſporté ici & livré au nazir ou intendant de la Porte.

L'an 1711, quand Pierre le Grand fit la paix avec les Turcs auprès du Pruth, cette ville étoit priſe par le lieutenant-général de Rönne, & le lieutenant-général de Stoffel brûla la plus grande partie de ſes fauxbourgs l'an 1770. Dans le mois d'octobre de la même année elle fut aſſiégée d'un corps de Ruſſes, & abandonnée des Turcs après quelques aſſauts que les premiers avoient donnés. Pendant ce ſiege le reſte des maiſons, tant de la ville que des fauxbourgs, fut entiérement brûlé; de ſorte qu'il n'y a que le château qui ſoit reſté en bon état.

Raya de Giurgewo.

Giurgewo, grande ville avec un vieux retranchement ſur le bord du Danube.

Le château en eſt bien fortifié & bâti ſur une isle qu'un petit bras du Danube ſépare de la ville.

L'an 1770, dans le mois de janvier, cette ville fut attaquée par le général Stoffel qui en brûla la plus grande partie; mais il ne réuſſit pas à ſe rendre maître du château. En 1771, au mois de février, le général Olitz attaqua de nouveau le retranchement & le château, prit le premier d'aſſaut le 21, & le dernier ſe rendit le 23 par capitulation. L'un & l'autre ne reſterent pourtant pas long-tems au pouvoir des Ruſſes, car au mois de mai de la même année les Turcs le reprirent auſſi par capitulation. La nuit du 6 au 7 d'août le général Eſſen fit quelques tentatives ſur le retranchement de la ville, que les Turcs avoient rebâti de nouveau : elles n'eurent aucun ſuccès. Le 24 octobre les Turcs abandonnerent Giurgewo après avoir été défaits par les Ruſſes auprès de Boukareſt : depuis elle eſt reſtée entre les mains des derniers, qui y ont fait élever une forteresſe ſur la rive gauche du Danube vis-à-vis du château.

Raya de Turno.

Turno, ville avec un château fortifié ſur le bord du Danube près de l'embouchure de l'Olta, où elle forme une isle en ſe partageant en deux bras. Cette ville a été occupée par les Turcs pendant la derniere guerre.

Diſtrict de Romanozi.

Ireazul, village avec une égliſe à l'embouchure de l'Olta ſur le petit ruiſſeau Dſirare-Runture, où il y a de bon vin.

Ce village a un marché, une douane, un entrepôt de ſel, & les bords fort abordables.

Brankowani, château ſeigneurial & un couvent de pierres du même nom, ſitués ſur la riviere Oldeſchore. Il y a une chapelle & deux égliſes.

Flateori, village ſeigneurial avec trois égliſes, ſur le grand chemin de Boukareſt à Crayowa, où il y a un pont ſur l'Olta.

Karacalla, ville & réſidence de

prince avec trois égliſes, une capitainerie & une foire. Elle eſt ſituée dans une vallée.

Diſtrict de Multza.

Okna, ville avec cinq égliſes de pierres, une de bois & trois chapelles, ſituée ſur la riviere d'Okna.

Werei, village, ſitué ſur l'Olta.

Dragazani, village avec une maiſon épiſcopale & une de boyard, une égliſe, des vignes, un marché & un paſſage ſur l'Olta, ſur lequel il eſt ſitué.

F I N.

INSTYTUT
FILOLOGII ROMAŃSKIEJ
UNIWERSYTETU JAGIELLOŃSKIEGO



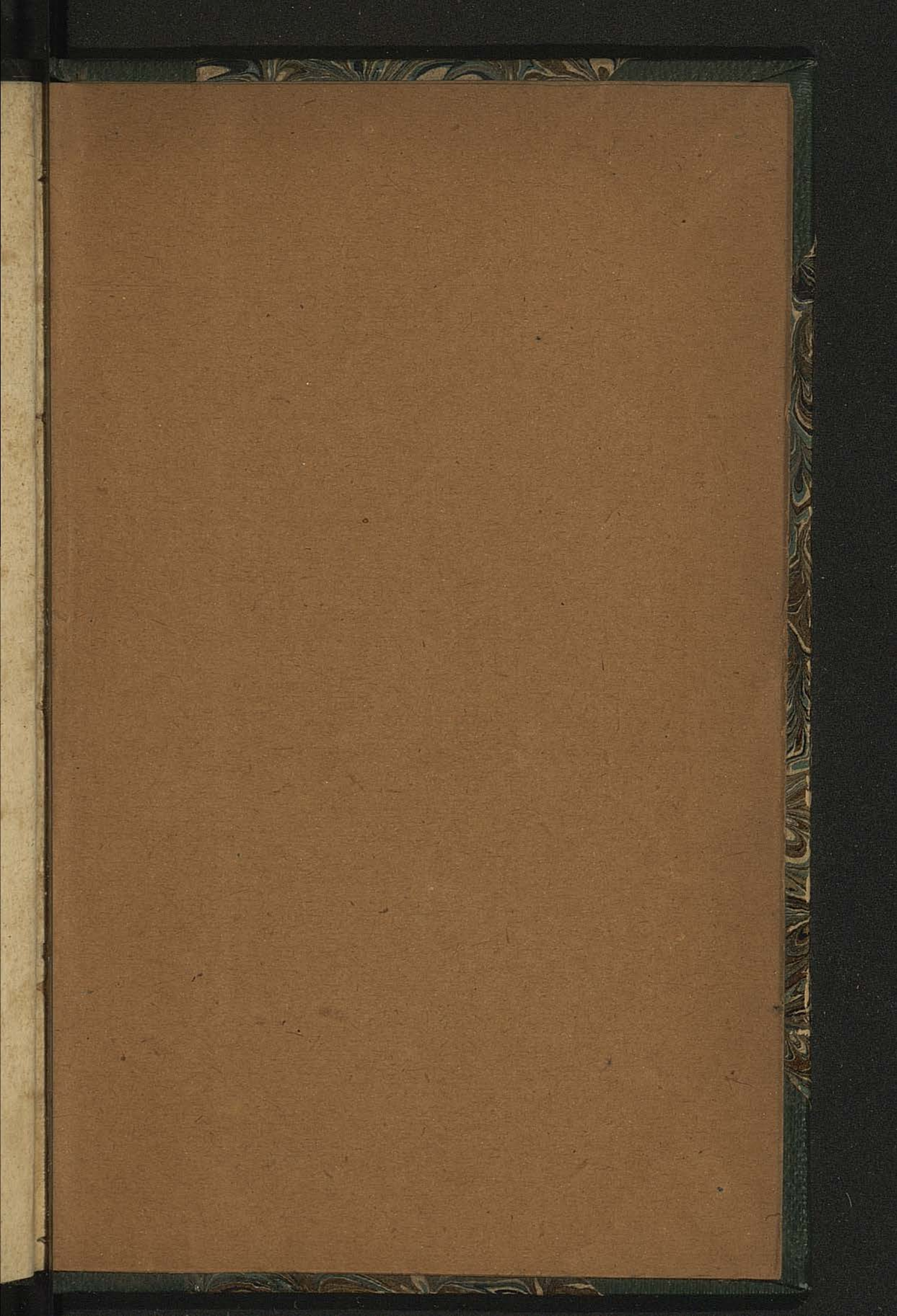
TABLE

DES MATIERES.

MÉMOIRES historiques & géographiques sur la Valachie.

INSTYTUT
FILOLOGII ROMAŃSKIEJ
UNIWERSYTETU JAGIELLOŃSKIEGO





15.883
Ph
56/20
57/XII 52
50.—

